

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

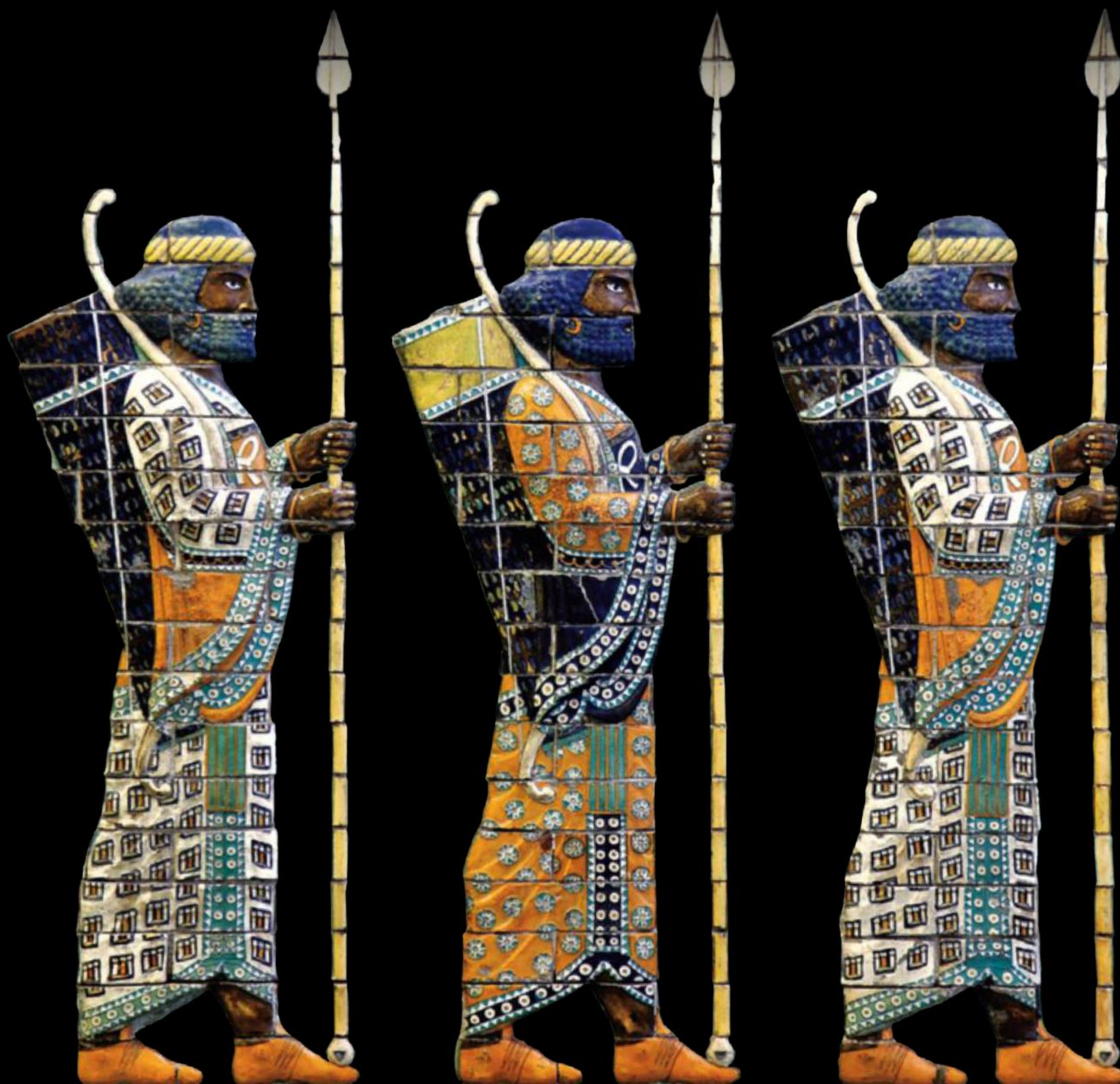
HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE

HISTOIRE & CIVILISATIONS

PROCHE-ORIENT

DE LA PALESTINE À LA PERSE, UNE TERRE CONVOITÉE



CROISIÈRE DE SAINT-PÉTERSBOURG À MOSCOU



Le Monde

Du 28 août au 8 septembre 2021

En votre compagnie

©Portrait 2.0



Gilles Van Kote
Directeur délégué
du *Monde*

Francesca Mantovani



Jean-Claude Guillebaud
Ancien journaliste
au *Monde*, chroniqueur
à *La Vie* et à *L'Obs*

Frantishak



Nicolas Werth
Historien, spécialiste
de l'histoire de l'Union
soviétique et directeur
de recherche au CNRS



12 jours à partir
de 3080 €/par pers.

* en occupation double

**Une croisière au cœur de l'histoire et de l'actualité
pour découvrir les multiples facettes de la Russie,
à bord de l'élégant et confortable M/S Tchekhov.**

Votre itinéraire

Saint-Pétersbourg – Mandroga – Kiji – Goritsy – Ouglitch
Serguiev Possad – Moscou

Vos exclusivités *La Vie - Le Monde* :

- Toutes vos excursions en journée incluses dans le prix
- La présence des membres des rédactions de *La Vie* et du *Monde*
- Un invité exceptionnel avec vous à bord pendant toute la croisière
- Des conférences qui vous sont réservées
- Des rencontres inédites

© f11photo/stock.adobe.com

Malgré la crise sanitaire que nous vivons, nous restons optimistes et maintenons la programmation de nos voyages en 2021. Dans ce contexte, nous mettons tout en œuvre avec nos partenaires pour vous assurer un environnement sanitaire optimal ainsi que des conditions de réservation et d'annulation sereines.

R | RIVAGES
DU MONDE

Recevez la brochure gratuite par mail en envoyant votre demande au **01 83 96 83 43**,
à : **croisiere-la-vie@rivagesdumonde.fr** ou par courrier à : Rivages du Monde,
19 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris (code de référence : LVR2021)

Licence : IM075950505

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
LA GRANDE CRISE DE 1200 AV. J.-C.	6
<i>Dossier : La naissance de l'alphabet</i>	24
LES ROYAUMES DE PALESTINE	30
<i>Dossier : La Bible, archéologie et histoire</i>	48
LIBAN, SYRIE ET ANATOLIE	54
<i>Dossier : Navires marchands et de guerre phéniciens</i>	74
LE RETOUR DES EMPIRES	82
LA CONQUÊTE PERSE	114
<i>Dossier : Persépolis, la grande capitale de l'Empire perse</i> —	132
ANNEXES	140
<i>Royaumes et empires du Proche-Orient (1200-319 av. J.-C.)</i> —	142
<i>Chronologie comparée : Proche-Orient, Mésopotamie</i> <i>et Égypte, autres civilisations</i>	144



ÉDITORIAL

Depuis l'Antiquité la plus lointaine, le Proche-Orient a toujours été un territoire éclaté sur le plan politique, mais homogène sur le plan culturel. À l'emplacement actuel d'Israël, du Liban et de la côte syrienne fleurirent une multitude de petits royaumes, souvent antagonistes et incapables de faire preuve d'une unité politique stable permettant à l'un d'entre eux de dominer les autres. Conséquence de cette faiblesse politique : les grandes puissances régionales (Assyrie, Babylone, Hatti, Mitanni, Égypte) contrôlèrent sans grande opposition le Proche-Orient, convoité pour ses matières premières, telles que le bois, et sa situation de carrefour des grandes routes commerciales terrestres et maritimes. Cette absence d'unité politique empêcha également les royaumes proche-orientaux de résister aux menaces venues de l'extérieur, comme celle des peuples de la mer, vers 1200 av. J.-C. Cependant, cette faiblesse politique s'accompagna toujours d'une très grande vitalité culturelle. Le Proche-Orient était un monde de tradition cananéenne ou plus généralement sémitique, avec ses langues, sa culture et ses religions, qui se distinguaient de celles de ses voisins mésopotamiens, anatoliens ou égyptiens. Cette tradition influença jusqu'à aujourd'hui notre culture occidentale. Ce ne fut pas un hasard si l'écriture alphabétique naquit sur ces terres proche-orientales. Le Proche-Orient, plus précisément Israël, fut également le berceau du monothéisme, conception de la religion qui nous est parvenue grâce à la tradition judéo-chrétienne.



LE PHILISTIN.

Détail d'un relief du temple
de Ramsès III à Medinet
Habou montrant un
prisonnier philistin.
Page de droite, couvercle
d'une pyxide en ivoire
provenant d'Ougarit,
XIII^e siècle av. J.-C.
(musée du Louvre, Paris).



LA GRANDE CRISE DE 1200 av. J.-C.



L'année 1200 av. J.-C. marque un tournant dans l'histoire du Proche-Orient. Cette époque connut d'importantes migrations de populations, des tensions sociales et des bouleversements climatiques qui entraînèrent une crise généralisée dans toute la région. Au même moment, l'Empire hittite disparut, les Égyptiens perdirent Canaan et de très nombreuses villes furent détruites.



Depuis le début du II^e millénaire av. J.-C., le littoral syro-palestinien fut occupé, d'un strict point de vue politique, par un groupe de petits royaumes qui furent tantôt autonomes, tantôt soumis à la domination plus ou moins directe des grandes puissances proche-orientales de l'époque, à savoir le royaume du Mitanni, l'Empire hittite et l'Égypte pharaonique. Cette fragmentation territoriale et politique se poursuivit sans discontinuer jusqu'à la date fatidique de 1200 av. J.-C.

D'un point de vue linguistique et culturel, la majeure partie de la population de ces territoires syro-palestiniens était sémitique. Cependant,

quelques sources écrites révèlent également la présence d'autres groupes, en particulier des populations d'origine anatolienne et surtout hurrite.

L'économie de ces premières populations était essentiellement agraire et pastorale, alors que les activités artisanales – métallurgie, poterie et bijouterie – se concentraient dans des ateliers urbains appartenant souvent au monarque. Des villes, comme Ugarit ou Byblos, étaient d'importants centres commerciaux, comme le montrent les textes de Mari, datant du XVIII^e siècle av. J.-C.

Les relations entre ces royaumes alternèrent entre coexistence pacifique et affrontements armés. Il s'agissait le plus souvent de simples bagarres

Le parcours des peuples de la mer en Méditerranée

Il est particulièrement difficile de connaître l'origine exacte des peuples de la mer. En revanche, les historiens peuvent suivre facilement leur migration en Méditerranée orientale à travers les endroits qu'ils ont occupés. Leur aire d'influence s'étend de l'Égypte aux frontières septentrionales de la Grèce, et même jusqu'aux terres insulaires de Sardaigne et de Corse.

Les peuples de la mer étaient formés de neuf groupes ethniques qui exercèrent une profonde influence dans l'ensemble du monde méditerranéen. Selon de très nombreux historiens, cette influence, qui marqua particulièrement les ^{xiii}^e et ^{xii}^e siècles av. J.-C., fut à l'origine de l'énorme crise sociale, politique et économique qui bouleversa tout le Proche-Orient vers 1200 av. J.-C. Les routes maritimes signalées sur la carte ci-contre sont très probablement celles que les peuples de la mer empruntèrent au cours de leur longue migration dans le bassin méditerranéen. Leurs conquêtes échouant quelquefois, comme cela fut le cas en Égypte, les peuples de la mer durent chercher de nouvelles contrées à envahir et à coloniser. Quelquefois, leurs mouvements migratoires se rapprochent de simples razzias ou d'opérations de piraterie.



pour le contrôle de certains villages frontaliers, de terres de labour ou de sources d'eau. Leur intensité était limitée, et elles ne modifiaient jamais de façon irréversible l'équilibre politique de la région. Cependant, la scène géopolitique proche-orientale subira des changements profonds et radicaux à partir de l'an 1200 av. J.-C.

Les peuples de la mer

Les Égyptiens accusaient dans leurs textes neuf groupes ethniques, à qui ils avaient donné le nom de peuples de la mer, d'avoir menacés leur pays. Ils les ont également rendus responsables de la plupart des destructions qui eurent lieu dans le Proche-Orient vers 1200 av. J.-C.

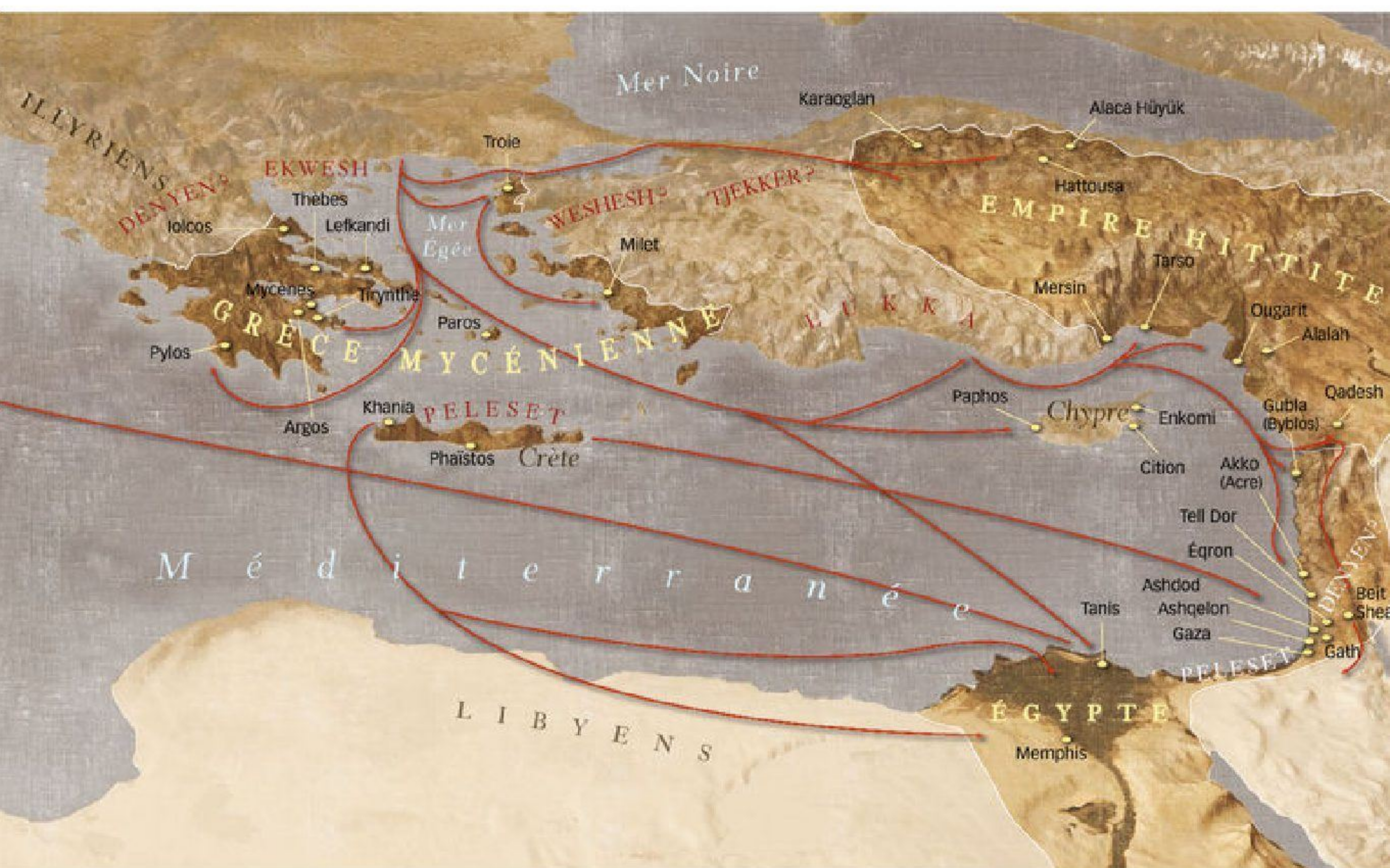
Les peuples de la mer connurent deux grandes vagues migratoires sous le règne des pharaons Ramsès III et Mérenptah, qui furent suivies d'innombrables destructions dans presque tout le Proche-Orient. Ce fut Ramsès III qui, en 1178 av. J.-C., parvint à arrêter cette horde barbare aux portes de l'Égypte, après avoir livré une grande bataille dans le delta du Nil. Ce pharaon

victorieux obligea ensuite les peuples de la mer à se disperser ou à s'installer dans le Proche-Orient et ailleurs en Méditerranée.

Les neuf peuples de la mer sont les Sherden, les Shekelesh, les Ek-wesh, les Lukkas, les Teresh, les Peleset, les Tjekker, les Denyen et les Weshesh. On connaît leurs principales caractéristiques grâce aux papyrus et à l'iconographie égyptiens produits à leur époque, ainsi qu'aux données fournies par les fouilles archéologiques contemporaines.

Les Sherden étaient connus au Proche-Orient depuis plusieurs siècles. Les historiens avancent diverses théories sur leur lieu d'origine. Certains désignent la Libye, d'autres les côtes de la mer Égée ou l'Asie Mineure, sans qu'aucune preuve concluante ne permette de pencher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse. Une fois vaincus par Ramsès III, des groupes sherden sont allés s'installer certainement en Sardaigne.

Avant la crise de 1200 av. J.-C., les Sherden se trouvaient déjà au Proche-Orient. On sait qu'ils servaient de mercenaires aux Égyptiens. On les voit, par exemple, apparaître lors de conflits armés



très importants, tels que la célèbre bataille de Qadesh, qui eut lieu vers 1274 av. J.-C. et où s'affrontèrent Égyptiens et Hittites.

D'autres royaumes, comme Byblos et semble-t-il Ougarit, engagèrent également des soldats sherden pour constituer une sorte de garde personnelle et lourdement armée destinée à la protection de leurs monarques.

Les Sherden s'habillaient d'une tunique de lin et portaient une longue épée à lame triangulaire, un javelot et un bouclier rond. L'élément le plus caractéristique de leur équipement militaire était sans conteste leur casque décoré d'une paire de cornes et d'une boule ou d'un disque placé sur une tige située sur la partie supérieure.

Selon les sources actuellement à la disposition des scientifiques, les Shekelesh furent le seul groupe des peuples de la mer ayant participé aux deux vagues migratoires, aussi bien à celle qui se produisit à l'époque du pharaon Mérenptah, à la fin du XIII^e siècle av. J.-C., qu'à celle du siècle suivant, survenue lors du règne de Ramsès III. On considère que les Shekelesh étaient très

probablement d'origine anatolienne. Traditionnellement, ils vivaient du pillage méthodique des villages côtiers et de l'enlèvement de personnes dont ils tiraient des rançons substantielles. Après avoir été vaincus par l'armée de Ramsès III, une grande partie des Shekelesh se déplacèrent vers la Méditerranée centrale et s'établirent dans des colonies en Sicile.

Les Ekweh avaient la population la plus nombreuse de tous les peuples de la mer qui attaquèrent l'Égypte à l'époque du pharaon Mérenptah. Le terme « ekweh » fait supposer que les individus qui composaient ce peuple étaient en réalité des Achéens originaires de la côte ouest de l'Anatolie qui auraient migré après la destruction de Mycènes. Malheureusement, ni les textes anciens ni l'archéologie contemporaine ne nous renseignent sur le destin des Ekweh après leur affrontement avec les Égyptiens.

À la différence des autres groupes, les Lukkas sont abondamment cités dans les textes anciens. Il s'agissait d'un groupe originaire du sud-ouest de l'Anatolie (dans la région de la Lycie classique),

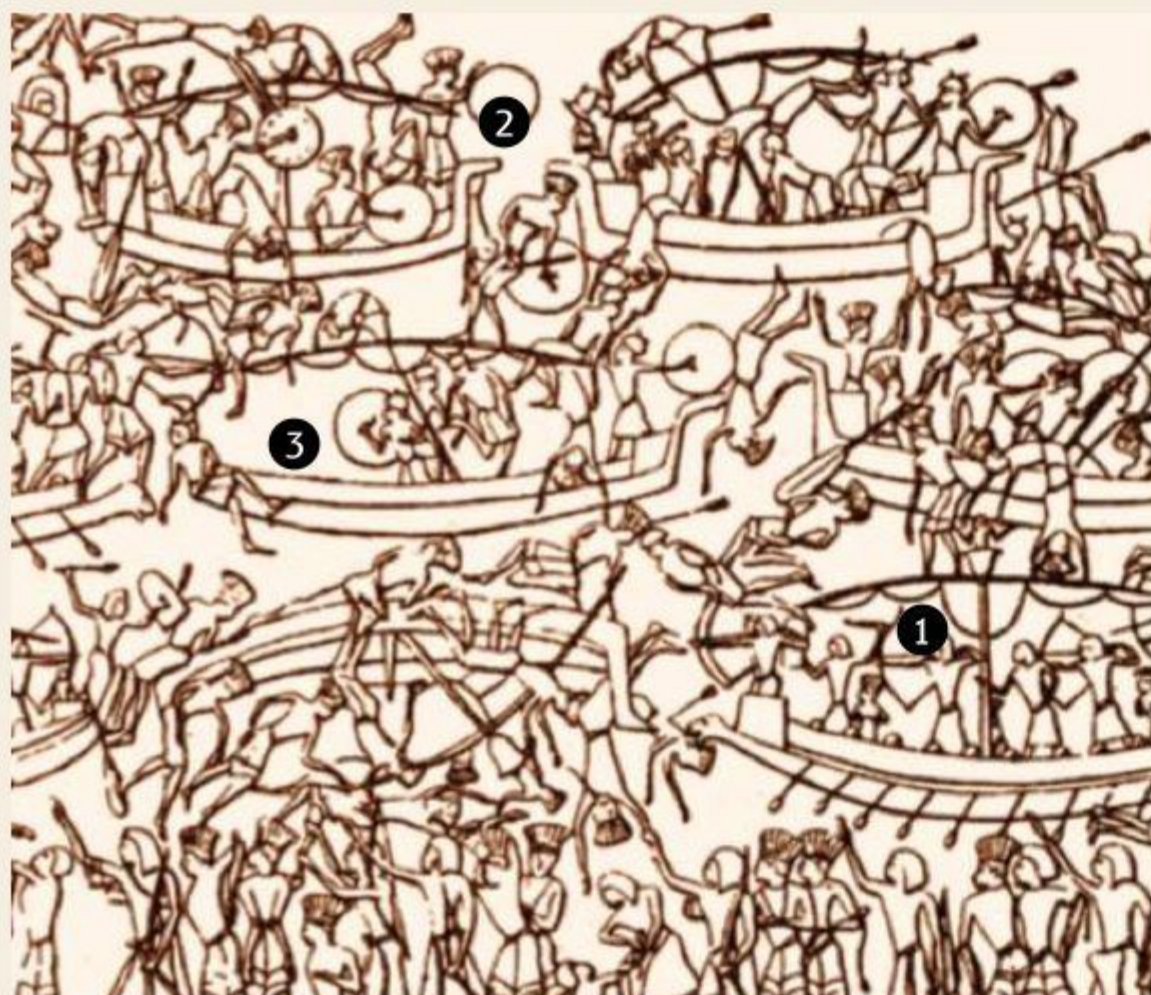
GUERRIER SHERDEN.

Figure de bronze d'un guerrier provenant de Sardaigne, sans doute sherden, datant du VII^e siècle av. J.-C. (Musée archéologique national, Cagliari).

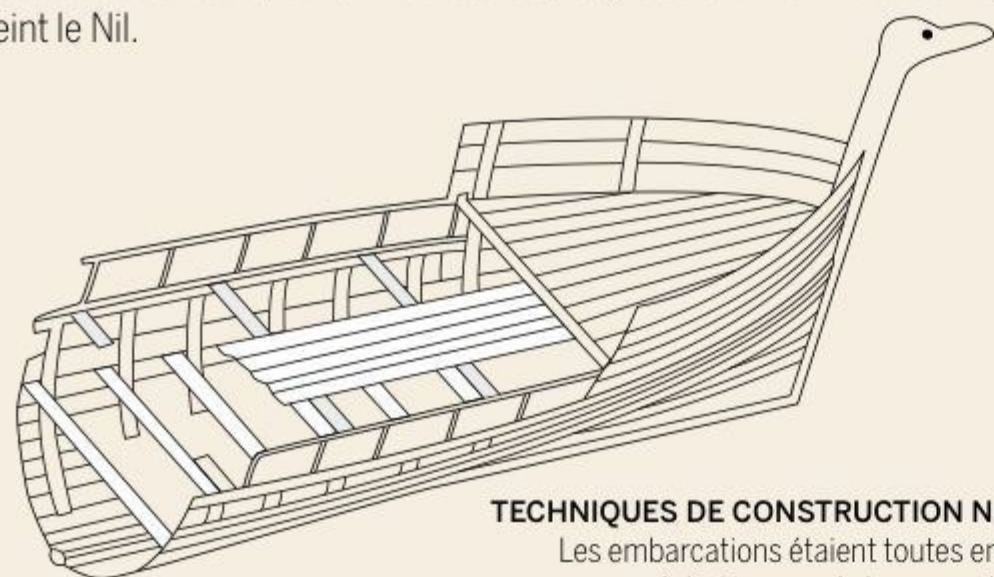


Les embarcations de guerre de la grande bataille du delta du Nil

Lors de leurs attaques navales, les peuples de la mer employèrent diverses sortes d'embarcations dont on a retrouvé des représentations sur des murs d'édifices égyptiens. Certains bateaux étaient du type à fourches, avec une proue inclinée vers l'intérieur. D'autres possédaient un éperon zoomorphe, le plus souvent en forme de canard. Mais les embarcations les plus connues sont celles dont les images ont été gravées sur les murs de Médinet Habou, en Égypte.



La bataille navale opposant la flotte des peuples de mer à l'armada du pharaon Ramsès III est représentée sur le mur nord du grand temple (voir ci-dessus, détail d'une illustration du relief). Les embarcations des peuples de la mer dont les représentations sont gravées là semblent plus petites que celles des Égyptiens, mais le gréement et la hune sur laquelle se posait la vigie sont identiques. **❶ L'ancienne voile carrée**, qui est roulée, ne permettait pas de changer de cap et ne servait qu'à aider les rameurs. **❷ La figure de proue** en forme de tête d'oiseau appartient à un bateau des peuples de la mer. Elle s'est retournée pendant l'affrontement et elle est entourée de corps flottants. **❸ L'absence de rames** sur certaines embarcations est fictive, car sans elles les peuples de la mer n'auraient jamais atteint le Nil.



TECHNIQUES DE CONSTRUCTION NAVALE.
Les embarcations étaient toutes en bois et réalisées avec de longues planches.

où la présence et le contrôle des Hittites, même à l'époque de leur splendeur, furent toujours très réduits. Cela n'empêcha toutefois pas les Lukkas d'être obligés de se battre aux côtés des Hittites à la bataille de Qadesh, vers 1274 av. J.-C. Aux ^{xiv}^e et ^{xiii}^e siècles av. J.-C., le pays de Lukka devint un repaire de pirates et de fugitifs, se livrant principalement au pillage des populations côtières. Pour en porter témoignage, une lettre du roi de Chypre adressée au pharaon Akhenaton informait que des groupes de pirates lukkas attaquaient impunément chaque année des villages côtiers placés sous sa souveraineté et qu'il ne pouvait rien y faire.

Les Teresh étaient originaires de Lydie, qui se trouve en Anatolie occidentale. Certains historiens considèrent qu'ils entretenaient des relations avec les Tyrrhéniens. Si tel était le cas, on peut alors supposer que, après la victoire des Égyptiens sur les Teresh, certains groupes de ce peuple émigrèrent en Italie centrale. Il est plus difficile de déterminer si les Teresh furent également les ancêtres directs du peuple étrusque, car il n'existe pas d'informations archéologiques suffisantes pour étayer cette hypothèse.

Les Peleset sont appelés « Philistins » dans l'Ancien Testament. Ils furent certainement le plus important de tous les peuples de la mer mentionnés dans les sources égyptiennes. Comme celui des autres peuples de la mer, leur lieu d'origine prête à discussion. Bien que diverses théories les situent respectivement dans les Balkans, en Grèce, en Crète, en Cilicie ou à Chypre, les Peleset provenaient très probablement d'Anatolie occidentale. Après avoir été repoussés par les Égyptiens sous le règne de Ramsès III, ils devinrent des mercenaires au service du pharaon, aux côtés des Sherden, des Shekelesh, des Weshesh et des Denyen. On sait qu'ils s'installèrent ensuite durablement sur la côte palestinienne, dans des villes aussi importantes qu'Ashdod, Éqron, Ashqelon, Gaza ou Gath.

Dans l'iconographie égyptienne, les Peleset sont représentés avec un bouclier circulaire, une épée ou un poignard, un casque pourvu d'une coiffe en cuir, avec des plumes et un couvre-nuque, une cuirasse laminée en cuir et un jupon orné de losanges.

En comparaison avec les données que nous possédons sur les autres peuples de la mer, l'information disponible sur les Tjekker, les Denyen ou encore les Weshesh est particulièrement réduite. Les Tjekker sont peut-être originaires de la région de la Troade, au nord-ouest de la péninsule anatolienne. Certains historiens ont toutefois envisagé l'hypothèse qu'il s'agissait en réalité d'une division tribale du peuple des Peleset.



CITADELLE DE QADESH.
Les Sherden furent des
mercenaires au service de
l'Égypte lors de la célèbre
bataille de Qadesh. Ils
travaillèrent également
pour les royaumes locaux,
tels que Byblos et Ougarit.

Les peuples de la mer, pirates et guerriers

Des peuples de la mer, comme les Lukkas, pillèrent systématiquement les populations installées sur les côtes de la Méditerranée. D'autres, comme les Sherden, furent mercenaires dans les armées égyptiennes (à droite, guerrier sherden à la bataille du Delta, coiffé de son casque à cornes). Le fait de disposer d'armes particulières était un autre trait distinctif des peuples de la mer. Ci-dessous : des armes philistines (peleset) provenant de Beit Shean, datant de la période de l'invasion de la Palestine (musée Rockefeller, Jérusalem).



LA DÉESE ASTARTÉ.

Statuette philistine
provenant de la bande de
Gaza. 1200-1202 av. J.-C.
(Hecht Museum, Haïfa).



On sait que les Tjekker s'installèrent, après leur défaite contre l'Égypte, pendant une courte période à Tel Dor. La situation de cette ville, au sud du mont Carmel, était stratégique pour le contrôle du commerce maritime en Palestine. Depuis Tel Dor, les Tjekker continuèrent la piraterie pendant tout le XII^e siècle av. J.-C. Ils s'étaient spécialisés dans le pillage des bateaux commerciaux longeant la côte palestinienne, comme en témoigne le récit égyptien *Le Voyage d'Ounamon*.

Les Denyen, originaires de Cilicie, étaient un peuple connu au Proche-Orient depuis le XIV^e siècle av. J.-C. Ils ne semblent cependant pas avoir formé la tribu de Dan, l'une des 12 tribus d'Israël, contrairement aux hypothèses de certains historiens. Soulignons l'absence d'informations sur les Weshesh, hormis le fait qu'ils soient mentionnés comme faisant partie des peuples de la mer et leur engagement ultérieur comme mercenaires au service des Égyptiens.

Pendant très longtemps, tous les scientifiques ont restitué l'histoire du Proche-Orient en s'appuyant sur la lecture des textes de l'Égypte

ancienne. Ces documents formaient la seule source écrite à leur disposition. En adoptant la vision égyptienne, les historiens et les archéologues n'ont pas eu d'autres choix que d'affirmer que les peuples de la mer ont été les seuls responsables des grands changements politiques, sociaux et économiques, qui eurent lieu au Proche-Orient vers 1200 av. J.-C.

Un contexte de crise

Les scientifiques ont attribué pratiquement tous les grands bouleversements qu'a connus la période à l'invasion de ces peuples pirates que constituaient les peuples de la mer : la disparition de l'Empire hittite, la destruction de nombreux royaumes proche-orientaux, la fin de la domination égyptienne sur la Palestine, la fin du commerce international, la rupture des activités diplomatiques...

Eux-mêmes, qui provenaient des côtes anatoliennes et des îles de l'Égée, avaient fui les déséquilibres sociaux et économiques profonds survenus dans leurs pays d'origine et cherchaient désespérément des terres nouvelles où s'installer.



LES PEUPLES DE LA MER : SUCCESSION D'ATTAQUES

1274 av. J.-C.

La bataille de Qadesh. Certains peuples de la mer participèrent à la bataille entre l'Égypte et l'Empire hittite. Les Sherden s'étaient alliés aux Égyptiens, et les Lukkas aux Hittites.

1220 av. J.-C.

La première invasion.

Le pharaon Mérenptah parvint à repousser la première attaque des Sherden, des Lukkas, des Teresh, des Ekwesh et des Shekelesh, alliés des Libyens.

vers 1200 av. J.-C.

La chute de Mycènes.

Le déclin des villes mycénienes les plus importantes s'accélère après l'attaque des peuples de la mer.

vers 1200-1180 av. J.-C.

La fin d'Hattousa.

La capitale de l'Empire hittite est abandonnée, en partie à cause de l'invasion des peuples de la mer, qui saccagent également Ougarit.

1178 av. J.-C.

La seconde invasion.

Le pharaon Ramsès III parvient à repousser la seconde invasion des peuples de la mer en remportant la bataille du delta du Nil.

Aujourd'hui, les nouvelles données dont disposent les scientifiques, historiens et archéologues permettent de revoir de fond en comble cette vision tronquée de l'histoire ancienne. Elles nous apprennent en effet que l'énorme bouleversement des structures socio-économiques qu'a vécu le Proche-Orient à cette époque ne repose pas sur une cause seule et unique, mais sur un ensemble de faits extrêmement complexes. La migration des peuples de la mer fut, en réalité, l'un des facteurs, majeur mais non unique, qui contribua à modifier le panorama ethnique et politique proche-oriental.

Désormais, les historiens nous rappellent bien volontiers dans leurs différentes études que certains peuples de la mer, tels que les Sherden ou encore les Lukkas, pratiquaient depuis plus d'un siècle la piraterie au Proche-Orient. Malgré leurs agissements, ces mercenaires des mers n'avaient jamais présenté aucune menace sérieuse pour la stabilité de la région. Il est donc clair que les destructions et les bouleversements qu'ils ont provoqués vers 1200 av. J.-C. participaient

de la situation de crise générale dans laquelle était plongée cette partie de la Méditerranée vers la fin de l'âge de bronze.

Au ^{xiv}^e siècle av. J.-C., et surtout au ^{xiii}^e siècle av. J.-C., les tensions sociales au sein de la plupart des royaumes proche-orientaux s'accroissent considérablement. Les lettres adressées au pharaon par les dynastes vassaux de la région et que l'on a retrouvées dans la cité d'El Amarna le montrent très précisément.

Jusqu'alors, la structure socio-économique mise en place par les palais royaux, autrement dit les institutions qui gouvernaient chaque royaume, reposait sur l'exploitation directe et indirecte des ressources agricoles de leurs territoires. Mais la surexploitation des sols, provoquée par l'augmentation croissante des impôts, conduisit à un endettement progressif des masses paysannes, ce qui détériora inévitablement jusqu'à des seuils critiques leurs conditions de vie.

Plutôt que devenir esclaves à cause de leurs dettes, de nombreux agriculteurs choisirent de fuir leurs villages d'origine pour se réfugier dans

L'inéluctable décadence de la monarchie hittite : Thudaliya IV

La décadence de l'Empire hittite coïncida avec la fin du royaume de Tudhaliya IV, celle de l'influence égyptienne au Proche-Orient, et la destruction généralisée des cités de la Méditerranée orientale, de Chypre et de la Grèce continentale. Il ne faut toutefois pas chercher les causes du déclin hittite et du chaos qui s'abattit sur le Proche-Orient exclusivement dans les agissements des peuples de la mer.

Tudhaliya IV fut le dernier grand monarque de l'Empire hittite. Ses prédécesseurs avaient déjà considérablement renforcé et consolidé leur autorité monarchique dans tout l'empire. De son côté, Tudhaliya IV s'était chargé d'ajouter quelques belles victoires militaires, notamment contre l'État voisin d'Arzawa, situé à l'ouest de l'empire. De même, il réussit à défendre efficacement l'intégrité des frontières de son royaume contre la nouvelle menace assyrienne. Les historiens nous rappellent que Tudhaliya IV fit également une incursion à Chypre et qu'il affirma qu'il avait conquis l'île et fait prisonnier son roi. En réalité, ce souverain hittite avait juste constitué un nouvel État vassal, qui jouait un rôle très important pour le contrôle du commerce dans cette zone de la Méditerranée. Cependant, les luttes intestines permanentes entre tous les membres de la famille royale pour s'emparer du pouvoir finirent par saper l'autorité du roi et contribuèrent au déclin puis à la désintégration de l'ensemble de l'Empire hittite. Illustration ci-contre : sceau royal de Tudhaliya IV (musée du Louvre, Paris).



des lieux relativement lointains, souvent dans des forêts ou des montagnes, où l'autorité palatiale ne s'exerçait pas, ou de façon très atténuée et imparfaite. Dans ces zones, les fugitifs se regroupèrent progressivement en constituant des bandes armées et menaçantes connues sous le nom de « *habiru* ». Pour survivre, ces hommes libres de leurs actions proposaient leurs services comme mercenaires à de petits royaumes, ou bien se consacraient simplement au vol de bétail et au pillage de caravanes marchandes. Avec le temps, ces groupes armés élaborèrent des stratégies d'attaque en petites unités, qu'ils avaient pu peaufiner à l'occasion de leurs nombreux affrontements avec les autorités, qui tentaient sans cesse de les éradiquer par tous les moyens.

La destruction d'Hattousa

Le fait historique le plus significatif de la grande crise de 1200 av. J.-C. fut, sans conteste, la destruction d'Hattousa, capitale de l'Empire hittite : elle est survenue pendant le règne du dernier monarque hittite, le roi Souppilouliouma II.

Aujourd'hui, le site d'Hattousa se situe à proximité du village de Bogazkale, dans la province de Çorum, en Turquie. La région où il se trouve est montagneuse, et proche d'une boucle du fleuve Kızılırmak. Depuis 1986, ce site a fait l'objet d'un classement au patrimoine mondial de l'Unesco. Hattousa succéda à Nesha (Kanesh) comme capitale des Hittites, sous le règne de Labarna II, qui prit le nom de Hattusili I^{er} pour marquer l'événement, vers 1650 av. J.-C.

Les historiens attribuent très souvent la destruction d'Hattousa à l'invasion des peuples de la mer. Certains de ces scientifiques sont même parfois plus précis et accusent l'action des Gasga. Ce peuple originaire de la chaîne du Pont-Euxin et de ses zones limitrophes étaient les ennemis séculaires des Hittites. Ils menaçaient en effet déjà leurs frontières depuis l'époque de l'ancien royaume hittite, au XIII^e siècle av. J.-C. Cependant, de récentes fouilles archéologiques ont révélé que la disparition d'Hattousa ne s'était pas produite suite à un unique événement, une attaque ennemie foudroyante et dévastatrice par exemple, mais qu'elle était le résultat d'un très long processus de décadence sociale, économique et politique.

Les sources nous ont en effet appris que, depuis l'époque du roi Tudhaliya IV (1228-1209 av. J. -C.), la monarchie hittite affrontait une très importante crise institutionnelle : les conflits déclenchés au moment de la succession dynastique avaient créé une atmosphère de grande tension politique dans tout l'empire. L'entourage familial du monarque, ainsi que la noblesse, conspiraient en permanence contre le pouvoir royal et exigeaient sans cesse de nouveaux privilèges. Leurs actions affaiblissaient considérablement l'autorité, aussi bien au sein même de la famille royale, que dans les royaumes vassaux, qui, en définitive, constituaient le fondement géopolitique de l'Empire hittite.

Par ailleurs, les dernières années de l'Empire hittite furent dominées par une importante pénurie de céréales qui frappa l'ensemble de l'Anatolie. Cette situation catastrophique était le résultat d'un refroidissement climatique modéré et ponctuel, qui ruina pratiquement la totalité des récoltes céréalières de la région. Cette crise agricole provoqua immédiatement de grands déplacements de populations à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de l'empire. Les autorités hittites tentèrent de résoudre cette terrible situation en important à grand frais des céréales provenant d'Égypte et des royaumes du nord de la Syrie sous tutelle hittite. Malgré toutes ces importations, les textes de l'époque mentionnent un mécontentement populaire généralisé qui démontre que ces mesures eurent une efficacité



tout à fait limitée et que, même si elles réussirent à réduire un tant soit peu les famines, elles ne parvinrent jamais à les éradiquer totalement. Ainsi, la destruction d'Hattousa n'est qu'un élément s'inscrivant dans un processus de profonde crise sociale, économique et politique, qui touchait l'ensemble de l'Empire hittite. À cet égard, les études archéologiques récentes démontrent que la destruction de la capitale hittite ne fut pas générale, mais qu'elle toucha uniquement des zones très précises de la ville : la citadelle, une partie des murailles et les différents temples en particulier. À partir de ces constations, les historiens et les archéologues ont pu conclure que les attaques n'étaient sans doute pas indistinctes, mais bien au contraire ciblées, et qu'elles se concentrèrent sur différentes constructions publiques liées, d'une façon ou d'une autre, aux institutions monarchiques hittites.

On sait maintenant que la quasi-totalité des édifices publics d'Hattousa étaient vides au moment de leur destruction. Mais que cela signifie-t-il ? Simplement que l'attaque contre

la capitale des Hittites se concentra sur des constructions qui avaient déjà été abandonnées. Il s'avère donc que le roi Souppilouliouma II (1207 - vers 1178 av. J.-C.), sa famille et tous les autres membres de la Cour ne furent pas surpris par cette violente attaque. Ils eurent même le temps de s'enfuir, emportant avec eux tous leurs biens de valeur.

En conclusion, l'ultime attaque destructrice, quel qu'en soit le responsable (les peuples de la mer, les tribus gasga ou les *habiru*, bandes organisées de paysans déracinés), ne fut en rien déterminante et n'explique aucunement la fin de la cité. Il est clair qu'Hattousa était déjà engagée depuis longtemps dans un processus inéluctable de décadence semblable à celui que vivait l'ensemble de l'Empire hittite.

La fin de l'Empire hittite

Ainsi, les scientifiques peuvent avancer que l'ensemble de l'Empire hittite connaissait une situation assez semblable à celle de sa capitale, Hattousa. Les études archéologiques ont pu

RUINES D'HATTOUSA.

Malgré sa destruction et son abandon, Hattousa, la capitale de l'Empire hittite, a laissé quelques témoignages de sa splendeur passée. Parmi eux, on peut citer les ruines de ses portes monumentales, à l'image de celle des Lions ou de la porte Royale, dont l'un des jambages est un grand bloc de pierre sculpté représentant un dieu guerrier.

La céramique mycénienne chez les Philistins et les peuples de la mer

Le marché de la céramique grecque fut à l'origine d'un courant commercial constant entre la mer Égée et l'Orient méditerranéen. Mais ce florissant commerce d'objets déclina progressivement à la fin du XIII^e siècle av. J.-C. Très bonnes clientes, les villes côtières philistines, Gaza, Ashkelon ou Ashdod, furent les premières à importer ce type de marchandises à l'usage quotidien. Ashdod est connue pour sa fabrication de céramiques de type mycénien.



Les objets en céramique mycénienne remplirent chez les peuples de la mer diverses fonctions, dont celle de récipients. Ils leur servaient probablement à stocker de l'huile d'olive, des résines ou des graisses animales permettant de préparer des aliments, des pigments et des produits de nettoyage. L'intensité des importations peut avoir conduit à la naissance de ce que les historiens ont longtemps appelé la « céramique philistine ». Le fait que ce type de céramique abonde dans le sud de la Palestine, où, hormis les Philistins, habitaient les Tjekker, les Denyen et les Shekelesh, a remis en cause cette appellation. C'est pourquoi de nombreux archéologues préfèrent aujourd'hui la nommer « céramique des peuples de la mer ». Elle résulte d'un mélange de traditions artisanales autochtones et de style mycénien d'époque postérieure. Des premières, elle copie certaines formes et motifs et au second, elle emprunte la décoration (oiseaux et formes géométriques) en vogue en Argolide (Grèce), qui fut pendant longtemps le principal centre de production de céramiques mycénienes. Son motif principal, la figure d'un oiseau qui tourne la tête, ne se retrouve que très rarement dans la céramique mycénienne. Les couleurs utilisées diffèrent également des modèles mycéniens : le rouge et le noir sont utilisés dans ce que l'on appelle la « céramique bicolore ». Toutefois, le fond blanchâtre peut s'inspirer du brillant caractéristique des récipients mycéniens. Ci-dessus : un cratère mycénien du XII^e siècle av. J.-C. représentant des guerriers, peut-être fabriqué par l'un des peuples de la mer (Musée archéologique national, Athènes).

en effet constater quelques destructions dans les régions situées à l'est du fleuve Massarantiya (l'actuel Kizil Irmak, le plus long cours d'eau de Turquie), mais surtout conclure que la plupart des localités hittites furent tout simplement abandonnées par leurs habitants.

Ce phénomène de désertification urbaine entraîna une crise généralisée au cœur de la péninsule anatolienne, avec un retour massif vers les communautés rurales. Au cours de cette période, une partie de la population hittite s'installa dans le sud-est de l'Anatolie et au nord de la Syrie. Là, elle se mêla à d'autres groupes et donna naissance, à partir du XII^e siècle av. J.-C., à de nouvelles entités politiques, que l'on appellera plus tard les « royaumes syro-hittites ». Voilà sans doute ce qui marqua le plus les historiens et les archéologues réunis.

La disparition du contrôle égyptien

La disparition du contrôle de l'Empire égyptien, au Proche-Orient, établi par les pharaons de la XVIII^e dynastie, ne se produisit pas de façon soudaine, mais fut un phénomène relativement progressif qui s'étala sur plusieurs décennies. Après la crise de 1200 av. J.-C., l'Égypte avait perdu une bonne partie de ses possessions et de son contrôle sur les territoires palestiniens, mais elle était parvenue à conserver la domination d'une étroite frange côtière. Comme le démontrent les différentes découvertes archéologiques effectuées à Meggido, Beit Shean, Lachish, Tel Sera, Tel Mor ou Tell el-Fara sud, cette domination se prolongea jusqu'au règne de Ramsès VI (1143-1136 av. J.-C.).

La perte d'une grande partie du contrôle impérial sur la Palestine fut un coup dur pour le bon fonctionnement de l'économie égyptienne. Depuis leur implantation au Proche-Orient, les pharaons avaient en effet mené une politique basée sur l'exploitation systématique des ressources économiques de la région. Ainsi, les Égyptiens prirent le contrôle de riches territoires agricoles qu'ils exploitèrent par l'intermédiaire de villages royaux contrôlés directement par la Couronne (Shunana, Sumura).

Parallèlement, les Égyptiens imposèrent aux différents royaumes de lourds tributs qui les obligeaient à remettre régulièrement tout ce qui leur était nécessaire, des matières premières (métaux, pâte vitrée, bois), des produits manufacturés (chars, armement, outils), des produits agricoles (céréales, huile), du bétail et des esclaves.

Toujours est-il que, malgré la perte d'une bonne partie de ses territoires proche-orientaux, l'Égypte, en gardant la mainmise sur une partie de la côte palestinienne pendant presque la totalité du XII^e siècle av. J.-C., réussit à préserver



les fondements de son économie et sa position stratégique dans la région. Elle était parvenue en effet à garantir son accès direct à des ressources vitales, comme les mines de cuivre d'Araba et les cèdres du Liban. En résumé, l'impact de la crise de 1200 av. J.-C. sur son économie fut sans grandes conséquences.

La destruction d'Ougarit

Lors de la première moitié du XII^e siècle av. J.-C., à l'époque de l'Âge de bronze final, se produisit la destruction de quelques-unes des villes les plus importantes du Proche-Orient. On peut ainsi citer Alashiya, à Chypre, Ougarit et Shuksu sur la côte syrienne, ainsi que Megiddo, Ashqelon, Ashdod, Aphek, Lachish et Hazor en Palestine. Ces exemples sont les plus significatifs et les plus caractéristiques du phénomène.

Certaines villes phéniciennes, telles que Byblos, Tyr ou Sarepta, ne furent absolument pas affectées par ces destructions, ce qui permit, comme nous le verrons, la survie dans la région de l'ancienne culture cananéenne,

remontant au II^e millénaire av. J.-C. Force est toutefois de constater que la disparition des villes détruites dans le système commercial international fut lourde de conséquences : elle provoqua une importante détérioration de l'économie des noyaux urbains phéniciens. Parmi tous les exemples de villes détruites mentionnés précédemment, le plus connu est aujourd'hui celui d'Ougarit, grâce aux données fournies par les archéologues et aux informations contenues dans la documentation écrite. Les textes retrouvés dans cette ville indiquent des attaques récurrentes de pirates shekelesh contre des localités situées le long de la côte d'Ougarit, au nord de la Syrie ; elles furent également pillées à la fin du XIII^e siècle av. J.-C. et au début du XII^e siècle av. J.-C.

Le roi d'Ougarit, dans la correspondance qu'il échangeait avec le roi d'Alashiya, montrait son incapacité à défendre son royaume. Il regrettait également qu'une bonne partie de son armée et la presque totalité de sa flotte se trouvassent engagées en Anatolie pour soutenir les campagnes militaires hittites. Cette nécessité absolue de prêter

LA TRACE DE L'ÉGYPTE.

Les traces de la présence égyptienne au Proche-Orient sont multiples et importantes. Ci-dessus, le linteau surmontant la porte de la résidence du gouverneur égyptien à Beit Shean (XII^e siècle av. J.-C.), cité située entre les vallées du Jourdain et de Yezreel.



BIJOUX CACHÉS.

Ce pendentif en or représente une silhouette féminine, probablement une déesse de la Fertilité. Il provient du temple de Beit Shean. C'est l'une des nombreuses pièces dissimulées par les habitants des villes palestiniennes avant l'invasion des peuples de la mer (musée Rockefeller, Jérusalem).

main-forte à l'empire obligeait cet État vassal à rester pratiquement sans défense, et le laissait surtout incapable de protéger de façon efficace ses propres villages et hameaux. Dans une tentative désespérée, le roi d'Ougarit demanda dans une lettre adressée au roi d'Alashiya des informations sur les mouvements des peuples de la mer pour pouvoir prendre suffisamment à l'avance des mesures défensives, qui lui permettraient de faire face efficacement à la menace ennemie. Cependant, et malgré tous ces efforts, vers 1185 av. J.-C., les attaques des peuples de la mer, qui n'étaient plus dirigées contre les villages, se concentrèrent sur Ougarit elle-même et se conclurent par la destruction totale et l'abandon définitif de la cité.

À la différence de ce qui se déroula à Hattousa, où les destructions ne concernèrent que certains bâtiments directement ou indirectement liés à la monarchie (le palais royal, les grands temples et les murailles), Ougarit fut incendiée pratiquement dans sa totalité, sans qu'aucun secteur urbain n'en réchappe. La découverte par les archéologues de nombreuses pointes de flèches, aussi bien dans les rues qu'à l'intérieur des habitations, prouve que la conquête de la ville fut le résultat d'une terrible lutte, qui s'opéra maison après maison.

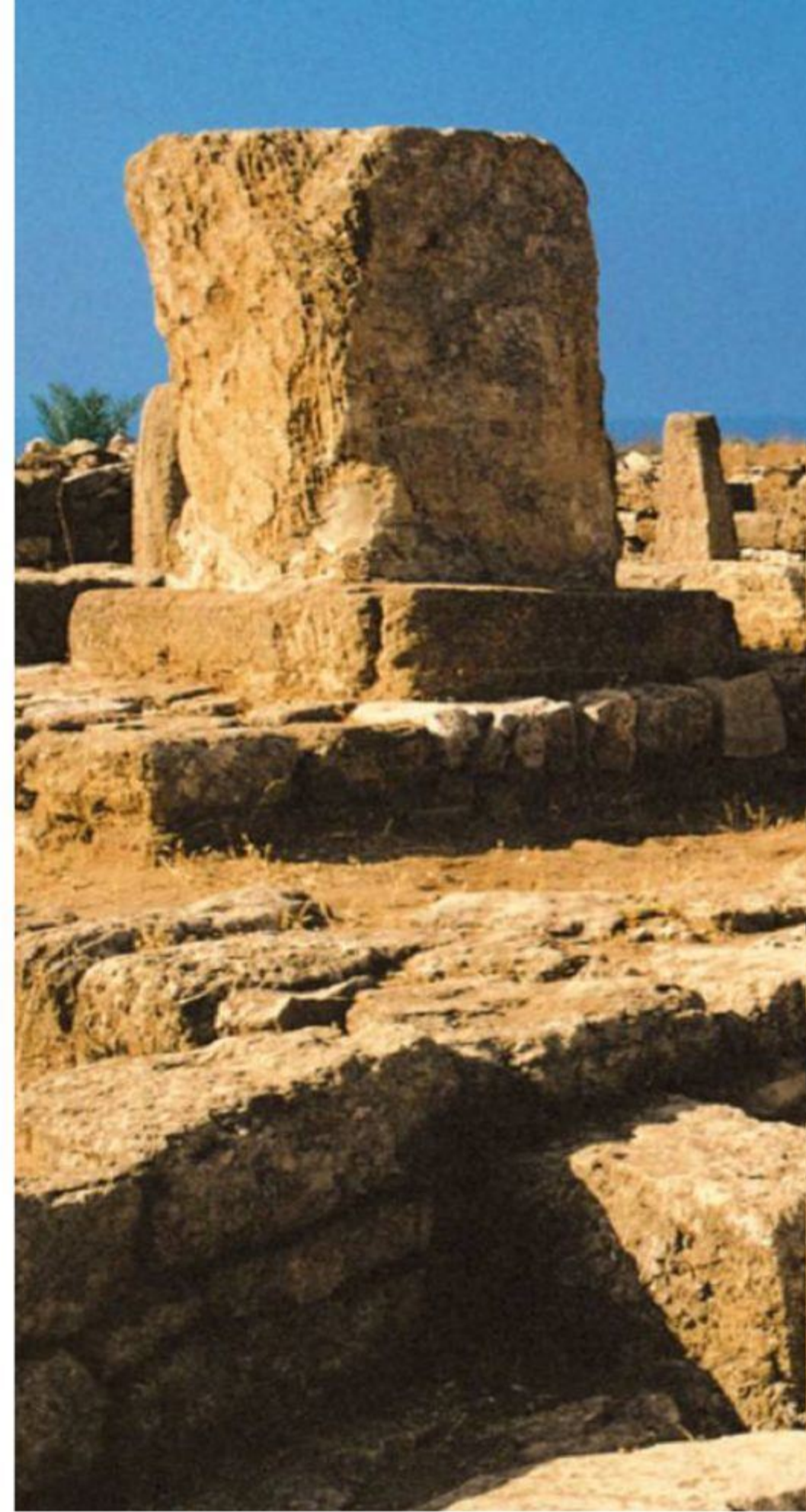
Les habitants d'Ougarit furent toutefois avertis de l'imminence de l'attaque et eurent le temps de cacher certains de leurs biens les plus précieux. Ainsi, les archéologues ont pu découvrir différents trésors, composés de statues, d'armes et d'autres objets de bronze et d'or, qui étaient enterrés en de nombreux endroits de la cité. Cependant, pour des raisons que nous pouvons très facilement deviner (mort, fuite, etc.), leurs propriétaires ne purent jamais revenir pour les récupérer. Après avoir pillé et incendié Ougarit, les assaillants ne s'installèrent pas dans la ville, qui resta donc, hormis à quelques périodes précises, complètement abandonnée.

Ras Ibn Hani était une localité située à environ cinq kilomètres d'Ougarit. Les rois de la ville s'y étaient fait construire une luxueuse résidence royale, qui fut détruite pratiquement au même moment qu'Ougarit. Quelques constructions furent élevées ensuite au même endroit et occupées, pendant un certain temps, par les responsables de la destruction d'Ougarit.

La restructuration proche-orientale

Après le profond bouleversement de 1200 av. J.-C., l'ensemble du Proche-Orient entra dans un processus très complexe de restructuration politique, économique et technologique, qui se prolongea pendant au moins deux siècles.

Les sources retrouvées par les historiens nous apprennent ainsi que la Palestine connut un net recul du phénomène urbain. Généralement, une fois



la crise passée, les anciennes populations cananéennes regagnèrent leur territoire d'origine, sans pour autant aller s'installer dans les villes qui avaient été détruites. Elles préférèrent fonder de toutes petites communautés rurales, au sein desquelles elles se consacrèrent aux activités économiques traditionnelles, qui étaient pour l'essentiel l'agriculture et l'élevage. Ce fut précisément dans ces villes abandonnées que s'installèrent de façon durable certains peuples de la mer. Nous savons, par exemple, que les Tjekker occupèrent quelque temps Tel Dor.

Au même moment, les Philistins peuplèrent les villes d'Ashdod, d'Éqron, d'Ashqelon, de Gaza et de Gath, ainsi que d'autres cités de moindre importance, telles que Tel Qasile, Tel Batash et Bet Shemesh. Pendant toute la seconde moitié du XII^e siècle av. J.-C., ils continuèrent leur politique d'expansion territoriale et s'installèrent dans d'anciennes garnisons égyptiennes de la région, comme Deir el-Balah, Tel Mor ou Tel Masos.

Signalons également un autre phénomène très important pour expliquer tous les changements sociopolitiques qui survinrent dans



le Proche-Orient après la crise de 1200 av. J.-C. : bon nombre des tribus transhumantes, qui s'étaient consacrées pendant des siècles essentiellement à l'élevage de bétail de petite taille et qui peuplaient les régions de Galilée, des hautes terres du centre et du sud de la Palestine, des plaines de Transjordanie et des zones semi-arides du désert du Néguev, se sédentarisèrent progressivement. Ce phénomène tout à fait nouveau fut rendu possible par la disparition de toute autorité dans la région. Il faut rappeler en effet que de très nombreuses villes et palais avaient été détruits durant l'Âge du bronze et que la domination impériale égyptienne n'existait pratiquement plus dans la région. C'est ce qui permit aux tribus locales d'entamer après la crise de 1200 av. J.-C. un processus de sédentarisation qui culmina avec la création des royaumes de Juda et d'Israël, entre autres.

Les historiens ont montré que la côte phénicienne fut la région la moins affectée par la grande crise de 1200 av. J.-C. Il ne se produisit en effet aucune destruction ni abandon de ses principaux centres urbains. Cependant, le déclin

du commerce international, l'un des piliers fondamentaux de l'économie des cités phéniciennes, eut de graves répercussions sur la vie locale. Sans que nous puissions en préciser les raisons réelles, des villes de longue tradition urbaine, telles que Byblos ou Beyrouth, entrèrent dans une période de décadence qui les relégua à un rôle secondaire tout au long de la première moitié du I^{er} millénaire avant notre ère.

À l'inverse, Sidon, et surtout Tyr, se mirent à déployer une grande activité économique, au point que cette dernière prit, pendant l'âge de bronze final, la place d'Ougarit comme principal port commercial de la région. Cette prospérité permit à Tyr d'amorcer dès 1050 av. J.-C. un processus de conquête territoriale orientée vers la plaine côtière d'Akko et la région du mont Carmel, où elle occupa des lieux tels qu'Akhziv, Tell Keisan, Tell Abu Hawam, Kaboul, Shiqmonah, Tel Mevorakh, Tel Qasile et Tel Michal. La ville de Tyr s'assura ainsi l'exploitation des ressources agricoles et le contrôle des principales routes commerciales par voie de terre.

LE TEMPLE DES OBÉLISQUES.

La première mention connue des peuples de la mer, celle des Lukkas, se trouve dans les hiéroglyphes de l'un des obélisques de cet ancien temple de Byblos, érigé vers 2000-1700 av. J.-C.

LES TRÉSORS SECRETS DES RUINES D'UGARIT

La ville cananéenne d'Ougarit jouissait d'une situation géographique stratégique, d'importantes ressources naturelles et de florissantes industries manufacturières, parmi lesquelles on peut citer l'orfèvrerie. C'était la plus riche d'entre toutes les cités-États vassales de l'Empire hittite, localisées au nord de la Syrie. Les objets que les habitants cachèrent à l'approche de la menace des peuples de la mer témoignent de son opulence. À droite, un pendentif en or à l'effigie d'Astarté, la déesse de la Fécondité, ^{xii}^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



MÉTAUX PRÉCIEUX.
La plupart des objets décoratifs retrouvés à Ougarit sont en or, comme ce pendentif simple et de petite taille daté de 1250 av. J.-C. (Musée national, Alep).

LA DÉESSE DE LA FERTILITÉ, UN SYMBOLE OMNIPRÉSENT

Astarté était pour les Cananéens d'Ougarit la déesse de la Fertilité et de l'Amour. Sa représentation sur de nombreux objets décoratifs et votifs témoigne de la dévotion dont elle jouissait. Elle fut ainsi vénérée par les Philistins et les Phéniciens, et ses temples d'Ashqelon et de Beit Shean prirent de l'importance. Salomon lui en construisit également un à Jérusalem, qui exista pendant 400 ans.



À gauche et ci-dessus, boucles d'oreilles en or d'Ougarit, représentant le visage et la poitrine de la déesse Astarté (Musée national, Alep).

Cette patère en or finement repoussé fut retrouvée à Ougarit, dans le temple de Baal, qui était dans la mythologie cananéenne le dieu de la Tempête et le protecteur des récoltes abondantes au printemps (Musée national, Alep).

Les gravures figurent des scènes de chasse et différents animaux, courant probablement dans les épaisses forêts des montagnes autour d'Ougarit.



La crise de 1200 av. J.-C. et l'essor de la métallurgie du fer

La rupture des traditions culturelles et l'apparition de nouveaux royaumes qu'entraîna la grande crise de 1200 av. J.-C. au Proche-Orient ouvrit la porte à une série d'innovations technologiques, parmi lesquelles se détachent particulièrement le travail du fer et son usage pour la fabrication des armes et des outils.

Le développement de la métallurgie du fer commença au Proche-Orient. Il provoqua la disparition de certains palais royaux, où l'on avait installé des ateliers métallurgiques fabriquant du bronze. Ce développement entraîna également une baisse relative du commerce à longue distance d'étain et de cuivre, extraits dans des mines de territoires lointains. Les gisements de fer régionaux rendaient en effet moins nécessaire l'importation de métal de l'étranger. Par ailleurs, on peut noter que les outils servant à forger le fer étaient assez rudimentaires et très faciles à transporter, ce qui rendait les gros ateliers des palais royaux absolument inutiles. Cette toute nouvelle métallurgie put donc se propager tout azimut. Sa diffusion en Méditerranée et dans la péninsule Arabique fut rendue possible grâce à la domestication du chameau (dans l'Iran actuel) et du dromadaire (dans la zone d'Arabie jouxtant la Palestine). Ces deux animaux étaient capables de supporter une charge plus importante que l'âne, qu'on utilisait

pour le transport terrestre à l'Âge du bronze. Ci-contre : cette hache en fer cérémonielle provient d'Ougarit (Musée national, Alep).



Si l'Empire hittite fut l'une des principales victimes de la crise qui toucha le Proche-Orient, il n'en disparut pas pour autant complètement. Ainsi, à la périphérie de l'ancien empire, précisément au sud-est de l'Anatolie et au nord de la Syrie, naquirent au début du XII^e siècle av. J.-C. ce que l'on appela les « royaumes syro-hittites ».

Ces petites entités étatiques composées de cantons structurés autour d'une ville représentaient chacune un centre politique indépendant. Parmi les plus connues, on peut citer Karkemish, Hamath, Pattin, Sam'al, Gurgum, Kummuh, Melid, Que, Khilakku et Tabal.

Dans ces nouveaux royaumes de poche, qui étaient issus du démantèlement de l'Empire hittite, la population était composée de nombreuses ethnies, parmi lesquelles on pouvait trouver des Cananéens, des Araméens, des Hourrites, des Louvites, etc. Tous ces différents royaumes témoignaient d'une continuité évidente, principalement sur le plan culturel, avec l'ancien empire des Hittites, comme en témoigne l'usage de l'écriture hiéroglyphique hittite. La pérennité de la plupart



des anciennes traditions architectoniques et sculpturales impériales, qu'on reconnaît dans les vestiges des sites archéologiques, en est un autre signe.

Les tribus araméennes occidentales profitèrent de l'absence d'un pouvoir politique puissant en Syrie pour commencer à se sédentariser, comme le firent les tribus sémites de Palestine avant elles. Elles entretenirent rapidement des relations avec les populations des royaumes syro-hittites. Cette sédentarisation connut des épisodes violents, parmi lesquels la destruction de la ville d'Emar (l'actuel Tell Meskene), dans la zone d'influence du royaume de Karkemish, qui se trouvait aux mains des Araméens. L'histoire des tribus araméennes orientales, c'est-à-dire celles qui étaient localisées dans la région de Babylone, fut tout à fait différente de celle de ses lointaines cousines. Jamais elles ne purent former des monarchies semblables à celles qui allaient surgir en Syrie et en haute Mésopotamie. Sur le plan technologique, la disparition des palais royaux et du commerce international transforma les habitudes et les traditions



des différentes populations proche-orientales. Rappelons que les palais royaux étaient traditionnellement chargés de l'importation des métaux, tels que le cuivre et l'étain, qu'on ne trouvait pas au Proche-Orient. Ils avaient également comme rôle la production des armes et des outils en bronze obtenus par l'alliage de ces deux métaux bruts. Après la grande crise de 1200 av. J.-C., il fallut donc chercher d'autres matériaux pour la fabrication des armes et des outils. La solution consista à développer la métallurgie du fer, qui était pourtant connue depuis des siècles au Proche-Orient, particulièrement en Anatolie, mais qui avait été abandonnée depuis longtemps au profit de la fabrication du bronze. Par ailleurs, la présence relativement abondante de minerai de fer dans la région présentait le grand avantage de ne pas dépendre d'approvisionnements extérieurs, presque inexistants à l'époque en raison de la faillite du système commercial international. Les progrès technologiques liés à l'extraction et à la transformation du fer permirent la fabrication d'outils beaucoup plus efficaces

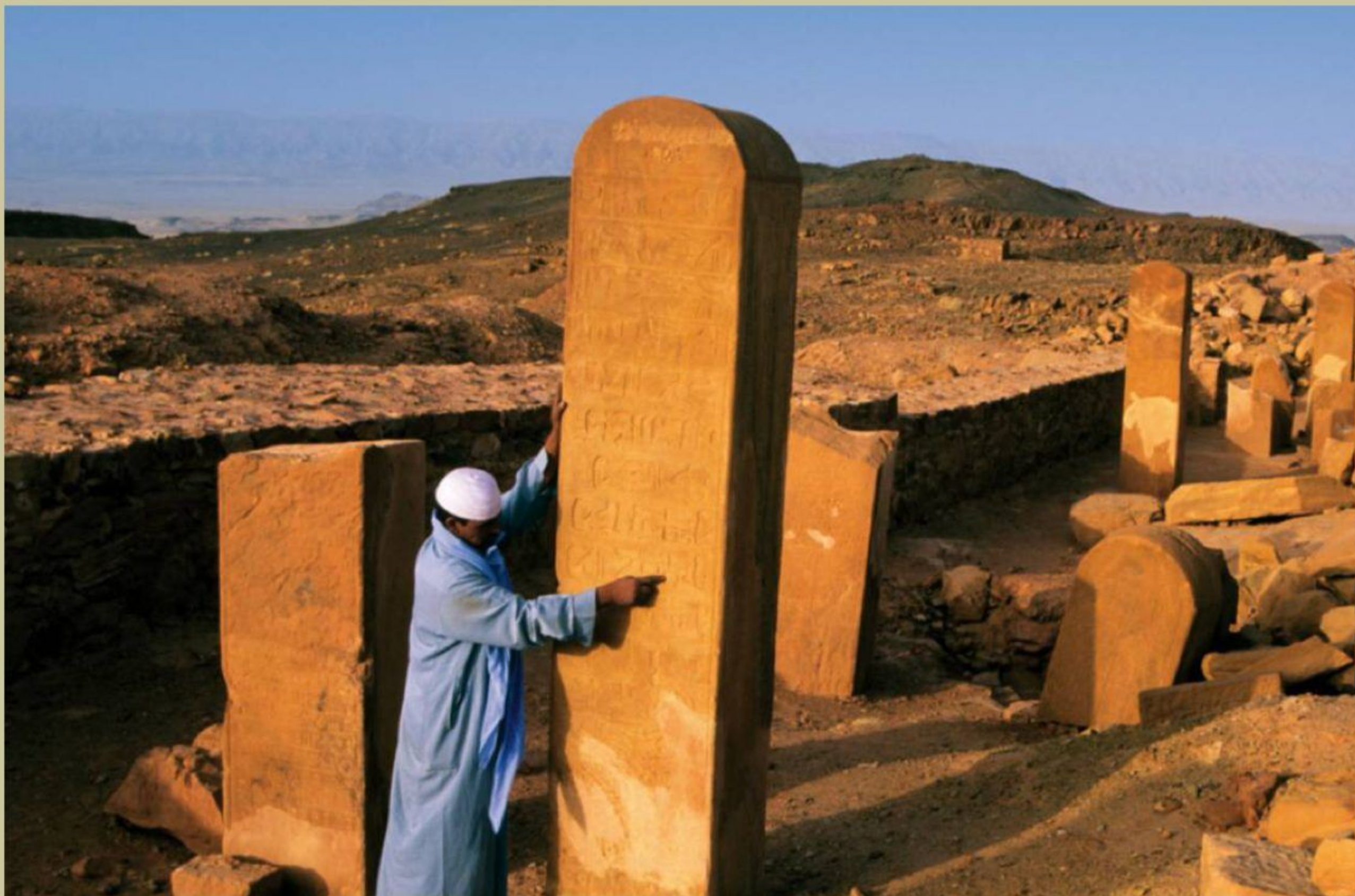
que les précédents, en bronze. Pour toutes ces raisons, on assista petit à petit à la substitution du fer au bronze entre les ^{xiii}e et ^xe siècles av. J.-C.

La disparition des palais royaux et des écoles de scribes qui leur étaient attachées permit la diffusion d'une nouvelle sorte d'écriture, basée sur un alphabet. Celui-ci, qui était né au Proche-Orient et dans les territoires environnants pendant l'Âge de bronze final (inscriptions protosinaïtiques, alphabet d'Ougarit), avait en effet rencontré jusqu'alors l'opposition des écoles de scribes proche-orientales, très conservatrices, qui empêchaient par tous les moyens son développement. Une fois cette féroce opposition disparue, l'alphabet s'imposa rapidement à tous. Il s'agissait en effet d'un système d'écriture beaucoup plus simple que l'ancienne et complexe écriture cunéiforme mésopotamienne à caractères syllabiques.

Le remplacement du cunéiforme par l'alphabet permit à l'écriture de se démocratiser en sortant du cercle très fermé des scribes qui dépendaient des élites politiques et en devenant accessible à un plus grand nombre de personnes. ■

RUINES D'AIN DARA.

Le temple d'Ain Dara, au nord de la Syrie, près d'Alep, sur le territoire du royaume de Pattin, fut construit vers 1300 av. J.-C. et utilisé jusqu'en 730 av. J.-C. Consacré à la déesse Ishtar, il constitue un témoignage irréfutable de la remarquable splendeur culturelle et économique qu'atteignirent les royaumes syro-hittites.



La naissance de l'alphabet

Les peuples qui habitaient au Proche-orient durant l'Antiquité furent les instigateurs directs de l'une des plus importantes inventions de l'humanité : l'alphabet.

L'écriture avait surgi presque en même temps, à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., dans les régions de la Mésopotamie et de l'Égypte, sans avoir pour autant aucune origine culturelle commune. Cependant, les systèmes d'écriture inventés par les civilisations mésopotamienne et égyptienne étaient extraordinairement complexes, en s'articulant avec des centaines de signes syllabiques ou idéographiques.

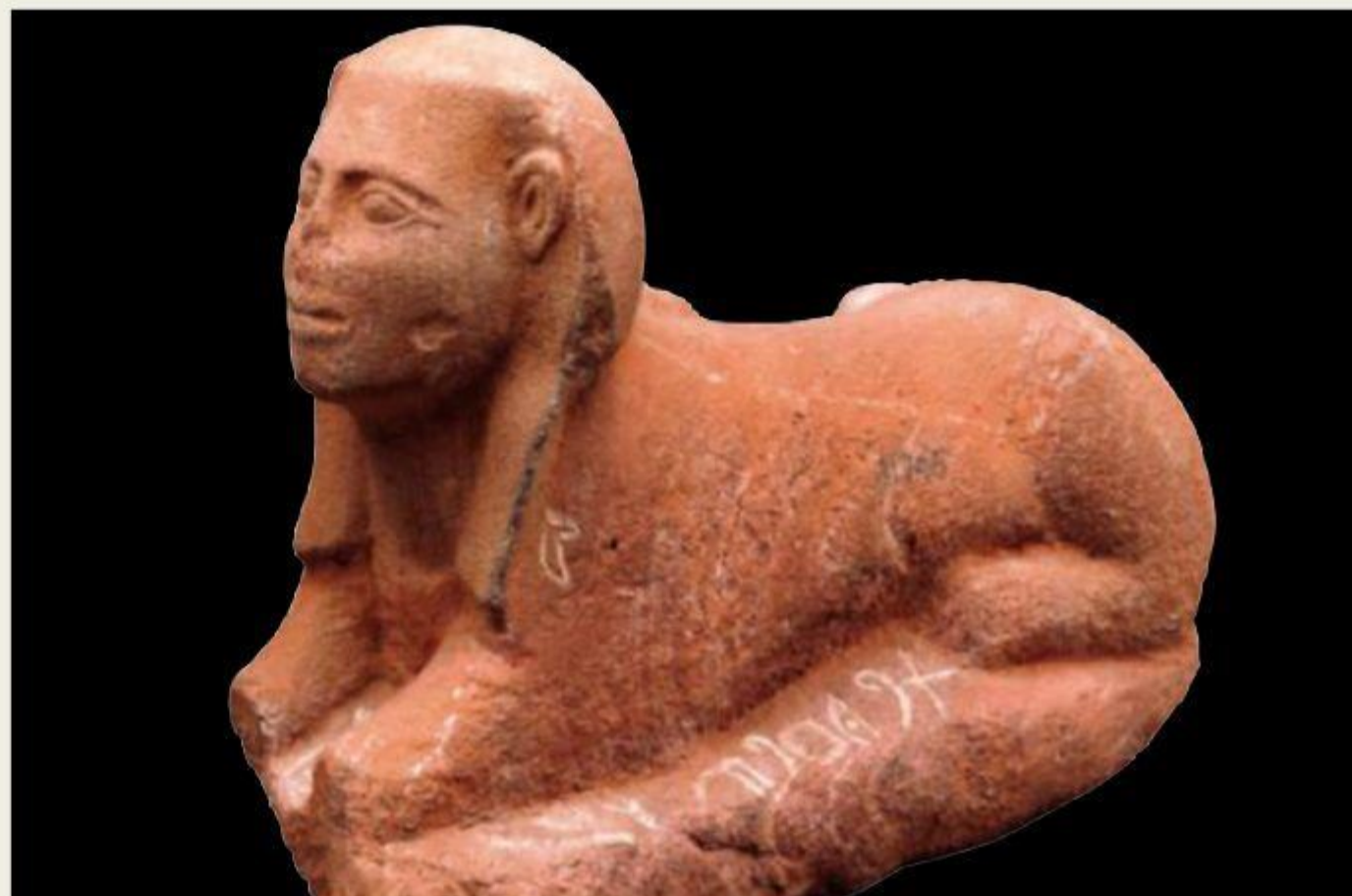
Pour cette raison, les scribes devaient étudier très longtemps afin de maîtriser parfaitement l'écriture, qu'elle fût cunéiforme, comme en Mésopotamie, ou hiéroglyphique, comme en Égypte. Servant à enregistrer ou à transmettre les informations, ces écritures étaient réservées à une toute petite élite.

L'alphabet était au contraire un système d'écriture très simple. Ses inventeurs l'avaient fondé sur la reproduction



L'alphabet d'Ougarit

Les scribes d'Ougarit adaptèrent l'alphabet cunéiforme du sud du Proche-Orient à leurs propres besoins sur tous types de documents et d'objets, comme sur ce poids en forme d'olive du XIII^e siècle av. J.-C., trouvé dans les ruines du palais royal de Ras Shamra (Ougarit).



Le sphinx de Serabit el-Khadim

Parmi les objets mis au jour par l'archéologue Flinders Petrie lors de ses campagnes de fouilles menées à Serabit el-Khadim, dans le Sinaï, se distingue un petit sphinx de grès découvert dans le temple de la déesse Hathor. Entre autres caractéristiques, cette statuette porte une courte inscription gravée en écriture protosinaïtique, qui n'a pas encore été déchiffrée par les épigraphistes. Toutefois, les cinq derniers caractères de cette inscription ont pu être lus et interprétés : ils constituent la célèbre séquence connue comme « IbExt », qui en langue sémitico-nord-occidentale signifie « pour la Dame », très probablement une épithète divine d'Hathor. Sur l'épaule droite du sphinx apparaît un hiéroglyphe désignant le nom d'Hathor.

des sons les plus basiques, les phonèmes, autrement dit les plus petites unités que l'on puisse isoler dans la chaîne parlée, plutôt que sur des syllabes, les unités ininterrompues du langage oral, ou des mots entiers, comme dans les écritures plus anciennes. Ce système permettait de réduire considérablement le nombre de signes nécessaires pour mettre par écrit les mots. On passait ainsi d'une centaine de signes à une trentaine à peine, dans le cas des alphabets les plus complexes.

Au fil des siècles, l'invention de l'alphabet allait permettre à de vastes couches de la population d'accéder à l'écriture, puis à l'instruction.

Les premiers pas

Le premier pas vers l'invention de l'alphabet eut lieu au alentour de 1600 av. J.-C. dans la région du Sinaï, qui se situe dans l'Égypte actuelle, où les archéologues découvrirent au début

du ^{xx}e siècle un ensemble d'une trentaine d'inscriptions situées à l'entrée des mines de turquoise de Serabit el-Khadim, que les Égyptiens exploitaient depuis fort longtemps. Les premières fouilles archéologiques réalisées à cet endroit perdu dans le désert furent menées par Flinders Petrie, un égyptologue anglais renommé qui a dirigé plusieurs chantiers en Égypte et en Palestine. L'élément le plus remarquable de ces inscriptions, qui étaient pour la plupart rupestres, n'est pas leur contenu, mais l'usage d'un système d'écriture alphabétique basé sur le principe selon lequel chaque signe correspondait à un phonème. Certains signes utilisés étaient clairement inspirés par l'écriture égyptienne, tandis que d'autres étaient complètement nouveaux. Sur la plupart des inscriptions, l'écriture va de gauche à droite, même si sur quelques-unes elle se lit dans l'autre sens.

Aujourd'hui, les inscriptions protosinaïtiques n'ont malheureusement toujours pas délivré tous leurs messages. Mais malgré leur déchiffrement lacunaire, leur étude a permis d'apporter beaucoup d'informations sur leur origine. Ainsi, nous savons qu'elles furent écrites dans une langue sémitique du groupe nord-occidental, très similaire à l'hébreu ou au phénicien. Cette information est d'une importance capitale, car elle indique que les auteurs des inscriptions n'étaient pas des Égyptiens, qui auraient évidemment écrit dans leur propre langue, mais des personnes originaires du Proche-Orient, où l'on parlait les langues de cette famille linguistique.

Par ailleurs, de nombreuses inscriptions faisaient référence à Baalat. Cette déesse sémitique, identifiée à l'Égyptienne Hathor, la patronne des mines de turquoise, était en effet régulièrement invoquée par les mineurs proche-orientaux



L'ALPHABET CUNÉIFORME.

Cette tablette provenant d'Ougarit comporte un texte en alphabet ougaritique ; elle est datée entre 1325 et 1250 av. J.-C. (Musée national, Damas).

qui travaillaient à Serabit el-Khadim. Le temple qui lui était dédié constituait le sanctuaire minier le plus important de toute l'Égypte pharaonique.

La phase suivante de l'évolution de l'écriture qui amènerait à l'apparition de l'alphabet se trouve dans les inscriptions protocananéennes. Elles sont ainsi nommées, car les archéologues les ont toutes retrouvées dans le sud du Proche-Orient, dans la région de l'ancienne Canaan. Vingt-deux inscriptions différentes ont été répertoriées à ce jour.

Il ne s'agit évidemment pas d'inscriptions rupestres, mais, la plupart du temps, de textes imprimés sur des tessons de céramique. Ce sont des annotations, d'ordinaire très concises,

à la datation très difficile à estimer, mais réalisées selon toute vraisemblance entre 1600 et 1200 av. J.-C.

Les signes que l'on utilisait à l'origine étaient très similaires à ceux des inscriptions protosinaïtiques, quoiqu'ils évoluassent par la suite vers un répertoire de signes linéaires que popularisèrent les Phéniciens. Malheureusement, comme les inscriptions protosinaïtiques, toutes les inscriptions protocananéennes n'ont pas pu être encore déchiffrées à ce jour par les chercheurs.

Des inscriptions très intéressantes ont toutefois permis de combler certaines lacunes. Citons l'une d'entre elles retrouvée à Lachish (aujourd'hui Tell ed-Duweir), l'ancienne cité du royaume de Juda. Également écrite dans une langue sémitico-nord-occidentale, cette inscription fait référence à une offrande votive présentée à une divinité féminine du panthéon cananéen.

Il existe une autre inscription qui mérite d'être étudiée. C'est celle qui a été retrouvée en 1976 à Izbet Sartah, datée vers 1200 av. J.-C. Malgré les difficultés qu'ont rencontrées les chercheurs pour interpréter son texte, on a pu constater que la dernière ligne de l'inscription contenait la liste complète des 22 signes qui devaient composer l'alphabet proto-cananéen. Il faut probablement voir dans ce texte original l'exercice d'un scribe qui apprenait l'usage du système de signes protocananéens.

L'alphabet ougaritique

L'usage le plus large de l'écriture alphabétique pendant le II^e millénaire av. J.-C. ne se produisit pas à Canaan, mais plus au nord, sur la côte syrienne, précisément dans l'ancienne cité-État d'Ougarit. Là, dans un bâtiment identifié comme le palais royal, les archéologues découvrirent à partir de 1929 plusieurs milliers de tablettes d'argile comportant des textes écrits en plusieurs langues et avec des systèmes d'écriture très variés. L'un d'eux était un alphabet de type cunéiforme utilisé afin de consigner la langue locale, l'ougaritique, qui appartenait à la famille sémitico-nord-occidentale.

Soulignons pour être plus précis qu'à Ougarit furent créées non pas une mais deux variantes de l'alphabet cunéiforme. La plus répandue fut sans doute celle que nous connaissons aujourd'hui comme l'« alphabet long ». Celui-ci est composé d'un total de 30 signes phonétiques et s'écrit de gauche à droite, suivant la tradition mésopotamienne. Cet alphabet servit à rédiger la majeure partie des textes en langue ougaritique. Mais il existait également un « alphabet court », constitué de 22 signes seulement et dont le sens d'écriture allait souvent de droite à gauche.

Même s'il n'existe pas de consensus des spécialistes sur la question, il semble assez raisonnable de supposer que l'alphabet d'Ougarit ne fut qu'une évolution locale de l'alphabet utilisé depuis plusieurs siècles dans les inscriptions protosinaïtiques et protocananéennes. Cependant, les scribes, entraînés à l'écriture cunéiforme mésopotamienne, s'en inspirèrent pour adapter à leur propre tradition cet alphabet linéaire créé au sud du Proche-Orient. Ces hommes

Les stèles, une source d'informations précieuse

La majeure partie des textes phéniciens (documents administratifs et juridiques, annales, etc.) furent à l'origine écrits sur des supports fragiles et ne nous sont donc pas parvenus. Seules les épigraphes réalisées sur des matériaux durs (pierre, métal, céramique, etc.) ont été conservées ; elles possèdent donc une immense valeur comme seuls témoignages écrits émanant des Phéniciens eux-mêmes. La majeure partie proviennent d'inscriptions figurant sur des sarcophages et des stèles. Quant à celles qui ont été réalisées sur des sarcophages, les plus longues et les plus explicites concernent généralement d'anciens rois phéniciens et indiquent leur généalogie, leurs actions et leurs liens avec les divinités. Elles contiennent différentes formules de bénédiction et de malédiction. Les épigraphes des stèles funéraires, si elles sont beaucoup plus abondantes, sont en général beaucoup plus concises et se bornent souvent à mentionner des noms propres et des noms de divinités. Ci-contre : la stèle du roi Kilamuwa de Sam'al vers 850 av. J.-C. (Pergamonmuseum, Berlin).



très lettrés concurent ainsi l'alphabet cunéiforme d'Ougarit. Avec cet alphabet, furent rédigés une grande quantité de textes dans les genres littéraires les plus divers (lettres, documents administratifs et juridiques, textes rituels ou encore mythes et légendes, etc.).

Les témoignages archéologiques retrouvés au cours des fouilles d'Ougarit révèlent un usage parfait de l'alphabet cunéiforme par les scribes de la ville. En conséquence, on ne peut rien deviner, par manque de preuves, des différents paliers de l'évolution de ce système d'écriture complexe. En conclusion, on ignore la date de création de cet alphabet. On sait qu'il a été utilisé de façon ininterrompue au XIII^e siècle av. J.-C. ainsi qu'au début du XI^e siècle av. J.-C. et qu'il a même franchi les frontières du royaume, comme en témoigne la découverte de l'alphabet cunéiforme d'Ougarit dans des lieux tels que Bet Shemesh, le mont

Thabor, Tell Nebi Mend, Kamid el-Loz, Sarafand, Tell Taanak ou encore Hala Sultan Tekke.

Cependant, l'alphabet d'Ougarit, malgré sa très grande originalité et sa grande diffusion, ne doit pas être considéré comme un élément important pour l'évolution du système d'écriture alphabétique. En effet, il resta sans suite et cessa même d'être utilisé au Proche-Orient après la destruction de la ville pendant la crise de 1200 av. J.-C. L'alphabet d'Ougarit tomba alors dans le plus profond oubli jusqu'à sa redécouverte au XX^e siècle de notre ère.

L'alphabet phénicien

Afin de découvrir les origines directes de notre alphabet, il convient de retourner dans la moitié sud du Proche-Orient, précisément sur la côte phénicienne. Là, exista, depuis le début du XI^e siècle av. J.-C. et jusqu'à la moitié du X^e siècle av. J.-C.,

ce que les spécialistes appellent les « inscriptions protophéniciennes ». Réalisées sur la surface de pointes de flèches de bronze, ces dernières contenaient des informations d'une extrême concision et se bornaient généralement à consigner le mot « flèche », suivi du nom du propriétaire. Parfois, l'information incluait également la filiation, le lieu d'origine et même la profession.

Les signes utilisés étaient le fruit de l'évolution directe de l'écriture linéaire utilisée précédemment dans les inscriptions protocananéennes. Leur sens d'écriture, de droite à gauche, devint ensuite la norme dans les inscriptions phéniciennes.

En ce qui concerne la langue, il est vrai que les rares données fournies par des inscriptions aussi laconiques peuvent poser encore question. Mais on peut supposer qu'il s'agissait probablement de la transcription d'un état archaïque de la langue phénicienne.

Le sarcophage du roi Ahiram de Byblos : un joyau archéologique

Au début des années 1920, une mission archéologique française dirigée par Pierre Montet commença les fouilles dans l'ancienne cité phénicienne de Byblos, actuellement située au Liban et nommée Jbail par les Arabes. Parmi les nombreuses découvertes que firent cette équipe d'archéologues, on peut noter tout particulièrement celle des chambres funéraires souterraines appartenant aux anciens rois de la ville. Dans l'une d'elles, on fit une découverte exceptionnelle : le sarcophage d'Ahiram, un monarque phénicien de Byblos qui régna sur la ville vers les XI^e et X^e siècles av. J.-C. Décoré de différents bas-reliefs, ce monument funéraire possède de surcroît l'une des plus anciennes inscriptions phéniciennes que l'on ait retrouvées jusqu'alors dans la région : elle indique que le sarcophage a été réalisé sur ordre d'Itho-Baal, fils d'Ahiram, roi de Byblos, pour son défunt père quand il le plaça dans la tombe. Son texte, assez long, dit ceci : « Si un roi parmi les rois, un gouverneur parmi les gouverneurs, ou un commandant de l'armée arrive à Byblos et ouvre ce sarcophage, que le sceptre du pouvoir se brise, que son trône soit renversé et que la paix disparaisse à Byblos. Quant à lui, que son inscription soit effacée devant tout Byblos. »



LISERÉ FLORAL. Sur cet agrandissement du motif central du trône du roi Ahiram, on note la délicatesse du liseré floral qui achève la partie supérieure du sarcophage.



1 LE ROI. La scène principale représente le roi Ahiram assis sur son trône et flanqué de sphinx ailés, présidant un banquet et attendant de recevoir les offrandes que lui apportent ses dignitaires.

2 LES LIONS. La base du sarcophage, aussi bien sur la partie frontale qu'à l'arrière, est sculptée, formant deux couples de lions couchés, gardiens du repos éternel du monarque et symboles de sa force et de son pouvoir.

3 L'INSCRIPTION PRINCIPALE. Sur le couvercle du sarcophage, une ligne de signes alphabétiques, de vingt-deux consonnes, décrit la commande funéraire d'Itho-Baal, fils d'Ahiram et héritier du trône de Byblos.

4 LES OFFRANDES. Une file de dignitaires présente au roi ses offrandes pour l'au-delà. Ils sont précédés d'Itho-Baal, qui s'apprête à sacrifier un animal, vraisemblablement un canard ou un volatile de ce genre.

5 LES PLEUREUSES. Sur les deux côtés étroits du sarcophage, figure une rangée de pleureuses qui, les mains sur la tête en signe de deuil, se lamentant sur la mort du roi de la ville phénicienne de Byblos.

La formation définitive de l'alphabet phénicien se produisit très vite après 950 av. J.-C., lors de l'apparition des premières inscriptions rédigées réellement en langue phénicienne. Elles utilisaient un alphabet linéaire de 22 signes consonantiques, écrits de droite à gauche. C'est encore la même disposition que l'on emploie aujourd'hui en hébreu ou en arabe.

L'exemple le plus remarquable de ces inscriptions est sans aucun doute le texte inscrit sur la partie supérieure et le couvercle du sarcophage du roi Ahirom de Byblos et daté de cette époque par une bonne partie des spécialistes. L'expansion coloniale phénicienne permit, entre autres, la diffusion de l'alphabet dans tout le bassin méditerranéen, ce qui influença de façon décisive le développement de différentes écritures locales.

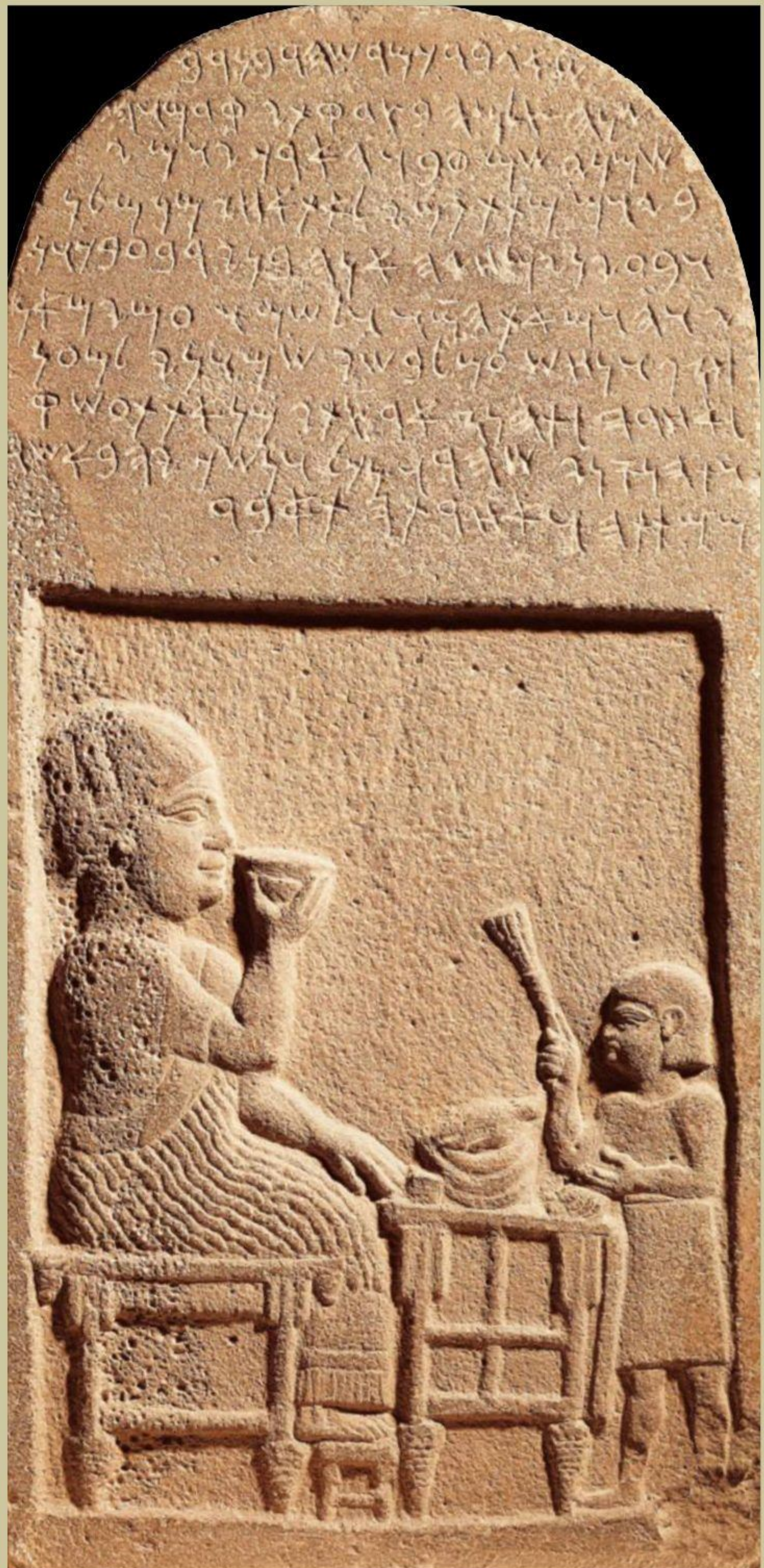
L'alphabet grec

Les Grecs adoptèrent l'alphabet phénicien, comme en témoignent les inscriptions grecques les plus anciennes, qui utilisent des lettres à la forme presque identique à celles des Phéniciens ou qui portent le même nom (par exemple : *aleph* = *alpha*, *bet* = *bêta*, *guimel* = *gamma*), ou qui suivent exactement le même ordre que les lettres phéniciennes.

Ce qui n'est pas aussi certain est le moment exact où les Grecs décidèrent d'adopter cette nouvelle écriture provenant de Phénicie. En tout cas, ils rompaient avec la longue tradition des écritures propres à la civilisation mycénienne. Les chercheurs ont proposé des dates très différentes, qui vont de 1200 à 800 av. J.-C., sans disposer pour l'instant d'arguments historiques, philologiques ou épigraphiques définitifs qui permettraient de se prononcer. Mais il est certain que notre alphabet découle d'un processus évolutif qui a eu lieu dans la région proche-orientale, vers la moitié du II^e millénaire av. J.-C. Il est parvenu en Occident parce que les Grecs avaient adopté l'écriture des Phéniciens.

STÈLE DU PRÊTRE SI'GABBOR.

Dans la partie supérieure de cette stèle provenant de Neirab, en Syrie, figure une inscription en araméen, qui évolua à partir du phénicien, comme l'alphabet grec, (musée du Louvre, Paris).



DÉESSE CANANÉENNE

La statuette de bronze est revêtue d'une longue tunique qui porte des traces de feuille d'or. Il lui manque les mains, les pieds et la partie inférieure du vêtement (Hecht Museum, Haïfa). En page de droite, support de vase cananéen en bronze, provenant de Megiddo et datant du XII^e siècle av. J.-C. (musée d'Israël, Jérusalem).





LES ROYAUMES DE PALESTINE



Après la crise de 1200 av. J.-C., la Palestine connut une reformation politique de son territoire qui aboutit à une mosaïque de petits royaumes et de cités-États. Le déroulement de ce changement fut entièrement autonome et sans doute favorisé par la faiblesse de l'Égypte et de l'Assyrie, les grands empires de la région, qui étaient incapables à cette époque d'intervenir avec efficacité sur le cours des événements.



La période comprise entre 1200 et 850 av. J.-C. revêt une importance capitale dans l'histoire de la Palestine et dans celle de tout le reste du Proche-Orient. Ce fut en effet pendant ces trois siècles et demi que naquirent les royaumes historiques d'Israël et de Juda. La culture et les traditions de ces deux nations auront une énorme influence, avec des conséquences sociales et historiques qui perdurent jusqu'à aujourd'hui dans un Proche-Orient bouleversé et très agité. Mais il faut bien avouer que cette prééminence d'Israël et de Juda dans les domaines politique et surtout religieux a souvent contribué à masquer l'histoire de la totalité

de la région, que les historiens considéraient, il est vrai, bien souvent avec moins d'intérêt. Ce n'est que depuis ces dernières décennies que les historiens, conscients de la prépondérance qu'avait pris l'histoire des royaumes juifs, essayèrent de revoir de fonds en comble l'historiographie proche-orientale en procédant à des études qui incluaient l'intégralité des villes philistines et des royaumes transjordanien d'Ammon, de Moab et d'Édom. Toutes ces puissances politiques ont un processus historique commun, avec des aspects économiques, culturels et politiques étroitement imbriqués, qui peuvent expliquer plus rigoureusement la nouvelle carte politique de la Palestine

MONARQUES DU ROYAUME DE JUDA

922-915 av. J.-C.	Roboam
915-913 av. J.-C.	Abiam
913-873 av. J.-C.	Asa
873-849 av. J.-C.	Josaphat
849-842 av. J.-C.	Joram
842 av. J.-C.	Ochozias
842-837 av. J.-C.	Athalie
837-800 av. J.-C.	Joas
800-783 av. J.-C.	Amasias
783-742 av. J.-C.	Azarias/Ozias
750-735 av. J.-C.	Yotam
735-715 av. J.-C.	Achaz (Joachaz I^{er})
715-687 av. J.-C.	Ézéchias
687-642 av. J.-C.	Manassé
642-640 av. J.-C.	Amon
640-609 av. J.-C.	Josias
609 av. J.-C.	Joachaz III
609-598 av. J.-C.	Joachim
598-597 av. J.-C.	Joachin
597-587 av. J.-C.	Sédécias

mise en place après la crise de 1200 av. J.-C. En résumé, seules des études régionales, comme celles qui sont menées depuis ces dernières années, permettront de reconstituer l'histoire du Proche-Orient de façon satisfaisante.

Les 12 tribus d'Israël

Les différentes tribus israélites habitaient déjà les terres de Palestine, au moins depuis la fin du XIII^e siècle av. J.-C., ainsi que le confirme une stèle du pharaon Mérenptah affirmant qu'il avait vaincu, entre autres peuples, les tribus d'Israël. Après la crise de 1200 av. J.-C., ces tribus, qui étaient essentiellement les 12 dont parle la Bible, commencèrent à se sédentariser dans la région comprise entre les hautes collines de Judée, dans le sud, et celles de Samarie, dans le nord. Il est possible que des groupes d'Apirous et des tribus bédouines du désert les aient rejointes pendant cette longue période de sédentarisation, et qu'ils aient apporté des éléments culturels propres et très significatifs pour l'identification postérieure d'Israël, tels que le culte de Yahvé comme dieu national.

Les fouilles archéologiques réalisées à Izbet Sartah démontrent que les premières tribus israélites se fixèrent en formant des villages de taille très réduite, peuplés d'un peu plus de 100 habitants, et généralement situés en hauteur, par exemple sur un promontoire ou une colline, pour assurer un meilleur contrôle visuel du territoire agricole qui les entourait. Il s'agissait de villages autosuffisants, se consacrant principalement à l'élevage tout en pratiquant une agriculture rudimentaire de subsistance.

Malheureusement, nous ne disposons pas d'informations sur des questions fondamentales telles que les pratiques religieuses (culte à Yahvé) ou la langue que parlaient ces premiers israélites sédentaires. L'archéologie fournit cependant quelques indices qui semblent refléter une certaine unité culturelle entre ces tribus. L'une des données les plus intéressantes est que, dans ces premiers villages, et à la différence des autres colonies régionales, on ne retrouve jamais de restes de porc, ce qui laisse entendre que, dans ces premières installations israélites, on obéissait déjà à l'interdiction de manger de la viande de ce mammifère, que l'on pratique encore dans le monde juif aujourd'hui.

On sait que le processus de sédentarisation des tribus israélites dans les hautes terres de Palestine fut particulièrement pacifique. L'absence de pouvoir fort dans la région et le fait que ces tribus s'établissent dans des zones pratiquement dépeuplées ne pouvaient que difficilement déclencher des conflits armés. Cependant,

l'une des premières informations fiables inscrite dans la Bible fait référence à une bataille entre certaines tribus israélites et une coalition de cités cananéennes du nord de la Palestine. Cette bataille se tint à proximité de Megiddo, à la fin du XI^e siècle av. J.-C. L'affrontement opposait plus précisément des tribus israélites de Galilée, dirigées par Barak et Deborah, à une alliance de quelques cités-États de la région, dirigée par Jabin, roi de Hazor, et son général Sisara. Ces combats régionaux – il y en eut bien évidemment d'autres – provoquèrent l'effondrement du système de villes cananéennes en Palestine et favorisèrent en fin de compte l'expansion philistine dans toute la vallée de Jezreel jusqu'à Beit Shean.

Vers 1000 av. J.-C. apparut en Palestine ce que l'on peut considérer comme le premier royaume israélite. Il se forgea autour de la figure de Saül. Bien que la Bible présente ce personnage comme le roi de tout Israël, l'histoire montre une réalité beaucoup plus modeste. Les données dont nous disposons semblent en effet indiquer que les frontières de ce royaume se limitèrent à la région





des plateaux du centre, dans la zone qu'occupaient les tribus de Benjamin (dont est issu Saül) et d'Éphraïm.

Le royaume de Saül fut éminemment charismatique. Il est beaucoup plus proche de ce que les anthropologues définissent comme une « préfecture » que d'une monarchie cananéenne. De surcroît, il ne possède pas de capitale, ni d'appareil fiscal ou administratif. À la place, nous trouvons une entité politique extrêmement décentralisée, qui explique que Saül, proclamé roi à Galgala, résidait à Gueba, tandis que l'assemblée tribale se réunissait à Masfa et que le principal sanctuaire religieux était situé dans la cité de Béthel.

Les relations de voisinage du petit royaume de Saül furent très complexes et émaillées d'épisodes très violents. Ainsi, nous pouvons signaler les affrontements avec d'autres tribus israélites, les luttes contre les Ammonites à l'est du Jourdain, et, surtout, des batailles livrées contre les Philistins, qui visaient un contrôle politique et fiscal des hautes terres de Palestine. Après quelques victoires sans conséquence, il est probable que Saül

soit mort au cours d'un affrontement avec les armées philistines (d'après la Bible, à la bataille du mont Gilboah). Beaucoup mieux organisés et armés, les Philistins possédaient en effet une plus grande expérience que les soldats israélites, qui étaient essentiellement des paysans.

Après la disparition de Saül, le royaume d'Israël eut une vie éphémère : à la mort d'Is-Baal, puis d'Abner, son général, les tribus de Benjamin choisirent de s'unir à un nouveau royaume israélite, ayant fait son apparition plus au sud, sur le territoire de Juda.

Le royaume de Juda

La première moitié du ^xe siècle av. J.-C. vit apparaître en Palestine un nouveau royaume israélite, le royaume de Juda, gouverné par le fameux roi David. Sa capitale fut tout d'abord située à Hébron. Ce royaume était connu à l'époque sous le nom de *bit David*, qui signifie la « maison de David ». Il apparut sur le territoire de la tribu de Juda, dans l'aire des hautes terres qui s'étendait du sud de Jérusalem jusqu'à la limite nord

RUINES DE TEL HAZOR.

Hazor fut l'une des villes royales d'Israël à l'époque du roi Salomon. C'est actuellement le site archéologique le plus grand d'Israël. À la fin du ^{ix}e siècle av. J.-C., son roi prit la tête d'une alliance contre les tribus israélites des hautes terres de Palestine.

Jérusalem, la ville de David et de Salomon

Jérusalem fut prise par David, qui en fit sa capitale et le centre religieux du royaume par excellence. Ce roi en consolida les murailles. Plus tard, son fils Salomon acheva la cité royale après avoir fait construire le temple, son propre palais et un ensemble de dépendances administratives.

Cette reconstitution hypothétique de la ville royale qui comprend le temple et le palais érigés par Salomon donne une idée de ses monuments. Bien que l'on n'ait pas retrouvé de vestiges archéologiques du temple, sa description biblique est si précise qu'elle a été qualifiée de « reproduction photographique ».

❶ **Le temple de Yahvé** fut bâti par Salomon. Le lieu était celui où son père, David, avait dressé une tente-sanctuaire pour héberger l'arche d'alliance.

❷ **L'esplanade du temple et le palais royal** étaient entourés d'un terre-plein fortifié connu sous le nom de Milo, qui fut l'œuvre de Salomon. ❸ **Une muraille surplombée d'une frise décorée** entourait cette acropole quasi inexpugnable ; ses occupants veillaient sur une population moins nombreuse répartie aux environs. ❹ **La cité royale** occupait un lieu privilégié ; elle se dressait sur un emplacement rocheux, sur un terre-plein.



PREMIERS ROIS D'ISRAËL D'APRÈS LA BIBLE

1020-1010 av. J.-C.

Saül. Il régna sur les terres des tribus de Benjamin et d'Éphraïm.

1010-1008 av. J.-C.

Is-Baal. Fils de Saül, qui unit ses terres à celles de Juda.

1010-970 av. J.-C.

David. Mythique personnage biblique, roi de Juda.

970-930 av. J.-C.

Salomon. Il érigea le premier temple de Jérusalem.

du désert du Néguev. Plus tard vinrent s'associer au royaume les tribus d'Éphraïm et de Benjamin. L'un des premiers épisodes fondamentaux de l'histoire de Juda fut la conquête par le roi David de la cité cananéenne de Jérusalem, qui fut immédiatement choisie comme la nouvelle capitale de son nouveau royaume.

Sous le règne de David, Juda entra en conflit avec les Amalécites et les Araméens, sur les frontières orientales, et avec les Philistins, aux limites occidentales du royaume. Malgré la version triomphaliste donnée par la Bible, David ne parvint probablement jamais à s'imposer de façon décisive dans la région. En réalité, l'archéologie et les sources écrites démentent l'image que nous offre la Bible d'un vaste royaume de Juda qui aurait englobé toutes les tribus d'Israël et qui aurait pu contrôler d'amples territoires en Transjordanie et en Syrie.

Le royaume de David fut éminemment mieux organisé et structuré que celui dirigé précédemment par Saül. Conscient qu'il fallait améliorer les rouages de Juda pour lui permettre de rivaliser

avec les Philistins et les Araméens, David prit en effet, après la conquête de Jérusalem, une série de mesures qui aboutirent à la restructuration de son État. Ainsi, on peut citer la construction d'un nouveau palais royal, la création d'une bureaucratie administrative centralisée et l'organisation de l'armée. Juda réussit enfin à dépasser le stade de simple préfecture qui avait caractérisé le royaume du défunt Saül.

Après la mort de David, son fils Salomon lui succéda sur le trône de Juda. Ce règne est également décrit dans la Bible dans des termes très nettement exagérés et excessifs. Les frontières du royaume de Salomon, malgré l'enthousiasme des rédacteurs bibliques, se cantonnèrent aux modestes limites géographiques déjà établies sous le règne de David. Durant son règne, Salomon consacra une bonne partie de ses efforts à consolider l'organisation administrative du territoire commencée par son père.

La Bible attribue à Salomon la construction de nombreux bâtiments remarquables, parmi lesquels on peut citer celle du temple de Jérusalem



consacré au culte de leur dieu unique, Yahvé, même si, jusqu'à aujourd'hui, l'archéologie n'a pas encore retrouvé de traces datant de cette période dans l'édifice religieux.

L'autonomie politique de la Palestine au ^x^e siècle av. J.-C. fut sérieusement mise en péril par l'expédition égyptienne du pharaon Sheshonq I^{er}, vers 925 av. J.-C. Le but des Égyptiens était de rétablir le contrôle direct qu'ils avaient exercé sur le Proche-Orient pendant une bonne partie du Bronze final. Cependant, et malgré la destruction de différentes colonies et quelques victoires, les Égyptiens n'atteignirent absolument pas leur objectif. Après ce court épisode, l'ensemble de la Palestine fut partagé de façon presque définitive par un nombre relativement faible de petits royaumes.

Le royaume d'Israël

Peu de temps avant l'expédition du pharaon de la Troisième Période intermédiaire, Sheshonq I^{er}, apparut un autre royaume israélite, situé au nord du royaume de Juda. Il se nommait précisément

« royaume d'Israël » ou *bit Humri*, ce qui signifie la « maison d'Omri ». Et son premier monarque fut, d'après la Bible, le roi Jéroboam.

Les seules informations dont nous disposons sur l'origine et la formation du royaume d'Israël sont celles, peu fiables, que fournit la Bible. L'usage critique de cette source et les données de l'archéologie, permettent cependant de restituer dans les grandes lignes l'histoire du royaume. Ainsi, on sait que le noyau originel d'Israël se situait dans les territoires des tribus d'Éphraïm et de Manassé, et en partie dans le territoire de Galaad.

Pendant les premières années de son existence, le royaume posséda une organisation qui rappelait celle du royaume de Saül, avec son fort caractère tribal, sa décentralisation et l'absence d'un cadre administratif solide susceptible de contribuer à structurer l'ensemble du territoire. La capitale s'établit à Tirsa (l'actuelle Tell el-Fara Nord), même si l'assemblée se réunissait à Sichem, tandis que le principal centre de culte se trouvait à Béthel.

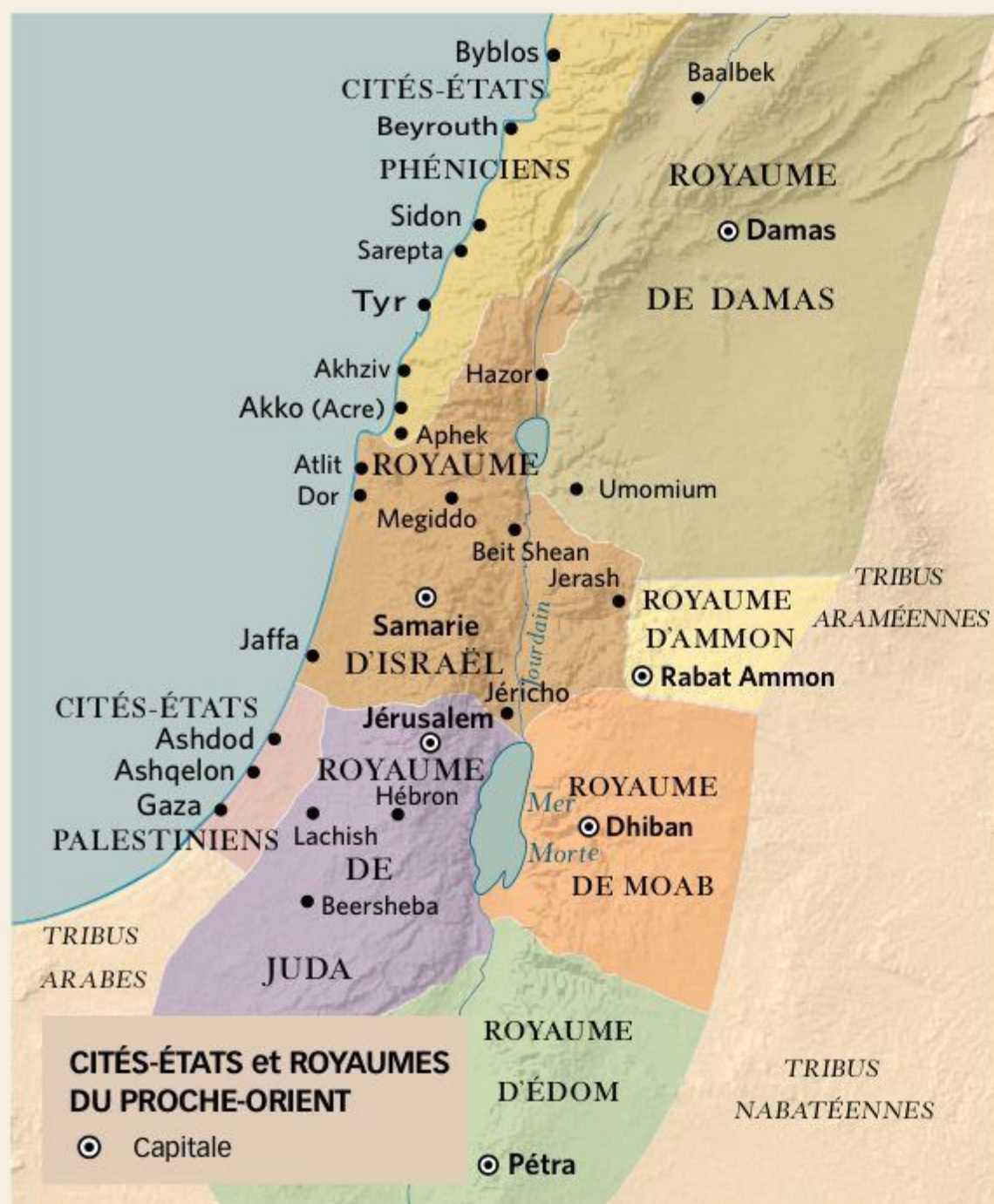
En ce qui concerne les relations internationales, on assista à une succession d'affrontements avec le royaume de Juda, dans le sud, et avec les Philistins, aux frontières occidentales. Plus tard, mettant à profit le bouleversement politique occasionné par l'expédition de Sheshonq I^{er}, Israël commença à vouloir étendre son territoire. Ainsi, au noyau originel du royaume vinrent s'ajouter les tribus de Galilée, tandis que d'importantes enclaves du nord telles que Megiddo, Beit Shean, Tel Dor, Yezreel, Aksaf et Hazor les rejoignirent également. Cette expansion eut d'importantes répercussions sur les relations de voisinage : elle se traduisit, en effet, par un accroissement des tensions frontalières, notamment au nord du royaume araméen de Damas.

Lors de sa phase de formation, le royaume d'Israël se caractérisa par une instabilité dynastique constante, ce qui eut des conséquences négatives sur son développement politique. Ainsi, Nadab, le fils de Jéroboam, fut assassiné après deux ans de règne. Son successeur, Baasa, resta vingt-quatre ans au pouvoir, mais son fils Éla fut assassiné deux ans après son accession au trône. Les règnes de Zimri et de Tibni furent les plus éphémères : leur durée ne dépassa pas quelques jours. Seule l'accession au trône d'Omri apporta à Israël la stabilité dynastique nécessaire au développement d'un État. Son arrivée au pouvoir fut si considérable que, plus tard, les Assyriens connurent le royaume d'Israël sous le nom de « maison d'Omri ». Ce roi réussit à renforcer le royaume, œuvre que poursuivirent ses successeurs, jusqu'à faire d'Israël la principale puissance politique de la Palestine. Toutefois, l'événement le plus remarquable de cette période

MONARQUES DU ROYAUME D'ISRAËL

922-901 av. J.-C.	Jéroboam I ^{er}
901-900 av. J.-C.	Nadab
900-877 av. J.-C.	Baasa
877-876 av. J.-C.	Éla
876 av. J.-C.	Zimri/Tibni
876-869 av. J.-C.	Omri
869-850 av. J.-C.	Achab
850-849 av. J.-C.	Ochozias
849-842 av. J.-C.	Joram
842-815 av. J.-C.	Jéhu
815-801 av. J.-C.	Joachaz
801-786 av. J.-C.	Joas
786-746 av. J.-C.	Jéroboam II
746-745 av. J.-C.	Zacharie
745 av. J.-C.	Shallum
745-738 av. J.-C.	Ménahem
738-737 av. J.-C.	Peqahya
737-732 av. J.-C.	Peqah
732-722 av. J.-C.	Osée

Proche-Orient : une mosaïque de petits royaumes et de cités-États



La désintégration de l'Empire hittite, le déclin de l'Assyrie et de Babylone, la décadence de l'Égypte et la destruction de villes et de royaumes en Syrie et en Palestine favorisèrent l'apparition d'une série de petits royaumes et de cités-États au Proche-Orient. La plupart du temps, ils ne s'installèrent pas sur les ruines des cités anciennes, mais construisirent leurs propres villes.

Le Proche-Orient tout entier vit sa composition géopolitique

altérée après la crise de 1200 av. J.-C. Au nord de la Syrie prospérèrent une dizaine de royaumes syro-hittites. Sur la côte, les villes portuaires phéniciennes qui échappèrent à la vague destructrice des peuples de la mer connurent avec le temps un grand essor commercial, libres des ingérences des anciens empires. Le royaume araméen de Damas, quant à lui, fut favorisé par la fertilité de ses terres et par le fait qu'il se trouvait au carrefour privilégié des routes caravanières qui reliaient le sud de l'Arabie, la Syrie septentrionale, le nord de la Mésopotamie et la Méditerranée. Le royaume d'Israël surgit avec la colonisation et l'installation de villages de bergers. Le lent processus de cohésion interne résulta de modèles culturels communs, de la pression exercée par les villes philistines fortifiées depuis le littoral méridional et de la menace des Ammonites de l'intérieur. Le royaume de Juda se joignit à ce canevas de petits États, dont les relations oscillèrent souvent entre l'alliance et l'affrontement.

fut la fondation de Samarie. Dans cette nouvelle capitale du royaume se développa une authentique économie palatine et fut déterminée une nouvelle politique fiscale, les deux éléments-clés qui feront d'Israël une vraie nation.

Les fouilles archéologiques ont confirmé que Samarie avait été fondée à l'emplacement d'un ancien hameau israélite datant du ^x^e siècle av. J.-C. Il fallut, pour la construction de ce dernier, édifier une vaste plate-forme artificielle sur laquelle fut érigée l'enceinte fortifiée. Les archéologues mirent au jour les vestiges d'un palais royal de plus de 2 000 mètres carrés, de divers bâtiments administratifs, d'habitations particulières, ainsi que les portes de la ville.

Sous la dynastie d'Omri, le royaume d'Israël dépassa sa structure essentiellement tribale qui avait été à l'origine de sa formation. L'essor économique que connut le royaume permit au monarque et à tous ses successeurs de mener à bien un programme très ambitieux de travaux publics, dont témoignent le palais royal de Yezreel, les fortifications, les palais et la canalisation souterraine destinée à transporter l'eau de Megiddo, les murailles et, vraisemblablement, un palais à Guezer, la citadelle et la canalisation d'Hazor, les bâtiments publics, les fortifications et le sanctuaire de Dan, la reconstruction et la fortification de Tirsa ainsi que la reconstruction de la cité portuaire de Shiqmonah.

Sur le plan des relations internationales, la stabilisation des frontières occidentales mit fin aux affrontements avec les Philistins. Dans le nord, toutefois, les relations avec le royaume araméen de Damas oscillèrent entre des périodes d'alliance et de conflit ouvert. En 853 av. J.-C., à la fin de son règne, Achab, le fils d'Omri, collabora à une grande coalition militaire dirigée par Damas dans le but de s'opposer à l'avancée des armées assyriennes de Salmanasar III à Qarqar, en apportant de nombreux chars et troupes d'infanterie. Il se produisit parallèlement des affrontements entre Israël et Damas à Afec et Ramot de Galaad. Enfin, pour ce qui était des frontières orientales, Omri et Achab conquièrent le territoire de Moab. Cette conquête fut cependant constamment contestée par les Moabites de Transjordanie. Aussi, Joram, le dernier roi de la dynastie d'Omri, dut-il organiser une expédition militaire, avec l'appui de Juda et d'Édom, pour en finir avec cette contestation continuelle moabite.

En marge de ces affrontements violents, la dynastie d'Omri parvint également à établir une diplomatie parfois très efficace. Elle signa notamment d'importants pactes et alliances avec son voisin, le royaume phénicien de Tyr, et conclut même un mariage entre Achab et Jézabel, la fille du roi Itho-Baal.



Par ailleurs, Israël, grâce à sa très forte démographie, à sa remarquable richesse agricole et à son rôle important dans la résurrection du commerce international, imposa son hégémonie sur la région qui l'entourait. Le pays établit ainsi des relations de subordination avec des royaumes environnants, tels ceux de Juda et d'Édom : ces deux royaumes vinrent à diverses reprises à la rescousse des armées israélites dans leur lutte contre les Araméens et les Moabites.

Aux IX^e et VIII^e siècles av. J.-C., l'histoire du royaume de Juda se déroula à l'ombre de celle d'Israël. Sous les règnes successifs de Roboam, d'Abiam et d'Asa, les escarmouches frontalières entre Israël et Juda furent constantes. Plus tard, Israël fit de son voisin une sorte d'État vassal, et l'obligea, entre autres, à fournir un appui militaire en cas de conflit. Cela explique que Josaphat ait aidé Achab dans sa guerre contre les Araméens à Ramot de Galaad, ou que Joram de Juda ait aidé Joram d'Israël dans sa guerre contre Moab. Les principales cités-États philistines furent Ashdod, Éqron, Ashqelon, Gaza et Gath. Elles furent toutes

regroupées dans une confédération politique et militaire homogène connue sous le nom de pentapolis philistine.

Les cités philistines

La structure de ces villes ressemblait beaucoup à celle des anciennes cités-États cananéennes de l'Âge du bronze : une capitale, qui était le siège du palais, et une monarchie héréditaire, qui contrôlait et protégeait les hameaux agricoles dans les territoires environnants. Bien que la base de leur économie fût l'agriculture, les villes philistines développèrent par ailleurs une puissante industrie textile et métallurgique, qui s'intégrait parfaitement aux circuits commerciaux de l'époque.

Les fouilles archéologiques ont fourni des précisions importantes sur l'installation des Philistins sur la frange la plus occidentale de la Palestine. La ville philistine la plus connue jusqu'à présent est la localité côtière d'Ashdod, dressée sur les ruines d'une ancienne forteresse égyptienne datant de la fin du XIII^e siècle av. J.-C. et du début du XII^e siècle av. J.-C. Cette première installation philistine

LE CONTRÔLE ÉGYPTIEN.

En 925 av. J.-C., le pharaon Sheshonq I^{er} – le Shishaq biblique – mena une expédition punitive contre les villes de Palestine. Ci-dessus, prisonniers israélites capturés lors de cette expédition, représentés sur un bas-relief du mur du temple d'Amon à Karnak.

La forteresse et le sanctuaire monumental de Tel Dan

Sur le monticule de Tel Dan, situé dans la vallée de Hula, en Palestine, se trouvait, entre les ^{x^e} et ^{viii^e} siècles av. J.-C., un important centre politique et économique. Il comprenait des fortifications sophistiquées et une enceinte sacrée de longue tradition. La découverte de la stèle de Tel Dan en 1993 apporta un élément inédit à l'histoire d'Israël.

L'impressionnante cité de Tel Dan, qui possédait un excellent système de défense basé sur une succession de portes de fer et de tours de guet, précédées d'enceintes, recelait quelques secrets absolument étonnants. L'un d'eux était le sanctuaire monumental (à droite, les vestiges d'une porte), où les archéologues découvrirent des autels, des statuettes votives, des lampes à huile à huit becs, de grandes jarres montrant des reliefs en forme de serpent et des vases à encens. Par ailleurs, dans un autel de l'une des nombreuses chambres, où l'on avait déposé des bâtonnets d'encens, avait été enterré un étrange objet de bronze et d'argent (peut-être un sceptre) que pouvaient utiliser les prêtres. Les rituels qu'on y pratiquait (culte solaire, adoration de la divinité féminine Asherah et d'autres traditions cananéennes) furent considérées comme païens par les

textes bibliques. Une autre découverte extraordinaire fut la stèle de Tel Dan, qui mentionne le roi David, ce qui n'avait auparavant jamais été fait en dehors du texte biblique. Illustration de gauche : copie du sceau du roi Jéroboam, qui fit construire les fortifications (Hecht Museum, Haïfa).



s'étendait sur huit hectares et n'était pas fortifiée. Parmi les objets qu'on y a découverts se distinguent notamment les pièces de céramique mycénienne de fabrication locale.

Lors d'une seconde phase d'occupation (1150-1000 av. J.-C.), la ville d'Ashdod s'agrandit sensiblement, au point de dépasser les 40 hectares. Il s'agissait déjà à l'époque d'une cité très bien conçue et fortifiée. Les tessons de céramique retrouvés correspondent à la traditionnelle céramique bichrome philistine, qui avait remplacé celle de Mycènes. Parmi tous les vestiges architecturaux de la cité qui ont été identifiés, il y a un grand bâtiment caractérisé par sa structure en abside, avec des pièces adjacentes et une vaste cour. La zone de la ville basse, où avait été dressée une haute muraille de protection en pisé, date de 1050 av. J.-C. environ. Toutes ces informations archéologiques montrent la prospérité atteinte par Ashdod à la fin du II^e millénaire av. J.-C.

La ville d'Éqron (l'actuelle Tel Miqneh) eut une évolution très semblable à celle que connut Ashdod. Il s'agissait à l'origine d'une ville caanéenne,

qui fut occupée par les Philistins au début du ^{xii^e} siècle av. J.-C. Durant la première période de l'occupation philistine, la ville ne possédait aucune fortification. Comme à Ashdod, ses habitants utilisaient à cette époque la typique céramique d'influence mycénienne que l'on retrouve dans toutes les cités de la région. Vers 1150 av. J.-C. débuta une seconde période d'occupation au cours de laquelle Éqron fut fortifiée et où proliférèrent des quartiers d'artisans et résidentiels. Durant cette époque, on bâtit un très vaste bâtiment au centre de la ville. Ici encore, la céramique que l'on a retrouvée était, comme à Ashdod à la même époque, la bichrome philistine. Certains archéologues ont vu dans l'énorme édifice situé au centre de la ville le palais des monarques. Il incluait une série d'espaces probablement liés au culte religieux, pièces pourvues d'autels en brique crue, contenant des d'objets de bronze et de fer servant à des cérémonies.

Les Philistins s'approprièrent d'anciens foyers d'occupation égyptiens ou des villes cananéennes, mais ils créèrent aussi leurs propres





cités *ex nihilo*. Tel Qasile, pour n'en citer qu'une, fut fondée au début du XII^e siècle av. J.-C. Elle se situe à l'embouchure du fleuve Yarkon et devint plus tard une ville portuaire. Les fouilles menées par les archéologues depuis quelques années ont permis d'y découvrir l'existence de diverses installations industrielles et artisanales. Les vestiges d'un nombre important de maisons, de même qu'une série de trois bâtiments placés les uns sur les autres, consacrés au culte religieux et datés entre la fin du XII^e siècle et le début du X^e siècle av. J.-C., y ont par ailleurs été exhumés.

Les dieux des Philistins

Après leur établissement sur la côte méditerranéenne, les Philistins commencèrent à mêler leurs dieux à ceux des peuples avoisinants, particulièrement les Égyptiens et les Cananéens. Ainsi, à leur arrivée en Palestine, les Philistins avaient-ils pour divinité principale de leur panthéon une déesse mère d'origine égéenne, dont nous ignorons le nom, mais que les chercheurs nomment aujourd'hui « Ashdoda ». Diverses

représentations de la déesse ont été retrouvées dans les sites archéologiques d'Ashdod, d'Éqron et de Tel Qasile, entre autres. Les statuettes d'Ashdoda, découvertes en territoire philistin, étaient certainement liées à d'anciens cultes dédiés à la fertilité. Elles sont par ailleurs très semblables à d'autres statuettes d'origine mycénienne, retrouvées notamment à Ialysos, sur l'île de Rhodes, à Naxos et en Crète, qui furent sculptées vers le XIII^e siècle av. J.-C.

Sur le site archéologique de Tel Qasile, les fouilles mirent au jour un sanctuaire consacré au culte d'Ashdoda, qui comportait trois phases de construction. La plus connue est la dernière, datant de 1050 av. J.-C. environ. Ce bâtiment religieux présente une base rectangulaire et était à l'origine divisé en deux parties : un vestibule et une vaste pièce. L'autel, construit en brique crue, était situé dans l'entrée principale de la grande salle. À proximité furent repérés de nombreux os de chèvres, de moutons, de bovidés et d'hippopotames. Il s'agit sans doute des restes d'animaux sacrifiés au cours de cérémonies en l'honneur

TÊTE EN TERRE CUITE.

Elle provient d'un sanctuaire de la cité-État d'Ashdod.

X^e-VI^e siècle av. J.-C.

(collection privée, Vienne).



Le panthéon varié des dieux du Proche-Orient

Le pluralisme religieux régna dans la majorité des petits royaumes proche-orientaux grâce à l'existence de nombreux dieux d'origines différentes. En Samarie et dans l'ensemble d'Israël, malgré les simplifications historiques dont font preuve les textes bibliques, la séparation qui départageait le dieu populaire Yahvé et le dieu étranger Baal était diluée dans le culte de nombreuses autres divinités de la région.

Le culte de plusieurs divinités par la population d'un même royaume supposait nécessairement la coexistence de temples officiels pour chacun des différents dieux vénérés. De même, ce pluralisme religieux nécessitait des prophètes qui étaient consultés pour recevoir un deuxième avis. Durant cette période ancienne, la perméabilité religieuse facilitait l'introduction de nouvelles divinités dans les panthéons autochtones. Par exemple, nous savons que, vers 860 av. J.-C., le roi araméen de Damas fit sculpter dans sa cité l'image de Melqart, qui était pourtant le patron de Tyr. De leur côté, les Phéniciens avaient pour divinités le dieu Baal et les déesses Astarté et Asherah. En Samarie, il était courant que les temples de Baal cohabitent avec des sanctuaires de Yahvé, célébré par les Juifs ; et tous étaient autorisés. Mais il existait aussi des lieux de culte plus simples, très localisés, où l'on plaçait de simples stèles et des autels rudimentaires et où, par exemple, se tenaient des rituels liés à Baal et à Astarté pour résoudre les problèmes de fertilité de la terre, du bétail et des hommes. Ces cérémonies comportaient souvent un arrière-plan sexuel, et les participants y ingéraient des boissons enivrantes. Il était très fréquent de déposer dans les temples et sur les autels des statuettes votives des divinités.



❶ **ASHDODA.** Déesse de la Fertilité et de l'Amour d'origine égéenne, à laquelle les Philistins rendaient un culte. Figure d'argile provenant d'Ashdod (musée d'Israël, Jérusalem).

❷ **ASTARTÉ.** Le culte de cette déesse était relié à la fertilité en général. Statuette de bronze provenant d'Ougarit, XIX^e-XVIII^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

d'Ashdoda. Le bâtiment était soutenu par deux grandes colonnes en bois de cèdre. Devant le sanctuaire, on dressa de grandes et longues banquettes. Ces structures furent certainement utilisées pour y déposer les offrandes des fidèles. Parmi les objets retrouvés à l'intérieur, figurent notamment un récipient en céramique en forme de tête de lion et un vase anthropomorphe représentant la déesse Ashdoda.

Cependant, à partir du XI^e siècle av. J.-C., les Philistins abandonnèrent progressivement le culte des divinités d'origine égéenne pour la religion traditionnelle cananéenne, avec laquelle ils s'étaient familiarisés à une époque très précoce, à savoir dès leur première installation en Palestine. Le processus d'acculturation fut si puissant que les Philistins firent du dieu sémite Dagon la principale divinité de leur panthéon. Cette adoption supposa une révolution culturelle de première importance par rapport aux premiers temps de leur civilisation. Les temples de Gaza, d'Ashdod et de Beit Shean furent consacrés à ce dieu. Les vestiges archéologiques retrouvés

jusqu'alors témoignent en outre de cultes consacrés à d'autres divinités cananéennes, telles que Baal ou Astarté.

Langues et système politique

Sur le plan linguistique, il est possible que se soit produit un phénomène d'acculturation similaire, même si le manque de sources écrites a jusqu'à présent empêché les scientifiques de reconstruire avec précision son processus. Le plus probable est que l'évolution linguistique ait suivi un chemin comparable à celui du changement religieux. Certains indices confirment qu'au départ les Philistins parlaient une langue d'origine indo-européenne. Ils lui doivent, par exemple, des noms propres et des termes indiquant le rang social, comme *seren*, qui signifie « monsieur ». Ce mot a très probablement un rapport avec le grec *tyrannos*. Cependant, à un stade avancé de leur évolution, les Philistins durent sans doute abandonner leur langue indo-européenne au profit des dialectes cananéens locaux. Le processus d'acculturation apparaît clairement dans



2

3 **EL.** Principal dieu d'Ougarit. Sa représentation sur un trône était très fréquente. Statuette de bronze plaquée or, XIV^e-XIII^e siècle av. J.-C. (Musée national, Damas).



3

4 **RESHEF.** Dieu cananéen de l'Enfer et des Plaies. Statuette en bronze retrouvée à Byblos, datée vers 2000-1000 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



4

5 **BAAL.** Jusqu'au VII^e siècle av. J.-C., il fut représenté brandissant un éclair. Statuette de bronze plaquée d'or, XIV^e-XIII^e siècle av. J.-C. (Musée national, Damas).



5

les coutumes funéraires philistines. Les scientifiques ont en effet constaté, dans certains cas, l'usage de sarcophages anthropomorphes en argile, de tradition nettement égyptienne, comme ceux qui ont été mis au jour par les archéologues dans les nécropoles des sites de Deir el-Balah, de Beit Shean, de Lachish ou encore de Tell el-Fara Sud. Ces sarcophages étaient exclusivement destinés à l'aristocratie philistine, tandis que la majeure partie de la population était enterrée dans des grottes, comme cela se pratiquait communément dans le monde mycénien.

Au sein des structures politiques philistines, en revanche, le processus d'acculturation n'est pas aussi visible qu'il l'est sur le plan religieux ou encore linguistique. Les Philistins se dotèrent d'une monarchie héréditaire similaire à ce qui avait existé sous les Cananéens. Cependant, les rois portaient le titre de *seren*, et non celui de *melek*, qui était le titre sémitique traditionnellement employé pour désigner les rois cananéens. Le roi, qui devait également être la principale autorité religieuse de la ville, était entouré d'une aristocratie

d'origine militaire : cette dernière était semblable à la noblesse mycénienne et exerçait une remarquable influence sur le monarque.

Sur le plan politique, les cités-États philistines formèrent, en les associant toutes, la principale puissance en Palestine du XII^e au X^e siècle av. J.-C. Elles entamèrent durant cette période un incroyable processus d'expansion territoriale vers le nord (fondation de Tel Qasile) et le nord-est, depuis la vallée de Yezreel à Beit Shean. Certains historiens ont, avec raison, relié l'hégémonie philistine à sa maîtrise de la métallurgie du fer : appliquée à la production d'armement, elle aurait certainement donné aux Philistins un avantage décisif sur le champ de bataille par rapport à leurs ennemis, qui portaient encore à leur ceinture des armes en bronze, moins résistantes et moins efficaces au combat.

À partir du X^e siècle av. J.-C., on assiste au rééquilibrage des forces entre les Philistins et les royaumes israélites de Juda et d'Israël, qui apparurent à cette époque. Le résultat de l'essor croissant de ces nouvelles entités politiques est une stabilité des frontières entre États.

LES ÉTRANGES SARCOPHAGES ANTHROPOÏDES PHILISTINS

Les sarcophages anthropomorphes en argile retrouvés dans des sites philistins tels que Beit Shean et Deir el-Balah furent introduits en Palestine par les soldats des garnisons égyptiennes. Ils possèdent deux sortes de couvercles : l'un de style « naturaliste » (à droite, au centre, trois exemples provenant de Deir el-Balah, musée d'Israël, Jérusalem) et un autre de style « grotesque » (en bas à droite). Les couvercles des premiers, plus ordinaires, présentaient des similitudes avec les prototypes égyptiens : un portrait réaliste était délimité par une lourde chevelure. Ceux des seconds figuraient des visages aux traits outranciers et stylisés, presque sans influences égyptiennes.

L'INFLUENCE ÉGYPTIENNE

L'utilisation de sarcophages, caractéristique des pharaons et des personnalités d'Égypte, se diffusa sous forme de modèles plus simples. Ci-dessous : sarcophage égyptien du prêtre d'Amon (Musée archéologique national, Madrid).



1 LES VISAGES NATURALISTES.

Ils reproduisaient avec un certain réalisme les traits du défunt.

2 LES CORPS NATURALISTES.

Ils se composaient de deux parties, dont l'une servait de couvercle amovible.

3 LES MAINS NATURALISTES.

Elles formaient un X sous le visage et rappellent celles des sarcophages égyptiens.



4 LES OREILLES NATURALISTES. Disproportionnées par rapport à la tête, elles étaient orientées vers l'avant.

5 LES COIFFES NATURALISTES. Lourdes et abondantes, elles délimitaient les lignes des visages, massifs et de style réaliste.

6 LES VISAGES GROTESQUES. Tordus et imberbes, ils présentaient des coiffes et des coiffures relativement élaborées.

7 LES CORPS GROTESQUES. Mesurant presque 2 mètres, ils avaient une forme tubulaire, se rétrécissant aux pieds.

8 LES BRAS GROTESQUES. Ils partaient du haut de la tête, et étaient rigides et courbés à angle droit au niveau des coudes.

La « pierre moabite » : la stèle du roi Mesha

La stèle du roi Mesha est également connue comme « pierre moabite » et fut gravée dans du basalte noir au IX^e siècle av. J.-C. Il s'agit de l'inscription la plus complète qui ait été retrouvée en Palestine ancienne. Elle était écrite en alphabet paléo-hébreu. Le texte narre les victoires du monarque dans sa confrontation avec le royaume d'Israël.

Sur la stèle, le roi Mesha se glorifie d'avoir libéré Moab du joug israélite, maintenu pendant quarante ans, et de l'avoir totalement anéanti. La stèle fut découverte en 1868 à Dibôn, l'actuelle Dhiban (Jordanie), à l'est de la mer Morte. Les affirmations qu'elle contient entrent en complète contradiction avec les textes bibliques qui soutiennent, quant à eux, que les Israélites menèrent une campagne de répression contre la révolte menée par les Moabites. L'une des controverses que suscite l'inscription est l'identification du roi biblique David : la fragmentation du texte et quelques problèmes d'interprétation ne permettent pas d'affirmer avec certitude qu'il s'agit de son nom. Le roi Mesha raconte, toujours à la première personne, que sous son règne furent réalisés d'importants travaux publics ; il restaura les murailles de ses forteresses, érigea un palais et construisit des citernes à eau, vitales dans la région aride de Moab. Ci-contre : partie frontale de la stèle (musée du Louvre, Paris).



Au cours du IX^e siècle av. J.-C., émergèrent en Transjordanie les royaumes d'Ammon, de Moab et d'Édom. Ces nouveaux États étaient le résultat d'un processus de structuration politique régionale clairement parallèle à celui qui advint en Palestine à peu près à la même époque.

Ammon et Moab

Le plus septentrional de ces royaumes transjordanien fut celui d'Ammon. Malheureusement, les scientifiques ne disposent d'aucun écrit pouvant donner une quelconque information fiable et crédible sur l'origine du peuple ammonite. D'après la Bible, l'ancêtre de ce peuple, Ben Ammi, était le fils né de la relation incestueuse entre Loth et l'une de ses filles. Cette union aurait eu lieu après la destruction divine de Sodome et Gomorrhe.

Le récit biblique permet également de déduire que les Ammonites ne furent pas les tout premiers habitants du nord de la Transjordanie. En effet, ces terres presque désertiques auraient été occupées, selon la légende, depuis des temps très anciens par une race de géants

mythiques appelés Zamzummim. Lors de leur installation, les Ammonites auraient anéanti ces géants légendaires.

Les recherches archéologiques consacrées à l'origine d'Ammon apportent bien évidemment des éléments plus crédibles que ceux donnés par la Bible pour retracer l'histoire de ce royaume. Les fouilles, réalisées dans des lieux tels que Rabat Ammon (capitale du royaume d'Ammon), Tell Safut ou Tell Sahab, apportent la preuve de l'existence d'une continuité de l'occupation humaine dans la région depuis le début de l'Âge du bronze final. Il faut donc considérer simplement les Ammonites comme les descendants de la population locale, sans que l'on ait aucunement besoin d'expliquer leur origine par de quelconques migrations ou invasions.

Quand on lit la Bible pour connaître les relations qu'entretenaient les Ammonites avec Juda et Israël, on conclut que les affrontements entre ces royaumes voisins furent pratiquement continus. Même si la crédibilité de certains épisodes bibliques peut être remise en cause, les conflits frontaliers entre ces royaumes durent être toutefois relativement fréquents. Les archéologues ont découvert dans la localité ammonite de Tell el-Oumeiri une preuve historique possible de ces conflits perpétuels. Ils ont en effet mis au jour une couche archéologique révélant la destruction du site précisément à la fin du IX^e siècle av. J.-C. Il convient par ailleurs de souligner que l'armée d'Ammon fut la seule de toutes celles des royaumes de Transjordanie qui participa à la grande coalition syro-paléstinienne dirigée par Hazaël de Damas et Irhuleni d'Hamath contre les Assyriens et qui vainquit sans doute à la bataille de Qarqar (853 av. J.-C.)

Au sud du territoire d'Ammon, dans la plaine qui s'étend à l'est de la mer Morte, naquit au IX^e siècle av. J.-C. un autre royaume transjordanien : Moab. La Bible explique l'origine de ce royaume en des termes assez semblables à ceux qu'elle utilise pour raconter l'origine du royaume d'Ammon : Moab, l'ancêtre des Moabites, était l'autre enfant né de la relation incestueuse entre Loth et de sa fille aînée.

Comme dans le royaume d'Ammon, les Moabites n'étaient pas les premiers habitants du pays qu'ils peuplaient, car la région était occupée depuis l'origine des temps par un peuple de géants appelés Émites. Ainsi, toujours d'après la Bible, la fondation politique de Moab sous forme de monarchie était une réalité très ancienne, et dut se constituer pendant l'âge du bronze final. La Bible nous a également transmis des noms de quelques-uns des anciens rois moabites de cette période : Balak et Églon. Comme on pouvait le supposer, l'histoire de l'origine de Moab que l'on a



pu reconstituer grâce aux différentes découvertes de l'archéologie propose une perspective complètement différente de celle des écrits bibliques. Les fouilles de même que les travaux des historiens ont effectivement démontré une continuité de l'occupation humaine entre la période de l'Âge du bronze final et les débuts de l'Âge du fer. On peut par conséquent clairement envisager les Moabites non comme un peuple d'envahisseurs ou de migrants, mais, au contraire, comme les fils naturels des premiers habitants de la région.

Au cours des ^{xiii}^e à ^x^e siècles av. J.-C., le territoire de Moab était divisé en tribus éparses, dont les populations vivaient dans de petits hameaux et subsistaient grâce à une économie basée principalement sur l'agriculture et l'élevage. Cette image des Moabites qui ressort des données archéologiques modernes dément, là encore, catégoriquement les informations apportées par la Bible sur un ancien royaume de Moab qui devait remonter au moins au ^{xiii}^e siècle av. J.-C. Aussi peut-on conclure que les patronymes de Balak et d'Églon sont très probablement ceux

de chefs tribaux de l'époque, que les rédacteurs bibliques ont pu confondre avec ceux de rois. Ou alors sont-ils simplement de pures inventions tardives et sans aucun fondement historique.

Ce ne fut que vers le milieu du ^{ix}^e siècle av. J.-C., et sous la férule du roi Mesha, que Moab commença réellement à s'unifier. Ce processus politique conduisit à l'instauration d'une véritable monarchie. On peut penser que ce passage de l'état tribal, caractéristique de la société moabite lors des siècles précédents, à un royaume unifié fut nécessaire pour que les tribus puissent résister à de tout nouveaux royaumes mieux organisés qu'elles, comme ceux d'Israël, de Juda et d'Ammon. Ce royaume né sous le roi Mesha s'organisait autour de sa capitale, Dibôn, située à l'est de la mer Morte, et de villes principales (Madaba, Yahas, Atarot) et de forteresses (Aroer, Balua, Hirbet el-Muraygha), disséminées sur l'ensemble du territoire moabite.

À partir du ^{ix}^e siècle av. J.-C., l'unification politique moabite s'accompagna de la création d'une administration d'État centralisée. Elle coïncide

DAVID CONTRE LES AMMONITES.

Gravure de Gustave Doré illustrant l'épisode biblique qui raconte l'affrontement entre le peuple d'Israël et l'armée du royaume d'Ammon.

Beersheba, la porte des caravanes du Néguev

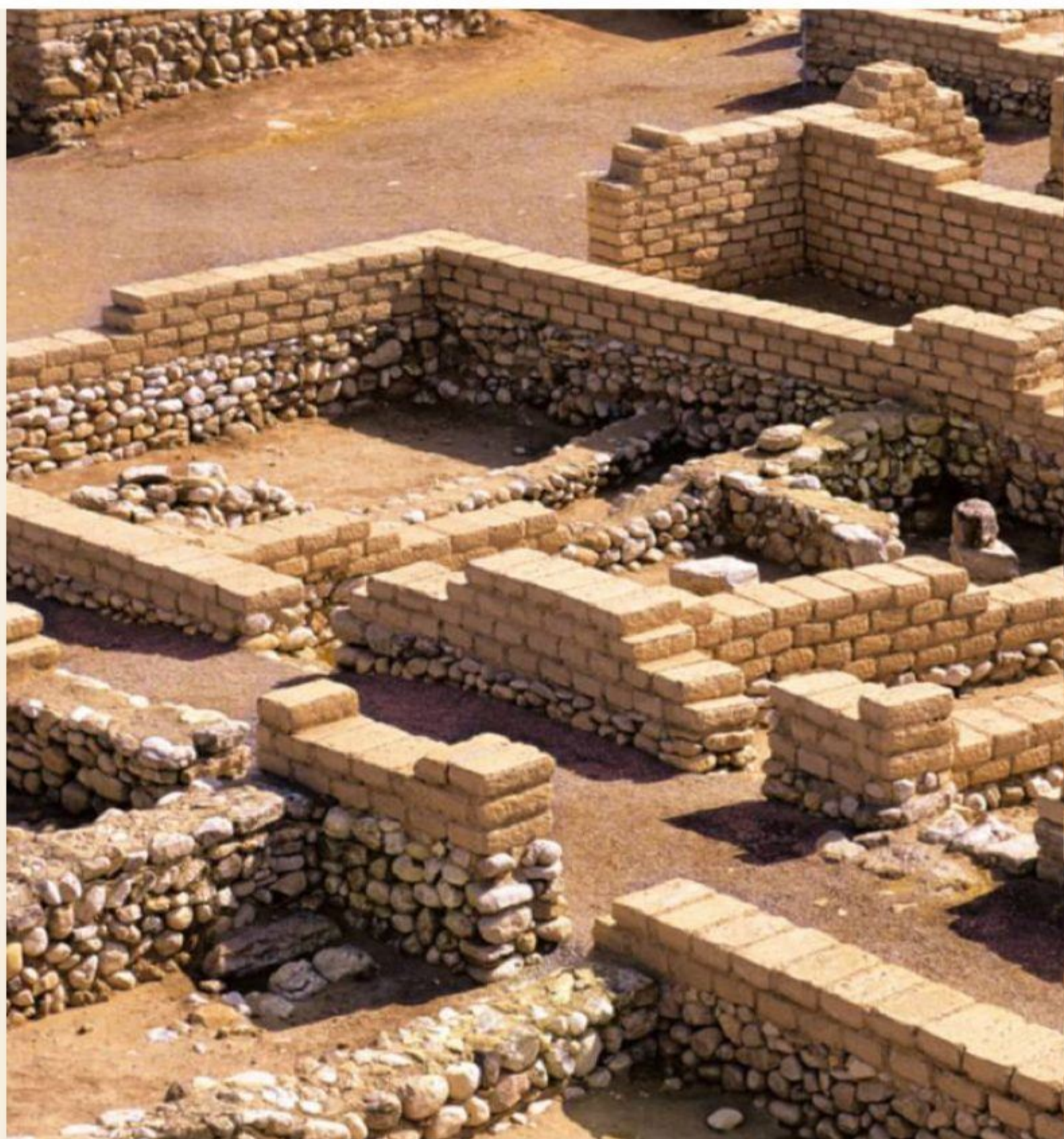
L'ancienne cité de Beersheba est située au nord du désert du Néguev. Elle eut une extraordinaire importance stratégique en tant que porte des routes caravanières vers la mer Rouge. Sa force se fondait sur sa richesse en eau souterraine. Le terme « Beer » signifie d'ailleurs « puits ».

La floraison des villes caravanières fut facilitée, au début de l'Âge du bronze, par l'usage croissant des chameaux et des dromadaires comme moyens de transport dans les zones désertiques. Ainsi, Beersheba se détacha à l'extrême sud de l'Israël comme centre commercial, religieux et administratif, et fut probablement construite pour devenir une place fortifiée. Beersheba, à l'image d'autres villes du Néguev et des territoires situés au sud de la Palestine, fut exposée à de multiples reprises aux attaques des Amalécites. Ces derniers étaient des bandits établis dans la péninsule

du Sinaï, qui attaquaient les caravanes commerciales et pillaient les villages. Ci-

contre, à droite : vestiges de la ville. Ci-contre, à gauche : encen-

soir de basalet retrouvé à Beersheba (Musée d'Israël, Jérusalem).



avec le développement d'un programme consacré à la promotion d'ouvrages d'art souvent destinés à la gestion de l'eau, point crucial en ces terres arides et désertiques, ainsi qu'avec un plan efficace centré sur la défense des frontières orientales et septentrionales contre les actions armées des royaumes voisins.

Le royaume d'Édom

Édom fut le plus méridional des royaumes transjordanien. Son territoire s'étendait du sud-est de la mer Morte jusqu'au golfe d'Aqaba. Sur ses origines, la Bible nous offre encore des informations abondantes, mais très peu fiables sur le plan historique. Elle précise, par exemple, que les Édomites étaient les descendants d'Ésaü, frère de Jacob, ce qui, d'une certaine façon, et à la différence des Ammonites et des Moabites, les reliait aux Israélites. Les premiers habitants d'Édom furent sans doute les Horims. D'après le texte biblique, ce peuple aurait été totalement anéanti par les Édomites, quand ils s'établirent sur leurs terres. Ce récit présente certaines similitudes avec

celui que l'on connaît de la sédentarisation des Ammonites et des Moabites. En ce qui concerne l'organisation politique des Édomites, les livres de la Genèse, de l'Exode et des Nombres présentent dans la Bible une image extrêmement confuse. Ainsi, ils signalent de façon contradictoire qu'Édom fut une mosaïque de petits royaumes, un grand royaume unifié et un territoire habité par diverses tribus placées sous l'autorité de différents chefs. Mais que faut-il croire exactement ?

D'un point de vue historique, les textes égyptiens anciens, qui désignaient depuis le ^{xv}^e siècle av. J.-C. le territoire d'Édom – également appelé Seir – comme une terre habitée par les Bédouins Shasu, sont beaucoup plus fiables. Leurs informations correspondent très exactement aux données fournies par les archéologues.

Grâce aux fouilles réalisées ces dernières années, les scientifiques ont pu prouver que la région fut occupée pendant une bonne partie du ^{II}^e millénaire av. J.-C. par des tribus nomades qui se consacraient surtout à l'élevage du bétail. En dépit de ce qu'avancent certains passages de la Bible,



BEERSHEBA. Le tel de Beersheba est situé à quelques kilomètres de la ville moderne. Il semble avoir été peuplé depuis le IV^e siècle av. J.-C. et fut détruit et reconstruit à de nombreuses reprises tout au long de son histoire.

aucune d'entre elles n'avaient jamais pu développer de structures urbaines justifiant l'existence éventuelle d'un royaume ou d'une quelconque culture urbaine. Rappelons d'ailleurs à ce propos que le territoire d'Édom, très aride et désertique, possédait très peu de terrains aptes à la culture. Cette aridité explique le développement de cette forme d'occupation pastorale nomade que décrivent parfaitement les anciens textes égyptiens.

L'apparition de la monarchie édomite, autrement dit la constitution d'une première organisation étatique dans le pays, eut lieu parallèlement à celle du royaume de Moab, qui était situé au nord. On peut la dater aujourd'hui avec certitude vers le milieu du IX^e siècle av. J.-C. Aussi doit-on considérer que toutes les références bibliques au royaume d'Édom à l'époque des rois Saül, David et Salomon sont totalement anachroniques.

Les Amalécites

En marge des petits royaumes formés durant la période de 1200 à 850 av. J.-C., il exista également en Palestine et en Transjordanie des tribus

chamelières, telles que les Amalécites, qui entrèrent en contact, voire en conflit ouvert, avec certains de ces royaumes que nous venons d'étudier.

Les Amalécites occupèrent longtemps ces vastes régions du désert du Néguev, où ils créèrent des villes (Tel Masos, Beersheba). Dans la situation géostratégique de l'époque, leur pouvoir se fondait essentiellement sur le contrôle effectif de la route caravanière qui reliait Édom à Gaza. Par ailleurs, les Amalécites pratiquaient de fréquentes razzias sur le bétail et les denrées agricoles dans les plaines centrales, ce qui explique les affrontements fréquemment mentionnés dans la Bible avec les Israélites.

En conclusion, la période qui s'étend de 1200 à 850 av. J.-C. est fondamentale dans l'histoire du sud du Proche-Orient, car ce fut à cette époque que se formèrent les royaumes les plus importants. La formation politique de tous ces États est le résultat d'un processus régional, issu de l'évolution interne des peuples de la zone et dans lequel les empires proche-orientaux, comme l'Égypte, ne sont pas intervenus. ■



La Bible, archéologie et histoire

La Bible et l'archéologie ne coïncident pas toujours dans leurs descriptions de faits survenus il y a plus de 2 000 ans dans la région troublée du Proche-Orient.

L'une des questions récurrentes et qui taraude le plus les amateurs d'histoire ancienne d'Israël est : la Bible a-t-elle vraiment raison ? En d'autres termes, pouvons-nous considérer que tous les événements rapportés dans l'Ancien Testament, ou du moins une partie significative d'entre eux, se sont réellement déroulés comme ils ont été relatés ? La réponse à cette question si fréquente et polémique n'a absolument rien de simple.

Après des siècles d'étude des textes bibliques, les spécialistes ont réussi à identifier une série de strates de rédaction, de même qu'une quantité considérable d'incongruités, d'anachronismes, de contradictions, d'approximations, voire de plagiats. Cet ensemble de faits nous alerte sur le danger de considérer les livres de la Bible comme des textes historiques et non comme ce qu'ils sont réellement : des textes religieux.

Voyons maintenant une brève sélection d'exemples qui attestent de problèmes historiques et qui obligent à s'interroger sérieusement sur la fiabilité de la Bible en tant que source historique.

Dans le livre de la Genèse, l'histoire des patriarches affirme qu'Abraham était originaire de la ville chaldéenne d'Ur. Si l'on tient compte du fait que les spécialistes datent les sagas patriarcales de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., on se trouve alors devant un anachronisme évident, puisque les Chaldéens n'ont dominé Ur que mille ans plus tard. À l'époque où Abraham est censé avoir vécu, la ville n'aurait jamais été nommée dans la Genèse.

Toujours à propos des patriarches, un autre passage de la Genèse mentionne l'existence de chameaux dans

DAVID ET GOLIATH.

Trois récits différents de cet épisode figurent dans la Bible. *David et Goliath*, par le Caravage, 1600 (musée du Prado, Madrid).



Histoire ou mythe ?

La redécouverte des civilisations

de la Mésopotamie ancienne à partir de la moitié du XIX^e siècle eut un énorme impact sur les études bibliques. Quand l'écriture cunéiforme fut décryptée, les spécialistes purent se rendre compte de l'existence d'une tradition littéraire riche et millénaire qui présentait dans certains cas des parallélismes évidents avec certaines histoires de la Bible. Ainsi, des épisodes tels que le Déluge ou l'abandon de Moïse sur le fleuve, pour ne citer que les plus célèbres, sont en fait inspirés d'anciennes légendes mésopotamiennes que les Juifs avaient probablement découvertes au VI^e siècle av. J.-C., lorsqu'ils étaient exilés à Babylone. La quasi totalité des spécialistes s'accordent à dire que la version du Déluge qui est présentée dans la Genèse repose sur des textes issus de la littérature mésopotamienne relatifs à l'histoire d'Utnapishtim. Illustration ; sculpture en marbre du XV^e siècle représentant David dictant les textes bibliques (musée du Louvre, Paris).

les troupeaux d'Abraham. Ce fait est absolument surprenant puisque, lors de la première moitié du II^e millénaire av. J.-C., cet animal n'avait pas encore été domestiqué.

Un autre exemple significatif est celui de Moïse, dont l'histoire des origines ressemble d'une manière curieuse à celle du roi Sargon d'Akkad, rédigée par les scribes de Ninive au VII^e siècle av. J.-C. D'après cette histoire, Sargon était le fils d'une prêtresse et d'un nomade des montagnes. Sa mère, dont la position sociale et religieuse l'empêchait d'avoir des enfants, ne pouvait garder un nouveau-né. Aussi le plaça-t-elle à l'intérieur d'une corbeille en osier imperméabilisée avec du bitume et l'abandonna-t-elle sur les eaux de l'Euphrate. Les similitudes entre cette histoire et celle de Moïse sont tout à fait éloquentes.

Autour de la figure du roi David apparaissent aussi des informations très contradictoires. Par exemple, le premier livre des Rois affirme que ce fut David qui tua le géant philistin Goliath dans un combat singulier, tandis que le second indique que ce fut un dénommé El-Hanan. Le premier livre des Chroniques s'achève sur une autre information : en fait El-Hanan aurait tué un des frères de Goliath...

Bien sûr, la liste qui recenserait tous les exemples de ce types basés sur l'étude de la Bible serait beaucoup plus longue à établir. Par ailleurs, elle concernerait la quasi-totalité des livres qui composent l'Ancien Testament. Mais il convient de surcroît de soulever d'autres problèmes liés aux découvertes faites durant des fouilles archéologiques en Israël et au Proche-Orient. Des exemples choisis suffiront à illustrer les difficultés que suppose l'archéologie.

Parmi les épisodes les plus marquants de la conquête du pays de Canaan par les tribus israélites vers 1200 av. J.-C.



L'HISTOIRE DE MOÏSE. Les similitudes entre l'histoire de Moïse telle qu'elle figure dans la Bible et celle de Sargon d'Akkad, que rapportent les écrits assyriens, mettent en évidence l'origine du récit biblique. Ci-dessus : *La Découverte de Moïse*, de Nicolas Poussin, 1654 (Ashmolean Museum, Oxford).

figure la prise des villes d'Ay et, surtout, de Jéricho. D'après ce que nous rapporte le livre de Josué, les Israélites, en transportant l'arche d'alliance, tournèrent autour des murailles de Jéricho pendant six jours. Le septième jour, et après avoir effectué sept fois le tour de la ville, les prêtres firent résonner les trompettes, et le peuple lança le cri de guerre à l'unisson. Alors Yahvé, le dieu d'Israël, renversa les murailles, livrant la cité aux Israélites, qui purent ainsi l'occuper presque sans opposition. Les fouilles effectuées à Jéricho et à Ay (le site moderne de Et-Tell) ont prouvé

que les deux cités n'avaient jamais pu être conquises par les Israélites, démentant donc les écrits de la Bible.

Aujourd'hui, Jéricho est une ville de Cisjordanie, située sur la rive ouest du Jourdain. Son nom, qui dérive du mot sémitique signifiant « lune », indique que la ville fut l'un des premiers centres de culte des divinités lunaires. Elle est considérée par de nombreux historiens comme l'une des plus anciennes cités habitées dans le monde, même si cette affirmation est parfois remise en question. Dans son cas, l'archéologie a fait la preuve que, si la cité connut une époque de splendeur au Néolithique, elle était presque inhabitée vers 1200 av. J.-C.

L'exemple d'Ay est encore plus flagrant, car si cette cité royale du pays de Canaan fut effectivement détruite de façon violente, l'archéologie et l'histoire ont montré que cet événement se produisit plus d'un millénaire avant l'époque

supposée du roi Josué, vers 2400 av. J.-C. Après cette destruction, elle fut désertée jusqu'en 1200 av. J.-C. Il est donc évident que Josué et les Israélites ne purent jamais conquérir par les armes une ville abandonnée depuis plus de mille ans.

Des interprétations diverses

Ces différents anachronismes ont conduit certains historiens à défendre avec véhémence des théories radicales selon lesquelles les livres qui composent l'Ancien Testament furent en réalité écrits et édités très tardivement, sans doute à l'époque perse ou hellénistique. Ils affirment également que leur contenu est essentiellement littéraire et sans grand rapport avec la réalité historique. Selon eux, les textes bibliques ne sont pas basés sur des données historiques, par ailleurs inexistantes dans le cas de l'histoire la plus ancienne d'Israël, mais sur des récits mythiques, légendaires,

romanesques et folkloriques très anciens. Aussi, et en accord avec les conclusions de ces historiens, l'Ancien Testament ne peut en aucun cas être considéré comme une source historique fiable et crédible pour la reconstitution de l'histoire ancienne d'Israël. Il s'agit bien au contraire d'une compilation de récits réalisée à une époque tardive comme une justification ou une explication du passé le plus lointain d'Israël. Pour ces historiens, des figures comme celle du roi David sont très semblables à celles d'autres célébrités telles que Gilgamesh chez les Sumériens, Achille chez les Grecs, ou le roi Arthur chez les Celtes, c'est-à-dire des personnages essentiellement légendaires, à l'existence historique plutôt douteuse.

Revenons à la question initialement posée au début de ce texte : la Bible a-t-elle vraiment raison ? Pour les historiens les plus critiques, la réponse est résolument non. Cependant, ce présupposé si radical se heurte à des évidences qu'il convient de prendre en compte. Certaines données ou histoires recensées dans l'Ancien Testament se sont vues confirmées par des informations provenant de sources que l'on peut qualifier de « neutres », comme l'archéologie et les textes non bibliques.

Assyrie et Babylone

Parmi les exemples les plus significatifs, on a trouvé des textes assyriens et babyloniens qui mentionnent des rois d'Israël et de Juda figurant également dans la Bible. Le nom de l'un d'eux a même été gravé sur l'« obélisque noir », et il est accompagné d'un bas-relief représentant le roi Jéhu d'Israël remettant un impôt au roi Salmanasar III d'Assyrie.

Un autre cas de coïncidence partielle entre la Bible et un texte non biblique est donné par la célèbre stèle de Mesha, qui contient une longue inscription en caractères très similaires à ceux employés par les Phéniciens, et qui fut retrouvée en 1868 à Dhiban (dans l'actuelle Jordanie). Cette stèle fut commandée par Mesha. Ce roi régnant sur le royaume de Moab est également cité dans le second livre des Rois. Même si l'histoire que cette pierre monumentale nous transmet diffère sur de nombreux points essentiels avec les événements relatés dans le récit

biblique, elle confirme à nouveau que certains personnages mentionnés dans la Bible ne sont pas de pures inventions d'auteurs, mais qu'il s'agit bel et bien d'hommes dont l'existence est certifiée par d'autres sources.

L'archéologie a, par ailleurs, attesté certaines histoires citées dans la Bible. Par exemple, toujours dans le second livre des Rois, il est fait référence à l'invasion de Juda par le roi assyrien Sennachérib en 701 av. J.-C. Les fouilles ont mis en évidence des preuves irréfutables de l'existence de cette campagne militaire. Les vestiges du palais de Sennachérib à Ninive témoignent en effet à grand renfort de détails du siège et de la conquête de la ville de Lachish, la deuxième ville du royaume de Juda après la capitale, Jérusalem. De même, les résultats des fouilles entreprises par les archéologues dans cette ville antique située aujourd'hui en Israël ont permis

LE SIÈGE DE LACHISH. L'invasion de Juda par Sennachérib et la destruction de Lachish sont décrites par la Bible et par les bas-reliefs du palais du roi assyrien Sennachérib, à Ninive.

de donner des précisions sur sa destruction, qui semble correspondre très exactement à la date de 701 av. J.-C. On a pu également retrouver la grande rampe construite par l'armée assyrienne afin de faciliter l'accès de ses machines de guerre jusqu'aux remparts.

Plus récemment, en 1993 et 1994, des archéologues ont retrouvé sur le site israélien de Tel Dan trois fragments d'une stèle de basalte, comportant une inscription écrite en araméen. Datée de la fin du IX^e siècle av. J.-C., cette pierre monumentale décrit une expédition militaire du roi araméen Hazaël de Damas contre les royaumes situés dans le sud du Proche-Orient. Parmi les illustres victimes d'Hazaël, elle mentionne les rois



La stèle de Tel Dan

En raison de l'importance de ses inscriptions, la stèle de Tel Dan fut l'une des plus extraordinaires découvertes archéologiques en Israël, vers la fin du xx^e siècle.

FRAGMENT B1. Il a été retrouvé le 20 juin 1994, lors de fouilles dans les murailles de la ville. Dimensions : 20 × 14 cm, 8 lignes d'inscriptions.

FRAGMENT B2. Retrouvé le 30 juin 1994, il était utilisé comme pavé. Dimensions : 10 × 9 cm.

FRAGMENT A. Découvert le 21 juillet 1993, c'est le principal fragment retrouvé. Après la destruction de la stèle, il fut réutilisé pour la construction d'un mur. Dimensions : 32 × 22 cm.

LA MAISON DE DAVID. *Bytdwd* (la « maison de David »). Ces six lettres sont la première mention de la dynastie de David en dehors de la Bible.

Le site de Tel Dan connut une impressionnante période d'occupation qui remonte au Néolithique (vers 5000 av. J.-C.) et se prolonge jusqu'au Moyen Âge. Cependant, les historiens y ont aussi identifié de longues périodes d'abandon. La remarquable réputation qu'a acquis ce site localisé aujourd'hui en Israël n'est pas due aux nombreuses strates archéologiques qu'il présente, mais à une découverte faite totalement par hasard : en juillet 1993, l'équipe d'archéologues israéliens dirigée par Avraham Biran mit au jour dans le secteur A de Tel Dan un fragment de stèle de basalte noir portant les traces gravées d'une ancienne inscription écrite en araméen. Le fragment n'était pas situé à sa place d'origine, car il avait été utilisé pour la construction d'un mur. Un an plus tard environ, en juin 1994, les archéologues découvraient deux nouveaux fragments, eux aussi en position secondaire. L'un d'eux faisait partie du sol d'une cour, tandis que l'autre fut retrouvé parmi des décombres. Dès le début, la découverte de ces fragments d'une stèle primitive, et particulièrement l'étude de leur inscription, suscitèrent une controverse dans le milieu scientifique. La mention de la « maison de David » (*bytdwd*) à la ligne 9 de la stèle était la première allusion au roi en dehors de la Bible. Elle mettait ainsi un terme à la polémique consistant à savoir si David fut réellement un personnage historique ou uniquement une invention littéraire. Certains chercheurs envisagèrent toutefois la possibilité que la stèle soit un faux réalisé dans l'intention de confirmer l'existence de David. D'autres estimèrent que l'inscription *bytdwd* devait être entendue comme un toponyme ou la référence à un sanctuaire. Actuellement, la majeure partie des chercheurs accepte cependant que la « maison de David » soit une référence au nom sous lequel était connue la dynastie royale de Juda au ix^e siècle av. J.-C.



LE SANCTUAIRE. Parmi les vestiges de Tel Dan se distinguent ceux du sanctuaire construit par Jéroboam I^{er} au x^e siècle av. J.-C. Ci-dessus, reconstruction d'un trône.



Joram d'Israël et Ochozias appartenant à la « maison de David ». Comme celle du roi Mesha, la stèle de Tel Dan nous propose une autre version d'un événement relaté dans la Bible. Il s'agit en l'occurrence de la version araméenne de l'affrontement qui eut lieu entre les armées de Joram et d'Ochozias et celles d'Hazaël, à Ramot de Galaad, d'après le second livre des Rois (8, 28-29).

L'importance de la stèle de Tel Dan, ne repose pas sur la description détaillée qu'elle donne du conflit. C'est davantage la mention, au IX^e siècle av. J.-C., d'un roi de Juda reconnu comme un monarque araméen et appartenant à la dynastie de David, à peine quelques générations après la mort de ce roi mythique, qui est intéressante pour les scientifiques. La mention de la « maison de David » est d'une importance vitale dans le débat historique actuel : elle met fin aux théories avançant que David devrait

être considéré comme un personnage fictif, créé par les prêtres juifs de l'époque perse ou hellénistique dans le seul but de légitimer le caractère ethnique, religieux et politique du peuple d'Israël.

L'examen auquel nous venons de procéder doit nous permettre de porter un jugement beaucoup plus équilibré sur les informations et les données historiques que l'on peut tirer de l'Ancien Testament. D'où l'impossibilité de répondre de façon catégorique à la question de départ, car la Bible a parfois raison.

L'histoire revisitée

Précisons que la majeure partie des livres bibliques furent transmis de génération en génération durant plusieurs siècles. Au fil de ce processus qui dura très longtemps, les textes bibliques ont fait l'objet d'un travail d'édition et de réélaboration constant, afin de les adapter aux diverses époques.

PIERRES MILLÉNAIRES.

Le site de Tel Dan, le plus important d'Israël, recèle une histoire vieille de plus de 6 000 ans.

L'étude scientifique, basée sur la critique textuelle et l'analyse des données fournies par des sources extrabibliques, prouve que la Bible est une compilation qui contient des informations de provenances très diverses. Aussi peut-on dire que certaines données historiques cohabitent avec des récits légendaires, des mythes et des contes, avec pour résultat final des textes extrêmement complexes, au noyau historique parfois très difficile à vérifier et à contrôler pour les chercheurs. Pour toutes ces raisons, si la Bible propose des informations que les historiens ne peuvent négliger, il faut être très prudent quant à l'utilisation de ce matériel pour reconstruire l'histoire du sud du Proche-Orient pendant le I^{er} millénaire av. J.-C.



LES DIEUX SYRO-HITTITES.

Le roi Warpalawa est en prière devant Tarhunzas, le dieu de la Végétation et des Récoltes, sur un bas-relief d'Ivriz, près de Konya, datant du VIII^e siècle av. J.-C. En page de droite, une plaque phénicienne en ivoire provenant de Byblos. XVI^e-XII^e siècle av. J.-C. (Musée national, Beyrouth).



LIBAN, SYRIE ET ANATOLIE



Le développement politique du Liban, de la Syrie et de l'Anatolie entre le début du XII^e siècle et le milieu du IX^e siècle av. J.-C. présenta de fortes similitudes avec celui de la Palestine. Ainsi, l'absence de grands empires hégémoniques permit la naissance d'entités politiques autonomes dans ces régions. Il en résulta l'apparition des royaumes syro-hittites et araméens, ainsi que l'expansion commerciale phénicienne.



Sur le littoral de l'actuel Liban, la consolidation des cités-États phéniciennes permit de préserver le lien qu'elles entretenaient avec le monde cananéen disparu à l'Âge du bronze, ce qui ne fut pas le cas dans tout le reste de la région. De la même manière, l'expansion commerciale phénicienne a donné la possibilité à des éléments culturels, sociaux et économiques d'origine cananéenne de se diffuser dans toute la Méditerranée.

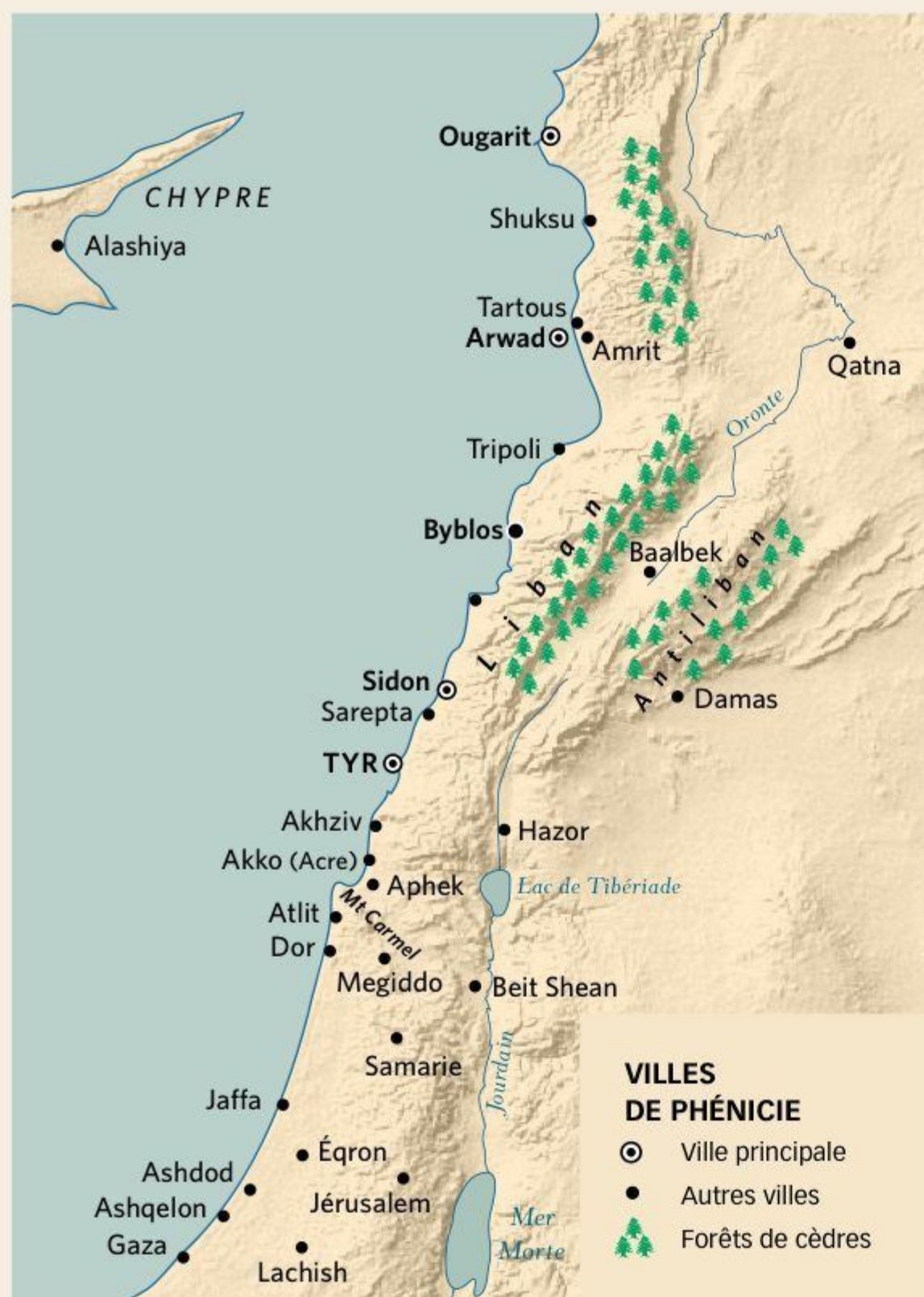
Plus au nord, en Syrie et au sud-est de l'Anatolie, naquirent les royaumes syro-hittites. Ces entités politiques nouvelles possédaient un caractère multiethnique. Elles étaient en effet constituées

de composantes louvite, hourrite, araméen et cananéen. Elles avaient également la particularité d'avoir conservé certains éléments culturels directement hérités du monde hittite, disparu après la crise de 1200 av. J.-C.

Vers le XI^e siècle av. J.-C. s'était produit l'un des processus d'occupation humaine les plus marquants de la région : la sédentarisation des tribus araméennes dans les vastes zones de Syrie et de haute Mésopotamie. Ce processus ressemblait tout à fait à celui qu'avaient connu bien avant les tribus israélites en Palestine. Il fut suivi par l'émergence d'un ensemble de royaumes araméens, qui furent plus tard remplacés par les royaumes

Les villes de la côte phénicienne : un comptoir commercial

Bordant la Méditerranée, la Phénicie avait été réduite à une mince bande côtière limitée à l'ouest par les monts Liban. Ce petit territoire ne fut toutefois pas un frein au développement de ses nombreuses villes portuaires qui commercèrent entre l'Asie occidentale et la Méditerranée. Depuis leurs petites baies, les Phéniciens se lancèrent dans une aventure commerciale sans précédent grâce à leurs navires.



Les villes phéniciennes de Gebal (Byblos), de Be'erut (Beyrouth), de Sarepta, de Sidon ou d'Akko (Acre), dressées sur de petits promontoires, dominaient des entrées naturelles sur la mer, idéales pour protéger les bateaux des vents et des tempêtes. D'autres, comme Tyr ou Arwad, qui se situaient sur des îles proches de la côte, étaient de véritables forteresses. Des terres fertiles, de la richesse des forêts et des riches mines de fer et de lignite de leur région, les Phéniciens tirèrent des produits pour l'exportation. Ils surent aussi exploiter la mer : à partir d'un mollusque, le murex, ils développèrent une importante industrie de teinture pourpre. Leur force maritime et leur hégémonie navale leur donnèrent une indépendance politique fondamentale pour leur développement commercial.

syro-hittites. Cependant, en dépit de leur essor tout à fait exceptionnel, leur existence se retrouva menacée par la renaissance du puissant Empire assyrien au Proche-Orient.

Les Phéniciens

Dans l'Antiquité, les Phéniciens ne parvinrent jamais à former une unité politique à l'intérieur du territoire qu'ils avaient d'abord occupé, et qui correspondait approximativement à la côte du Liban actuelle. C'est-à-dire qu'il n'exista jamais durant tout leur histoire de royaume phénicien politiquement unifié, qui se serait étendu de Tyr, au sud, à Arwad, au nord, et qui aurait inclus les principales villes de la côte phénicienne : Tyr, Sarepta, Sidon, Beyrouth, Byblos, Arwad.

Au contraire, l'organisation sociale la plus courante chez les Phéniciens fut celle d'une fragmentation politique endémique en petites cités-États. Les historiens ont montré dans leurs études que chacune de ces entités politiques était formée d'un noyau urbain, parfois situé sur une île, comme à Tyr ou à Arwad, qui contrôlait exclusivement l'étroite bande de terre fertile qui s'étendait entre les rives de la Méditerranée et les reliefs montagneux proches du littoral.

En réalité, les groupes que l'on réunit aujourd'hui sous le substantif « Phéniciens » ne se reconnaissaient même pas entre eux sous ce nom. Ce sont les Grecs, leurs ennemis, qui les appelèrent *phoinix*. Ce terme difficile à interpréter faisait probablement allusion à la célèbre industrie de la pourpre, appelée « pourpre de Tyr » ou « pourpre royale », que l'on fabriquait à partir d'un escargot marin, le murex. Les Phéniciens s'identifiaient eux-mêmes en tant que Tyriens, Sidoniens, Gublites, etc., c'est-à-dire qu'ils faisaient d'abord référence à leur ville d'origine pour se désigner.

Cependant, en dépit de ce manque d'unité politique, le monde phénicien constitua une réalité culturelle assez cohérente et, dans une certaine mesure, on peut dire aussi homogène. Il s'affirme ainsi par son unité religieuse et linguistique à l'intérieur de l'espace sémitico-occidental, ainsi que par ses origines qui remontent, comme on l'a précisé précédemment, au monde cananéen du II^e millénaire av. J.-C.

À la différence de ce qui eut lieu en Palestine, avec l'installation des Philistins et des Tjekker, ou avec la sédentarisation des tribus israélites, la côte phénicienne ne connut presque aucun grand mouvement de population après la crise de 1200 av. J.-C. C'est la raison pour laquelle la culture cananéenne put résister à tous les événements qui la bouleversèrent et perdurer longtemps dans la région.



Malheureusement, l'histoire politique de la côte phénicienne entre le XII^e et le XI^e siècle av. J.-C. est très peu connue. Les historiens, quels qu'ils soient, n'ont en effet à leur disposition aucune source d'informations permettant de la reconstituer précisément pendant cette longue période. Pour tenter de combler ce vide, il est donc indispensable de faire appel à d'autres sources que celles des textes anciens, en se tournant vers les données que les fouilles archéologiques pourraient éventuellement fournir.

Tyr, Sidon, Beyrouth et Byblos

Le sondage stratigraphique effectué dans le secteur de la cathédrale à Tyr, ainsi que les fouilles de Sarepta, cette petite ville phénicienne située à environ 13 kilomètres au sud de Sidon, ont permis de prouver qu'il n'y eut aucune destruction durant la crise de 1200 av. J.-C. Cependant, les scientifiques, archéologues en tête, constatèrent par ailleurs une réduction drastique de la quantité de produits importés. Ces données archéologiques fournissent un témoignage matériel sans

équivoque sur l'effondrement du commerce entre les divers royaumes, après la crise. D'un point de vue strictement politique, il est fort probable que les villes de Tyr et de Sidon aient formé un royaume unique aux XII^e et XI^e siècles av. J.-C. Vers 1110 av. J.-C., le roi assyrien Teglath-Phalasar I^{er} mena une campagne militaire au Proche-Orient. Résultat : il imposa le paiement d'un impôt à Sidon, Byblos et Arwad. Cependant, et contrairement à ce qui se produirait des siècles plus tard, la présence assyrienne dans la région fut éphémère. Elle n'exerça par conséquent aucune influence déterminante sur le développement politique des villes phéniciennes.

À partir du XI^e siècle av. J.-C., le royaume unifié de Tyr-Sidon amorça vers le sud une rapide expansion territoriale, dans le but de s'assurer le contrôle politique de l'importante région de la Galilée. Cette expansion n'eut rien de pacifique, mais présenta au contraire un caractère militaire prononcé et ne put être faite que grâce à la destruction de toutes les colonies de la région qui opposèrent une quelconque résistance.

RUINES DE TYR.

Fondée au III^e siècle av. J.-C. selon Hérodote, Tyr connut un essor à partir de 1300 av. J.-C. Plus tard, elle fut conquise par Alexandre le Grand, et ne retrouva son indépendance qu'au II^e siècle av. J.-C.

Tyr et Arwad, les cités insulaires phéniciennes

Tyr et Arwad possédaient en commun, face à d'autres villes phéniciennes, un caractère insulaire. Mais tandis que Tyr était une monarchie et imposa pendant assez longtemps son hégémonie sur une bonne partie de la côte méridionale phénicienne, Arwad ne fut pas gouvernée par un roi, mais par une alliance politique de ses commerçants les plus importants.

Les deux villes participèrent activement à l'expansion du réseau commercial phénicien. Tyr, malgré sa condition insulaire, exerça le contrôle sur certains ports et eut accès à d'importantes routes terrestres possédant une sortie sur la mer. Elle étendit également ses routes commerciales jusqu'à la mer Égée et à la mer Rouge. En raison de sa situation privilégiée, Arwad resta en marge de nombreux conflits qui affectèrent d'autres ports de la côte phénicienne et put développer son activité marchande avec une certaine indépendance. Illustrations : en page de droite, boucle d'oreille égyptienne de la XXIII^e dynastie (VIII^e siècle av. J.-C.) représentant un bateau phénicien (musée du Louvre, Paris). Ci-contre : détail d'un bas-relief du VIII^e siècle av. J.-C., provenant du palais de Sargon II, à Khorsabad, représentant le transport de bois de cèdre sur des bateaux phéniciens (musée du Louvre, Paris).



L'épisode le plus significatif de cette conquête fut sans nul doute celui de la prise de la ville côtière de Tel Dor qui, après la crise de 1200 av. J.-C., avait été occupée par les Tjekker, l'un des peuples de la mer. Les troupes phéniciennes y bâtirent une citadelle destinée à faciliter le contrôle militaire de la zone. Ce faisant, elles s'étaient appropriées un port naturel déterminant pour leur commerce maritime international.

La ville d'Akko (ou Akka, aujourd'hui Acre) fut à son tour détruite dans le cadre de cette expansion territoriale. Durant la même période, on a assisté à l'occupation des localités d'Akhziv, de Tell Keisan, de Tell d'Abu Hawam, de Kaboul, de Shiqmonah, de Tel Mevorakh, de Tel Qasile ainsi que de Tel Michalurant.

L'objectif que poursuivait le royaume unifié de Tyr-Sidon était manifestement de s'assurer le contrôle et l'exploitation des richesses agricoles de la région (blé, orge, vin, huile). Les Phéniciens souhaitaient en outre garder la maîtrise de toutes les routes commerciales terrestres pour des raisons économiques.

Beyrouth constitue une sorte d'anomalie dans la région, car ce fut certainement la ville phénicienne la plus touchée par la crise de 1200 av. J.-C. Les *Lettres d'Amarna*, et surtout les textes d'Ougarit, démontrent que cette cité côtière avait été un royaume relativement important pendant la période du Bronze final. Ainsi, elle avait été capable d'établir des relations diplomatiques équilibrées avec le reste des autres petits royaumes proche-orientaux. Cependant, et pour des raisons que les historiens n'ont pu déterminer, Beyrouth disparut en tant qu'entité politique autonome et devint une enclave secondaire, peut-être subordonnée à la ville de Sidon.

Quant à Byblos, ce fut la ville phénicienne la plus importante de la côte pendant tout l'Âge du bronze. Depuis le IV^e millénaire av. J.-C., elle entretenait d'ailleurs des relations étroites avec la plus grande puissance régionale que constituait alors l'Égypte, et devint l'un des principaux ports commerciaux de toute la région. Aux XII^e et XI^e siècles av. J.-C., Byblos parvint à maintenir son statut privilégié. D'après le récit du



❶ **LE BOIS DE CÈDRE.** Provenant de la région du Liban, qui possédait une immense richesse forestière, il était transporté jusqu'au bord de l'Euphrate pendant la suprématie assyrienne.

❷ **LA FLOTTE NAVALE.** La flotte des villes phéniciennes était l'une des plus impressionnantes de Méditerranée. Les Phéniciens possédaient d'importants chantiers navals qu'il fallait alimenter en énormes quantités de fer et de bois provenant la région.

❸ **LA FORTERESSE.** La citadelle-forteresse pourrait être une ville phénicienne, peut-être Arwad, Byblos ou Tyr. Ces deux dernières cités s'associèrent intelligemment afin d'optimiser le rendement du commerce du bois de cèdre abattu sur leur territoire.

❹ **LES POISSONS.** Ils sont le témoignage de l'une des plus grandes richesses de la Méditerranée, que les cités phéniciennes surent avantageusement commercialiser sous forme de salaisons pour fournir de la nourriture à toutes leurs colonies.



prêtre égyptien Ounamon, plus connu sous le nom de *Voyage d'Ounamon* (texte daté du règne du pharaon Ramsès XI, dixième et dernier roi de la XX^e dynastie), la cité restait en effet vers 1075 av. J.-C., malgré les nombreux changements survenus dans ces temps troublés, le port principal de la côte phénicienne, mais également l'un des plus actifs de la Méditerranée orientale.

Toujours d'après les écrits de l'Égyptien Ounamon, lequel avait été envoyé en mission diplomatique auprès des Phéniciens pour négocier l'achat du bois destiné à reconstruire le bateau sacré d'Amon, Byblos semblait disposer d'une solide organisation politique et administrative. Cette ville se consacrait, dans une assez large mesure, à l'exploitation et au commerce du bois de cèdre, cet arbre qui fait depuis l'Antiquité la réputation du Liban et que l'on retrouve aujourd'hui dessiné sur le drapeau national de ce pays. Plus tard, tout en parvenant à maintenir son indépendance sur le plan politique, Byblos fut définitivement éclipsée par la ville de Tyr tant sur le plan économique que commercial.

Les données épigraphiques découvertes par les archéologues à Byblos révèlent que, aux alentours de 950 av. J.-C., Yehimilk usurpa le trône puis inaugura une dynastie relativement stable que purent poursuivre ses successeurs Abi-Baal, Eli-Baal et Shipit-Baal.

L'hégémonie de Tyr

Au début du x^e siècle av. J.-C., la région connut un changement radical : à ce moment, Tyr devint la ville la plus importante. On ignore pour l'instant les causes de cet essor, car il est impossible de reconstituer son processus dans le détail compte tenu du peu de sources que les historiens ont à leur disposition. Toutefois, on peut noter qu'au début du nouveau millénaire, Tyr prit son indépendance par rapport à Sidon et profita du retrait tant égyptien qu'assyrien pour consolider son rôle de plus grande puissance politique et commerciale de la région.

Son indépendance se réalisa sans doute sous le règne d'Hiram I^{er} (vers 970-936. av. J.-C.), qui développa par ailleurs un ambitieux programme de travaux publics sur l'île de Tyr. Il comportait

LE TEMPS DES CITÉS- ÉTATS DE PHÉNICIE

x^e siècle av. J.-C.

L'expansion.

Les villes phéniciennes se lancent dans le commerce maritime avec les villes de la Méditerranée.

814 av. J.-C.

Naissance de Carthage.

D'après la tradition, la princesse Elisa, exilée de Tyr, fonde la colonie de Carthage sur les côtes du nord de l'Afrique.

viii^e-vi^e s. av. J.-C.

Domination impériale.

Au viii^e siècle av. J.-C., les Assyriens imposent leur domination aux villes phéniciennes. Au vi^e siècle av. J.-C., ils sont remplacés par les Babyloniens puis par les Perses, qui les incorporent à leur empire.

v^e siècle av. J.-C.

Les périple.

Hannon arrive en Guinée. Himilcon atteint les îles Britanniques.

332 av. J.-C.

Alexandre le Grand.

Alexandre conquiert Tyr. La défaite des Phéniciens entraîne la fin de la domination du pouvoir naval de l'Empire perse.

264 à 146 av. J.-C.

La fin de Carthage.

La colonie de Carthage affronte Rome lors des trois guerres puniques qui aboutissent à la destruction du dernier foyer de la culture phénicienne.

la construction du palais royal, des sanctuaires consacrés à Melqart, la principale divinité du panthéon tyrien, et à la déesse Astarté, du port nord (également connu sous le nom de «port Sidonien» en raison de sa situation dans la partie septentrionale de l'île, tournée vers Sidon) et du grand marché central.

Par ailleurs, durant le règne d'Hiram, les bases du commerce international tyrien à grande échelle furent rétablies moyennant des contacts de plus en plus fréquents avec la région de l'Égée, la côte sud-ouest de Chypre (Kouklia-Palaeopaphos), le sud de la Crète (Kommos), de même qu'avec la mer Rouge.

Dans sa région, Hiram établit également des relations privilégiées avec les monarchies israélites, vers lesquelles il exportait de l'or transitant à travers la mer Rouge, du bois de cèdre provenant des montagnes et de la main-d'œuvre spécialisée. En échange, il obtenait des produits agricoles, principalement des céréales et de l'huile. D'après le récit biblique, le roi Hiram fut l'allié de Salomon, avec qui il collabora pour l'ouverture de nouvelles routes commerciales vers Saba et Ofir (le Yémen et la Somalie actuels). À la même époque, Tyr maintint sa domination sur le territoire situé autour d'Akko et de la Galilée, et tenta d'en améliorer et d'en optimiser le contrôle. Dans ce but, la monarchie tyrienne développa la construction d'un vaste système de forteresses, avec pour double objectif la maîtrise des routes commerciales et leur utilisation comme réserves de marchandises et de produits agricoles. Le meilleur exemple de ce genre d'installations est celui de Horbat Rosh Zayit, une forteresse située de nos jours dans la région israélienne de Basse-Galilée, à environ 15 kilomètres à l'est d'Acre.

L'hégémonie tyrienne fut consolidée au ix^e siècle av. J.-C., sous le règne d'Itho-Baal (887-856 av. J.-C.), un ancien prêtre de la déesse Astarté. Ce monarque parvint à mettre un terme aux graves affrontements entre les prétendants au trône de Tyr, qui se produisirent après la disparition de la dynastie d'Hiram. Ce nouveau roi développa lui aussi un ambitieux programme de travaux publics, dont le projet le plus remarquable était la construction du port sud (connu sous le nom de «port Égyptien», en raison de sa situation méridionale, tournée vers l'Égypte), et les murailles qui protégeaient la ville.

D'un point de vue politique, il convient de souligner qu'Itho-Baal annexa Sidon à Tyr, faisant renaître ainsi l'ancien royaume unifié de Tyr-Sidon, sauf que cette fois Tyr était à la tête de cette nouvelle entité politique.

Ce sont aussi les ambitions territoriales et économiques de Tyr qui expliquent la fondation de la colonie de Botrys (l'actuelle Batroun), située

Politique et religion dans la société phénicienne

Dans la société phénicienne, le roi exerçait des fonctions aussi bien politiques que religieuses. Son pouvoir religieux servait à donner à la monarchie une image bienveillante qui lui permettait de gagner la faveur du peuple.

Le palais et le temple représentaient dans de nombreuses cités phéniciennes un pouvoir quasi absolu. Les rois possédaient des titres qui confirment leur caractère sacerdotal. Ainsi, le roi de Sidon était-il nommé «prêtre d'Astarté», et celui de Byblos, «prêtre de la Dame». Ils n'étaient pas les représentants de n'importe quelle divinité, mais ceux de la plus importante du panthéon métropolitain : le roi gouvernait au nom du dieu local, tout en possédant le titre de seigneur de la ville. Le régime théocratique qui caractérisait la société phénicienne reposait sur cette ambivalence entre le roi et le dieu. Le cas de Tyr est tout à fait exemplaire, car si à un moment donné le roi et le dieu Melqart incarnaient la même institution, l'État, la monarchie renforça cette condition pour revendiquer sa nature divine. Ci-contre : statuettes votives de bronze provenant du temple des Obélisques de Byblos (Musée national, Beyrouth).

au nord de Byblos. Cette nouvelle cité entendait rivaliser avec la ville de Byblos dans le contrôle du commerce maritime du nord du littoral phénicien.

Sur le plan diplomatique, Itho-Baal s'avéra être un habile politicien : il établit des relations étroites avec la dynastie d'Omri, en Israël, qui culminèrent, comme il a été dit précédemment, lors du mariage de la fille du monarque de Tyr, Jézabel, avec le roi Achab, fils d'Omri. D'après la Bible, cette union facilita l'introduction en Israël du culte du dieu phénicien Baal, ce qui provoqua un grave conflit religieux avec les défenseurs du culte national, celui du dieu Yahvé.

Sur le plan économique et commercial, le règne d'Itho-Baal se caractérisa surtout par la recherche de nouveaux marchés et de sources d'approvisionnement en matières premières, de même que par la volonté de consolider et de renforcer les relations commerciales déjà existantes. Dans ce contexte, se produisit un événement déterminant sur le plan historique : la fondation de la première colonie phénicienne en Méditerranée, ou du moins la première dont l'archéologie



ait retrouvé la trace. Nous faisons là référence à la création de Cition, au sud-est de l'île de Chypre, vers 850 av. J.-C. Avec cette colonie, Tyr voulait garantir le contrôle de la production et du commerce si lucratif du cuivre, extrait dans les mines de l'intérieur de l'île.

En définitive, ce fut pendant la période allant de 1000 à 850 av. J.-C. que furent établies les bases politiques et économiques qui permirent l'incroyable expansion commerciale phénicienne menée par Tyr dans toute la Méditerranée. Dans son sillage, de nombreuses colonies de première importance furent fondées. L'histoire et la culture de toute la région proche-orientale en furent, bien entendu, influencées de façon décisive pendant le I^{er} millénaire av. J.-C.

La société phénicienne

Les connaissances sur la structure politique de chacune des villes phéniciennes sont lacunaires en raison du manque de sources historiques et archéologiques fiables. Dans les grandes lignes, on peut dire qu'à la tête de chaque cité-État se trouvait

toujours le souverain : il était le représentant d'une institution à caractère héréditaire et disposait de larges pouvoirs dans divers secteurs de la sphère publique. Les rois phéniciens, non contents d'être la plus grande autorité politique, exerçaient encore une forte influence sur l'économie, tout en étant la plus grande autorité judiciaire. Par ailleurs, ils jouaient un grand rôle religieux, au point d'occuper fréquemment la charge de grand prêtre des principales divinités du panthéon de chaque cité. Cependant, leur exercice du pouvoir était vraisemblablement limité par des organes corporatifs tels que les assemblées populaires et les conseils des anciens. Les historiens ne connaissent malheureusement pas en détail leurs attributions précises.

Sur le plan religieux, le monde phénicien fut dans une bonne mesure l'héritier des cultes cananéens caractéristiques de l'Âge du bronze. Il ne faut toutefois pas se tromper et croire que l'on peut établir un parallélisme exact entre le panthéon des divinités cananéennes du II^e millénaire av. J.-C. et les dieux que vénéraient les Phéniciens du I^{er} millénaire av. J.-C.

ASTARTÉ.

Sur cette statuette, la déesse phénicienne porte la couronne de la déesse égyptienne Hathor. VII^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



L'économie phénicienne, un modèle de diversification

Les Phéniciens diffusèrent leurs produits sur les côtes proche-orientales et en d'autres endroits de Méditerranée, tels que Chypre. Leur prospérité ne fut entamée que par la menace des envahisseurs assyriens, qui leur arrachèrent d'importants butins et impôts. La richesse naturelle de la Phénicie contribua à alimenter le modèle de diversification commerciale de ses petites cités-États.

La diversité des produits que les Phéniciens introduisirent dans leurs réseaux commerciaux, en bonne partie dirigés par Tyr, fut extraordinaire. La production de céréales, particulièrement de blé et d'orge, en Galilée, de même que celle de vin, d'huile et d'objets artisanaux, fut exploitée par Tyr, qui annexa certains des territoires de cette région septentrionale afin de diriger ses excédents vers le commerce international. De vastes entrepôts de marchandises bâtis par les Phéniciens ont été retrouvés par les archéologues. Bois, or, bronze et pourpre furent certains des produits les plus appréciés en Israël et en Syrie. Chypre importa également très tôt des pots et des récipients de céramique vernie phéniciens, qui furent utilisés dans les nécropoles

comme offrandes ; ces objets datent de la seconde moitié du ^{xi}e siècle av. J.-C. et constituent les plus anciens matériaux phéniciens découverts en dehors du Proche-orient. Ci-contre : chaudron phénicien en argent représentant plusieurs scènes de chasse, 660-650 av. J.-C., (musée national de la Villa Giulia, Rome).



S'il est vrai que le culte de nombreuses divinités cananéennes classiques (El, Asherah, Astarté, Reshef, Baal, etc.) perdura, il convient de remarquer l'existence de certaines nouveautés très significatives. Ainsi, par exemple, le monde phénicien abandonna-t-il petit à petit le culte des dieux astraux au profit de divinités locales, fréquemment reliées à l'institution monarchique. L'exemple le plus parlant de ce phénomène est le dieu Melqart, dont le nom signifie littéralement « roi de la cité ». Melqart était la divinité suprême du panthéon de Tyr. Aucun témoignage ne prouve qu'il ait fait l'objet d'un culte pendant l'Âge du bronze. Les premiers textes faisant référence à cette divinité sont un traité assyrien et une inscription araméenne datant du ^{ix}e siècle av. J.-C. Melqart était connu aussi comme le « seigneur de Tyr », et les Grecs l'assimilèrent à Héraclès. Il s'agissait probablement à l'origine d'un dieu terrestre qui fut identifié à un roi divinisé ou, peut-être, au fondateur et patron de Tyr. Le culte de Melqart connut un essor remarquable à partir du ^{ix}e siècle av. J.-C., grâce à l'expansion

commerciale de Tyr dans toute la Méditerranée. C'est pourquoi sa vénération n'est pas restreinte à Tyr, mais identifiée également dans les colonies phéniciennes de Chypre, de Malte, du nord de l'Afrique, en Sardaigne et dans la péninsule Ibérique, qui possédait un important sanctuaire à Gadir (Cadix).

Les royaumes syro-hittites

Malgré la destruction d'Hattousa et l'effondrement de l'Empire hittite remontant au Bronze final et autrefois fort puissant, le naufrage de la civilisation hittite après 1200 av. J.-C. ne fut pas total ni même définitif. Entre 1200 et 1000 av. J.-C. naquirent au sud-est de l'Anatolie et au nord de la Syrie une dizaine de petits royaumes : Karkemish, Hamath, Pattin, Sam'al, Gurgum, Kummuh, Melid, Que, Khilakku et Tabal, qui maintinrent en vie les traditions et les caractéristiques principales de la culture hittite. Il s'agit des royaumes syro-hittites (ou néo-hittites). Cette dénomination imposée par les historiens actuels n'a évidemment jamais été employée par les habitants de ces royaumes ou par ceux des États voisins durant l'Antiquité. On remarquera tout au plus, dans les sources écrites de l'époque qui nous sont parvenues, que les Assyriens, les Hébreux et les Urartéens, entre autres peuples avec qui les habitants de ces nouveaux royaumes étaient entrés en contact, désignaient souvent cette zone comme le pays de Hatti. Cette expression était déjà utilisée depuis plus d'un millénaire pour se référer à la zone centrale de l'Anatolie occupée par les habitants de Hatti, ce groupe de population autochtone présent avant l'arrivée des Hittites et la formation de leur empire.

On ignore quel fut précisément le destin du dernier roi hittite, Souppilouliouma II, ainsi que celui de sa famille et de son entourage, après la destruction de sa capitale, Hattousa. Ils n'apparaissent dans aucun document qu'on a pu retrouver jusqu'à aujourd'hui. Cela n'entraîna cependant pas la disparition définitive de la famille royale, dont le principal représentant avait été Souppilouliouma I^{er}, le créateur de l'Empire hittite, au milieu du ^{xiv}e siècle av. J.-C. Une branche collatérale s'installa sur le trône de la ville syrienne de Karkemish, où ses membres avaient occupé à l'époque impériale la charge de vice-rois hittites responsables du contrôle de cette région orientale de l'empire.

Karkemish, contrairement à ce qu'indiquent les sources égyptiennes, ne fut pas affectée par les destructions liées à la crise de 1200 av. J.-C. Par ailleurs, la dynastie hittite régnante parvint à conserver un trône qui, depuis la disparition d'Hattousa, n'était sous la tutelle d'aucun pouvoir impérial.



STÈLE NÉO-HITTITE.

Cette stèle de basalte provient d'une tombe syro-hittite du VIII^e-VII^e siècle av. J.-C. et représente une femme filant en compagnie d'une fillette (Musée archéologique, Adana).

Pendant au moins quatre générations, les rois de Karkemish, parmi lesquels on peut citer les figures les plus emblématiques de Talmi-Teshub et de Kuzi-Teshub, gouvernèrent ce nouveau royaume indépendant, qui s'étendait le long de la rive occidentale de l'Euphrate, de Malatya (l'ancienne Mélitène romaine) jusqu'à Emar (l'actuelle Tell Meskene, située dans la grande courbe de l'Euphrate). Ces rois se considérèrent eux-mêmes comme les authentiques dépositaires de la tradition hittite, se plaçant dans la droite ligne de l'ancien Empire hittite datant du Bronze final. Pour preuve, ils continuèrent à utiliser dans leurs inscriptions le titre de «Grand Roi» utilisé par leurs prédécesseurs.

Le grand royaume de Karkemish fut cependant éphémère, sa désintégration ayant commencé assez tôt, sous le règne de Kuzi-Teshub (vers 1170 av. J.-C.). Dès lors, et jusqu'en 1000 av. J.-C. approximativement, se produisit une profonde réorganisation du royaume de Karkemish qui s'acheva par la naissance de différents royaumes syro-hittites. Ainsi, hormis le royaume

indépendant de Karkemish, qui perdura, se formèrent au nord de la Syrie les royaumes d'Hamath et de Pattin.

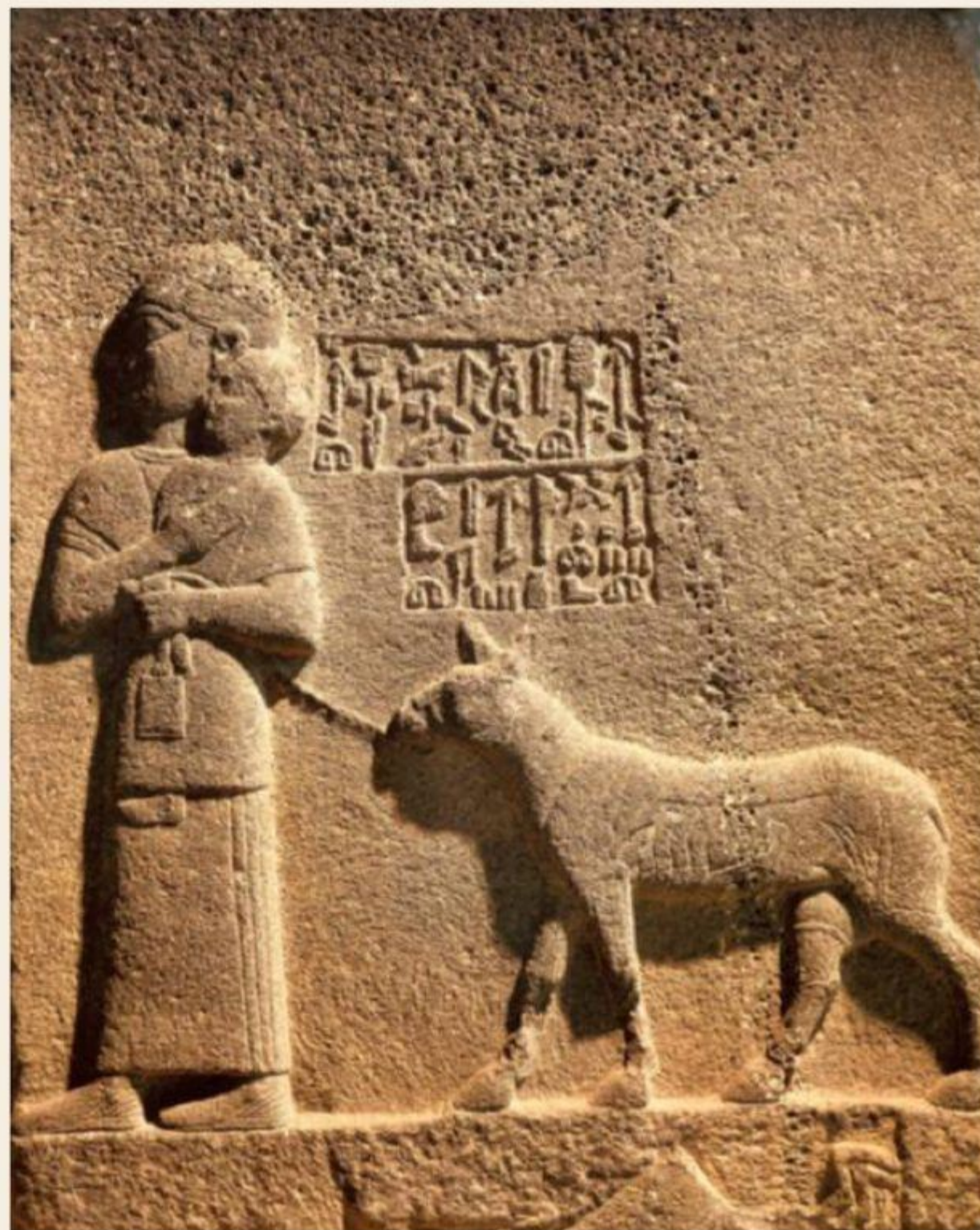
Le royaume d'Hamath, dont la capitale portait le même nom, correspondait à la région de l'actuelle Hama, à l'ouest du fleuve Oronte. À l'époque de sa plus grande extension, il occupa pratiquement tout le territoire de la région de Lattaquié, qui avait appartenu au royaume disparu d'Ougarit pendant l'Âge du bronze final. Bien qu'il fasse partie des royaumes syro-hittites, sa composante ethnique sémitique, et en particulier araméenne, était très forte, ce qui explique que plusieurs de ses rois aient porté des noms araméens et que certaines inscriptions que l'on a pu y retrouver aient été écrites en langue araméenne.

Le royaume de Pattin – Unqi dans les textes cunéiformes assyriens – occupait la plaine d'Amuq et l'aval du fleuve Oronte, d'où il contrôlait l'accès à la Méditerranée. Il s'agit d'un territoire qui coïncidait pour l'essentiel avec l'ancien royaume de Mukish du Bronze final. La capitale

L'écriture hiéroglyphique des Hittites

Les Hittites laissèrent des traces de leur écriture principalement sur des monuments en Anatolie et en Syrie. L'exemple le plus ancien qui en a été retrouvé figure dans l'empreinte d'un sceau du ^{xvi}^e siècle av. J.-C., mais la majeure partie des textes hiéroglyphiques hittites date du ^{xiii}^e au ^{viii}^e siècle av. J.-C.

L'écriture hiéroglyphique hittite fut sans doute inspirée par l'écriture hiéroglyphique égyptienne et s'adapta parfaitement à l'exaltation des hauts faits militaires gravés sur les monuments publics. L'autre système d'écriture utilisé par les Hittites, le cunéiforme, est arrivé jusqu'à nous sur des milliers de tablettes d'argile. Ce fut surtout au dernier siècle du nouveau royaume hittite que l'on employa l'écriture hiéroglyphique. Après la chute de la capitale, Hattousa, la famille royale continua à l'utiliser en Syrie et au sud de l'Anatolie. Ce système d'écriture servit parfois dans des lettres et des textes commerciaux, et sur des objets votifs. Alors que le déchiffrement des textes en hiéroglyphes se trouvait dans une impasse, eut lieu en 1946, à Karatepe, à l'est de la Cilicie, la découverte surprenante d'un texte bilingue – ce que les archéologues attendaient depuis longtemps – écrit en phénicien et en hiéroglyphes louvites. Ci-contre : bas-relief de basalte syro-hittite du ^x^e siècle av. J.-C., avec une inscription hiéroglyphique (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara).



de Pattin était Kinalia (ou Kullania), probablement l'actuelle Tell Tayinat. Un autre centre important que l'archéologie a permis de découvrir dans le royaume de Pattin est la ville d'Ain Dara, située à une quarantaine de kilomètres au nord-est d'Alep. Les archéologues y ont mis au jour son impressionnant temple, qui a intrigué les spécialistes en raison de sa grande ressemblance architecturale avec le temple de Salomon à Jérusalem, décrit dans l'Ancien Testament.

Dans la zone sud-est de l'Anatolie se formèrent par la suite les petits royaumes syro-hittites de Sam'al, de Gurgum, de Kummuh et de Melid. Situé aux pieds des monts Amanus, le royaume de Sam'al, dont le nom coïncide exactement avec celui de sa capitale (l'actuelle ville turque de Zincirli), jouxte ceux de Pattin, au sud, et de Gurgum, au nord. Comme dans le royaume d'Hamath, les archéologues ont retrouvé beaucoup d'inscriptions en dialecte araméen. Mais dans chacun de ces cas les rois portaient des noms anatoliens. Il faut noter que la cité de Yese-mek faisait aussi partie de ce royaume.

Le pouvoir de Gurgum, ce royaume qui jouxte Sam'al au sud et Kummuh à l'est, siégeait dans la cité de Marqas (l'actuelle Maras), tandis que la capitale du royaume de Kummuh, dont le territoire correspond dans les grandes lignes à celui de la Commagène classique, était, selon les historiens, très probablement Sansat.

Le royaume de Melid (la Mélitène classique) possédait une capitale du même nom (l'actuelle Malatya). Melid était le royaume syro-hittite le plus septentrional : il était situé à la frontière avec le royaume d'Urartu. Il s'agissait sans doute d'un État d'une très grande importance stratégique, car il permettait la domination du nord-est d'une rivière du Taurus, le Tohma Su. À proximité de la capitale, la cité de Karahüyük a également été identifiée comme un site syro-hittite.

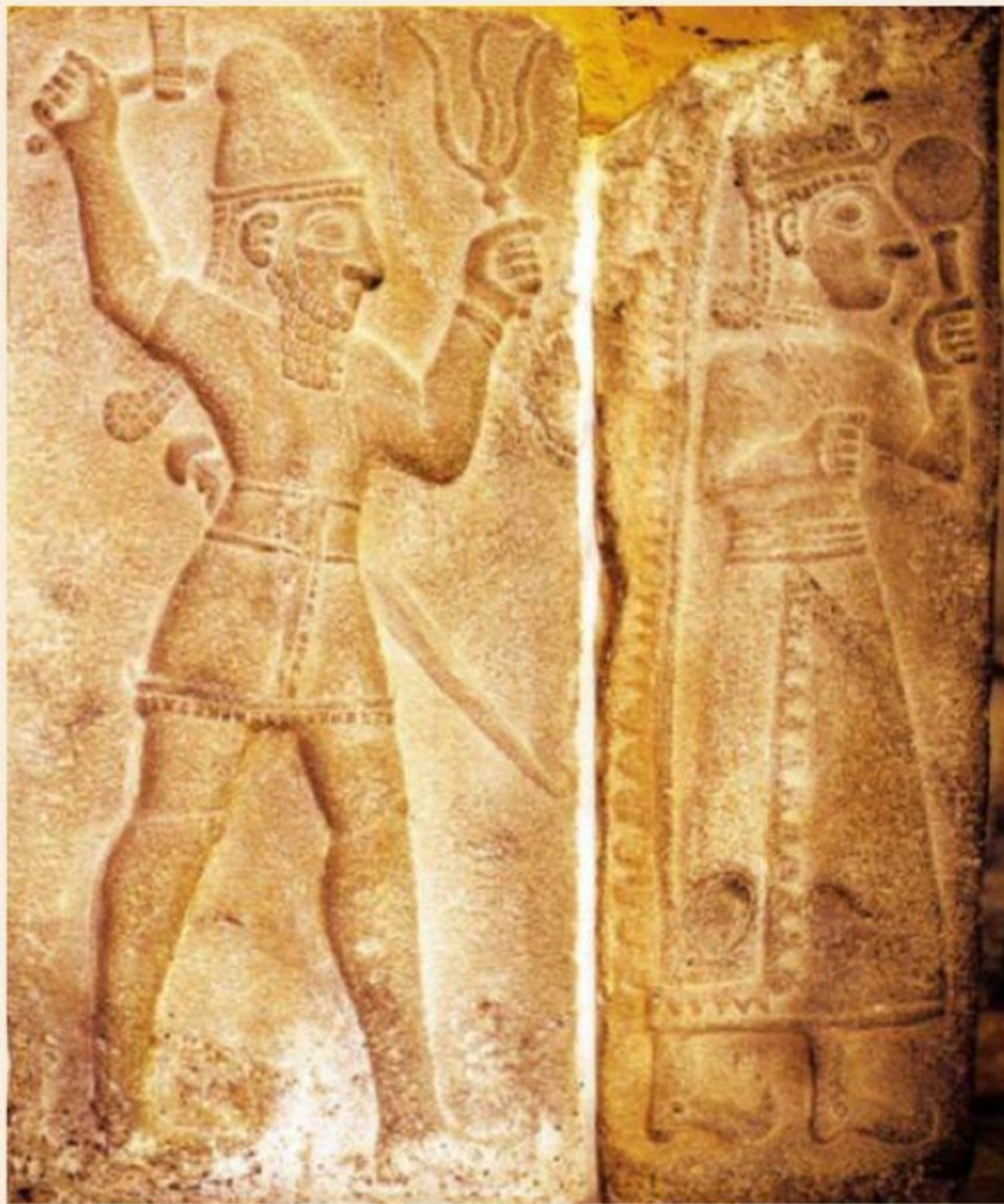
En ce qui concerne la Cilicie, les historiens ont rencontré de très grandes difficultés pour reconstituer précisément son développement politique entre 1200 et 1000 av. J.-C. On constate cependant l'existence de deux royaumes principaux. L'un était le royaume de Que, dont la capitale était Adana.

LA FORTERESSE DE VAN (p. 65).

Cette fortification monumentale, édifée sur une colline escarpée, était la gardienne de Tushpa, l'ancienne capitale du royaume d'Urartu, dont elle surplombe encore les ruines. Construite entre les ^{ix}^e et ^{vii}^e siècles av. J.-C., c'est la forteresse la mieux conservée de cette époque.



La pérennité séculaire de la culture et des traditions hittites



L'Empire hittite toucha à sa fin après la destruction de sa capitale, Hattousa, et celle d'autres localités importantes. Mais cela n'entraîna pas la disparition de la culture et des traditions hittites, car de nombreux habitants du royaume parvinrent à survivre ou à émigrer.

Une partie des Hittites, se voyant menacée de toutes parts par les agressions étrangères, partit vers des destinations aussi diverses que l'Italie, l'Adriatique, les îles de l'ouest de la Méditerranée ou les côtes de Karkemish, où survécut pendant un certain temps un royaume totalement indépendant qui fut gouverné par une branche de la dynastie royale hittite. L'ambiance qui régnait dans cette cour exilée devait sans doute être semblable à celle qu'il y avait dans l'ancienne capitale de l'empire, Hattousa. De nouveaux royaumes hittites émergèrent également sur le territoire syrien. Même s'ils furent envahis par de nouveaux colonisateurs, tels que les Araméens et les Phéniciens, ces États conservèrent longtemps leurs racines culturelles hittites. On pouvait en effet les voir apparaître non seulement sur les monuments et les sculptures, mais encore sur les inscriptions hiéroglyphiques qui aidèrent à prolonger dans le temps les traditions de l'empire défunt. Un phénomène semblable eut lieu, plus au nord, en Anatolie, où perdurèrent les éléments culturels et religieux de la civilisation hittite. Ci-dessus : relief syro-hittite provenant de Zincirli qui représente Teshub, dieu hittite de l'Éclair et de la Tempête (Pergamonmuseum, Berlin).

L'autre, au nord-ouest de Que, était le royaume de Khilakku. De plus, à l'extrême sud-est de la plaine anatolienne, sur le territoire de la Cappadoce classique, se trouvait une entité politique connue sous le nom de Tabal, qu'il convient sûrement de considérer comme une sorte de confédération de petits royaumes, dont nous connaissons quelques noms, comme Tuwana et Khubish.

Culture et sociétés syro-hittites

L'ensemble des royaumes qui apparurent au nord de la Syrie et au sud-est de la péninsule anatolienne après la disparition de l'Empire hittite présentent des similitudes qui justifient amplement de les placer tous dans la catégorie des « royaumes syro-hittites ». On observe chez eux la persistance de certaines traditions hittites, essentiellement sur le plan culturel. Ainsi, les différents royaumes syro-hittites se caractérisèrent par l'usage des hiéroglyphes hittites. Ils laissèrent des inscriptions en langue louvite (ce qui n'exclut pas l'utilisation d'autres systèmes d'écriture, tels que l'alphabet, et d'autres langues, telles que l'araméen et le phénicien).

D'un point de vue artistique, les bas-reliefs et les sculptures suivaient de façon évidente d'anciens prototypes hittites en vigueur sous l'empire. Enfin, et dans le domaine religieux cette fois, soulignons l'existence d'une continuité manifeste du panthéon, du culte et de la mythologie attachés à la tradition hittite.

L'existence de ces points communs ne doit cependant pas masquer la présence d'éléments distinctifs, qui sont très souvent de caractère ethnique. Par exemple, la population des royaumes syro-hittites d'Anatolie était essentiellement louvite et, dans une moindre mesure, hourrite, tandis que dans les royaumes situés au nord de la Syrie, malgré la présence de groupes hourrites, hittites et louvites, la composante de population d'origine sémitique était très importante, ce qui explique la plus forte influence de l'araméen dans cette région. En réalité, même si certains éléments hittites ont permis de définir ces royaumes comme les descendants de l'Empire hittite, il n'y a pas meilleur trait d'union entre eux que leur caractère multiethnique.

L'économie des royaumes syro-hittites se basait inévitablement sur l'agriculture, même si la métallurgie et la fabrication manuelle d'objets de luxe (en marbre particulièrement) jouaient un rôle très important, surtout dans le commerce à grande échelle.

Pour ce qui est de l'urbanisme, soulignons l'existence d'une série de caractéristiques semblables dans les différentes capitales syro-hittites. La majeure partie de ces cités-États présentait



un modèle très spécifique, avec une citadelle située sur une hauteur, promontoire ou colline, où se trouvaient les principaux bâtiments publics (temples, palais royal, etc.), et une ville basse, où se concentraient les zones d'habitation de l'ensemble de la population, ainsi que les quartiers liés aux activités manufacturières et commerciales. Les deux espaces étaient entourés de solides murailles qui constituaient la partie essentielle du système de fortifications de la cité.

Les premiers royaumes araméens

Les tribus araméennes sont mentionnées dans la documentation sur le Proche-Orient classique du ^{xiv}^e siècle av. J.-C. sous le nom d'Ahlamu. Elles étaient présentes dans une vaste région qui s'étendait de l'est du Tigre jusqu'au Proche-Orient. Leurs principales activités étaient la transhumance du bétail et la pratique d'une agriculture de subsistance, même si elles se consacrèrent parfois au pillage de caravanes commerciales et d'exploitations agraires proches des zones urbaines. Ce furent précisément ces activités délictueuses

qui occasionnèrent les fréquents affrontements qui opposaient les Araméens aux populations urbaines de la région.

Malgré l'ancienneté de la présence araméenne au Proche-Orient, la formation définitive des royaumes araméens en Syrie et dans la haute Mésopotamie ne s'opéra qu'au environ des ^x^e et ^x^e siècles av. J.-C. Les historiens ont reconnu qu'elle fut facilitée par l'absence de toute force régionale importante et dominante.

Une seule exception à relever dans ce tableau idyllique : les affrontements militaires qui eurent lieu entre les tribus araméennes de haute Mésopotamie et les Assyriens. Dans ses inscriptions, le roi assyrien Teglath-Phalasar I^{er} (1114-1076 av. J.-C.) racontait qu'il avait détruit de nombreux établissements araméens situés dans la région du Jebel Bishri. L'objectif des Assyriens était de protéger les routes commerciales qui traversaient la région contre les menaces fréquentes de pillage des tribus araméennes. Peu après, le roi Assur-Bel-Kala (1073-1056 av. J.-C.) dut résister à l'attaque de groupes araméens dans la région de la haute

LE ROI ARAMÉEN

BARREKUP. Double sphinx de la base d'une colonne de bois du portique (*hilanou*) du palais du roi Barrekup à Zincirli (Sam'al), la capitale de l'ancien royaume néo-hittite, conquis par les Araméens. ^{viii}^e siècle av. J.-C. (musée de l'Orient ancien, Istanbul).



BAS-RELIEF D'URARTU.

Il représente des dieux ailés. ^{x^e} siècle av. J.-C. (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara).
Ci-dessous, griffon d'ivoire, provenant aussi d'Urartu, ^{viii^e}-^{xii^e} siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).



Mésopotamie, à l'embouchure du fleuve Khabur, dans le bassin de la Balikh, dans les montagnes et sur les rives de l'Euphrate.

Les principaux royaumes araméens nés aux ^{xⁱ}^e et ^{x^e} siècles av. J.-C. furent ceux de Soba, de Damas, de Bit Agusi, de Bit Adini, de Bit Bahiani et enfin de Nasibina. Il est important de remarquer que les tribus araméennes installées dans la région de Babylone n'ont jamais pu former aucun royaume. Cette différence entre les Araméens de l'ouest (haute Mésopotamie et Syrie) et ceux de l'est (Babylone), s'explique notamment par un cadre très urbain et une stabilité politique qui empêchèrent les derniers de former des entités politiques, autrement dit des royaumes.

Les royaumes araméens

L'existence d'un pouvoir central fort à Babylone, depuis le ^{iii^e} millénaire av. J.-C. au moins, engagea les tribus araméennes orientales à rester dans des zones situées en marge de la civilisation urbaine : elles n'avaient réellement aucune chance de réussir à se sédentariser ! Dans ce cadre très

contraignant, les Araméens de l'est furent contraints de maintenir leur ancienne organisation tribale représentée par les Gambuléens, les Puqudéens, les Itu'éens, etc.

Le développement politique des royaumes araméens, malgré leur origine commune et leur formation parallèle, fut très divers. Ainsi, par exemple, le royaume de Damas devint l'une des principales puissances régionales du secteur, au cours des ^{x^e} et ^{ix^e} siècles av. J.-C. À l'inverse, les royaumes araméens les plus à l'est tombèrent sous le contrôle assyrien à la fin du ^{x^e} siècle av. J.-C. : sous le règne d'Assur-dan II (934-912 av. J.-C.), ils devinrent par conséquent des provinces assyriennes. Aussi, leurs anciens rois indépendants furent-ils rétrogradés au statut de gouverneurs subordonnés au pouvoir assyrien, et une partie de la population araméenne, déportée.

Les royaumes araméens de l'est furent les premiers à ressentir l'énorme bouleversement de la situation géopolitique proche-orientale, qui allait considérablement grossir à partir du siècle suivant. Si l'absence de grands empires avait jusqu'alors permis le développement politique autonome des royaumes syro-palestiniens, à partir de la moitié du ^{ix^e} siècle av. J.-C., l'émergence de l'Empire assyrien allait y mettre un terme définitif en les écrasant tous un à un.

La structure politique des royaumes araméens, étant donné leur récente conversion à la culture urbaine, conservait quelques réminiscences de leur organisation tribale traditionnelle. Ainsi, le roi était entouré d'un groupe de personnes d'origine noble appelées «frères» et «sœurs», et la cour était complétée par les échansons et les eunuques. Ce complexe entourage du monarque constitua toujours une source d'instabilité politique, notamment en raison de sa tendance à susciter de continuels conflits successoraux entre les prétendants au trône.

L'économie des différents royaumes araméens reposait essentiellement sur l'élevage et l'agriculture, où la culture de l'orge, du blé, des légumes et de la vigne jouait un rôle important. La principale activité artisanale araméenne était, elle, liée aux tissus de laine et de lin, même si les Araméens pratiquaient aussi le commerce de matières premières (surtout le bois et l'albâtre) et des produits de luxe tels que les pierres précieuses ou les huiles parfumées.

Une bonne partie de la population vivait dans des hameaux ruraux, où elle exerçait des activités en rapport avec une production de subsistance, tandis que, dans les villes, hormis le roi et la cour, se concentraient des groupes d'artisans et de marchands. D'un point de vue urbain, les recherches archéologiques de ces dernières années ont



montré que deux sortes de bâtiments publics se détachaient sur l'acropole. D'un côté, les palais à portique (*bit hilani*), c'est-à-dire des édifices auxquels menaient un perron et un péristyle pourvu de deux ou trois colonnes, d'un autre les temples rectangulaires, avec une enfilade d'espaces sacrés alignés sur un axe.

Il convient finalement de souligner que la religion araméenne contenait de nombreux éléments caractéristiques de la religion sémitique traditionnelle, totalement typique de la région. Elle témoignait d'une dévotion particulière à des dieux tels qu'El, Reshef, Athtar, Anat et surtout Hadad, le dieu de la Tempête, qui était souvent désigné par l'épithète Baal, qui signifie « Seigneur ». Reconnaissable à son attribut principal, la foudre, il était le patron des rois de Damas, qui portaient souvent le nom de Bar-Hadad, littéralement « Fils d'Hadad ». Son principal temple et lieu de culte se dressait précisément dans cette ville.

Au nord, le dieu de la Lune, dénommé Shahr, Sin ou Si', jouissait d'une grande popularité, en particulier dans la zone d'Harran. Les preuves

d'un culte à des divinités d'origine phénicienne, comme Melqart ont été également retrouvées sur plusieurs sites de fouilles archéologiques. Enfin, il est possible qu'il ait existé dans certains lieux un culte envers des divinités du panthéon mésopotamien, comme Marduk (dieu suprême de Babylone) ou Nergal (dieu des Enfers).

Le royaume de Phrygie

Le royaume de Phrygie, évoqué sous le nom de Mushki dans les inscriptions assyriennes, se développa dans la plaine centrale anatolienne à partir du XII^e siècle av. J.-C., juste après la disparition de l'Empire hittite. Il devint la principale puissance hégémonique en Anatolie au VIII^e siècle av. J.-C.

Malgré la situation du royaume de Phrygie au cœur de l'ancien territoire hittite, il n'existe aucun lien historique direct entre les Hittites et les Phrygiens. L'origine des Phrygiens se trouve, selon toute vraisemblance, non pas dans la péninsule anatolienne, mais plutôt au sud-est de l'Europe, en Thrace. En témoigne le rapport reconnu par les linguistes entre la langue thrace et la langue

JARRE PHRYGIENNE.

Décorée de figures de cerfs, cette jarre date du VIII^e siècle av. J.-C. Provenance : site d'Alishar Hüyük (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara.)



LION GARDIEN.

Ce lion de basalte gardait l'une des portes d'entrée du palais du roi araméen Barrekup à Zincirli, l'ancienne Sam'al, capitale du royaume du même nom. Il date du VII^e siècle av. J.-C. (musée de l'Ancien Orient, Istanbul).

phrygienne. Si elles sont toutes deux d'origine indo-européenne, elles n'ont pourtant aucun lien direct avec le hittite ni aucune langue anatolienne connue actuellement.

L'archéologie a constaté des pratiques culturelles communes aux deux peuples, parmi lesquelles on peut citer les enterrements sous un tumulus et la céramique imprimée. Il est ainsi fort probable que, à partir du XII^e siècle av. J.-C., des Phrygiens provenant de Thrace soient arrivés peu à peu en Anatolie, où ils s'installèrent et se mêlèrent à la population autochtone.

Faute de sources écrites explicites, les historiens et les archéologues connaissent assez mal l'histoire politique du royaume de Phrygie, dont la capitale, qui était située en plein cœur de l'Anatolie, s'appelait Gordion. Ces scientifiques ne disposent en effet que de quelques données à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. À cette époque, le pays phrygien s'étendait à l'est jusqu'au nord du fleuve Halys et à la plaine des lacs salés, au nord jusqu'à la cordillère du Pont-Euxin et même à la mer Noire, à l'ouest jusqu'en Lydie et aux cités grecques du littoral de l'Égée et au sud jusqu'en Carie et en Lycie.

La personnalité politique phrygienne la plus remarquable fut certainement le célèbre roi Midas. Il aurait régné de 715 à 676 av. J.-C. Les auteurs grecs en firent un héros de la mythologie et l'acteur principal de plusieurs histoires. L'une des plus connues met en scène le satyre Silène, qui, après avoir trop bu, se retrouva inopinément sur les terres de Phrygie. Le roi Midas offrit alors l'hospitalité à cet inconnu éméché. Dionysos, fils adoptif de Silène, le remercia pour le bon accueil fait à son parent en lui accordant un vœu qu'il exaucerait. Midas lui demanda la faculté de transformer en or tout ce qu'il toucherait. Devenu incapable de s'alimenter, il supplia ensuite le dieu de reprendre son présent, à la source de tous ses malheurs. Pour faire disparaître le sort, Dionysos lui ordonna alors de se laver les mains dans les eaux du Pactole, dont le sable se changea immédiatement en or. Cette légende explique les sources aurifères du Pactole, grâce auxquelles la Phrygie put fonder un empire. Malgré le caractère éminemment légendaire que lui attribuent certaines sources grecques, ce roi prétendument mythique figure dans les sources assyriennes, ce qui confirme qu'il a réellement existé. Grâce à ces sources, on a pu établir que le roi Midas gouverna la Phrygie pendant la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. Son action politique se caractérisa, dans une première phase, par une attitude résolument anti-assyrienne, qui se concrétisa par une opposition politique et diplomatique.

Le roi Midas, entre légende et histoire

La légende du roi Midas, qui transformait en or tout ce qu'il touchait grâce au don que Dionysos lui avait accordé, a occulté la vérité historique de ce monarque phrygien qui affronta l'Empire assyrien.

Midas épousa une princesse grecque et fut le premier roi étranger à envoyer un cadeau au sanctuaire de Delphes. Son royaume apporta une splendeur nouvelle à la Phrygie, qui occupa une vaste zone de l'Asie Mineure, comparable à la Turquie actuelle. En raison de son extraordinaire richesse, les Grecs inclurent Midas dans leur mythologie, lui attribuant des pouvoirs surnaturels. Il dirigea des soulèvements contre l'Assyrie jusqu'à ce qu'une campagne militaire de Sargon II l'oblige à faire de la Phrygie un État vassal de l'Empire néo-assyrien. D'après la tradition, Midas se suicida, ce qui mit un terme à la période hégémonique de son royaume. Dans un établissement fondé au sommet d'un monticule rocheux, à proximité de la ville d'Afyon, ont été retrouvés un tombeau magnifique, des vestiges des murailles et un double trône-autel portant des inscriptions phrygiennes (voir illustration ci-contre), qui pourrait être liés au calendrier astrologique et au culte de la déesse Anahita.

Conjointement avec le royaume d'Urartu, le roi Midas poussa les États syro-hittites de Tabal, de Khilakku et de Karkemish à se rebeller contre la domination assyrienne. En effet, son intention était d'étendre son influence jusqu'à cette région syro-anatolienne. Cependant, vers 709 av. J.-C., le roi Sargon II d'Assyrie sut réagir et prit une habile mesure diplomatique : après avoir transformé en provinces assyriennes les anciens royaumes syro-hittites, il s'allia au roi Midas, ce qui permit d'intensifier énormément les relations commerciales et culturelles entre la Phrygie et l'Empire assyrien. Ce revirement fut très probablement dû à la disparition des royaumes syro-hittites, privant le roi Midas de ses principaux alliés dans sa résistance aux Assyriens.

Cette nouvelle conjoncture politique se révéla pourtant extraordinairement éphémère. Peu après la célébration de l'alliance entre Midas et Sargon II, les principales cités phrygiennes, y compris sa capitale, Gordion, subirent l'invasion des tribus cimmériennes, au cours de laquelle le roi Midas trouva probablement la mort.



L'attaque des Cimmériens représenta un lourd revers sur le plan politique, et entraîna la disparition du royaume de Phrygie, mais pas de sa culture, car cette invasion ne conduisit pas à une altération de la composition ethnique de la région. Certaines enclaves phrygiennes tentèrent même de se relever et devinrent de petites entités politiques indépendantes.

L'économie phrygienne reposait essentiellement sur la culture du blé, de l'orge et de divers légumes, principalement des lentilles et des pois chiches. Mais l'élevage d'ovins, de bovins, de chèvres et de chevaux joua également un rôle très important. Pour ce qui est de l'industrie manufacturière, les archéologues ont révélé une grande diversité, des ateliers consacrés à la production dans le domaine de la céramique et de la métallurgie (bronze et fer), au travail du bois et à l'activité textile. Les connaissances concernant la religion phrygienne sont lacunaires, même si toutes indiquent l'existence d'une figure divine centrale dans son panthéon. Il s'agit d'une déesse mère simplement mentionnée dans les inscriptions

sous le nom de Matar («Mère») ou portant l'épithète *kubileya*, signifiant «divine». L'un des aspects les plus surprenants de la culture phrygienne est peut-être l'existence d'une centaine de grands tumulus funéraires où l'on inhumait les membres de la maison royale et de la noblesse phrygienne. Enterrés, ces tumulus servaient à protéger et à délimiter des chambres sépulcrales constituées d'une pièce unique en bois. L'un d'eux, daté de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. au début du VII^e siècle av. J.-C., fut probablement la tombe du roi Midas. Ses dimensions, immenses, faisaient plus de 50 mètres de hauteur et 300 mètres de diamètre. Les archéologues y découvrirent un cercueil de bois contenant le corps d'un homme de petite taille qui dut mourir à 60 ans. À ses côtés, avait été déposé un riche trousseau funéraire qui incluait, entre autres pièces, des meubles en bois, des tissus, des baudriers, des récipients en bronze, des ustensiles en céramique contenant des aliments, etc. Certains de ces objets provenaient de la région occupée par les royaumes syro-hittites, ce qui montrait une fois de plus la vaste zone d'influence acquise par



la Phrygie sous le règne de Midas. L'archéologie nous renseigne aussi sur Gordion, la capitale phrygienne. Sa citadelle, pourtant protégée par de solides murailles, avec une seule entrée située dans le secteur sud-est, fut détruite par un grand incendie, certainement provoqué par les Cimmériens lors de leur invasion qui détruisit l'État phrygien. Le bâtiment le plus important était sans conteste le palais du roi Midas, situé au nord-est de la citadelle.

Le royaume de Lydie

Peu de temps après la disparition de la Phrygie, vers 670 av. J.-C., s'affirma à l'ouest de la péninsule anatolienne le tout nouveau royaume de Lydie. Dans une certaine mesure, les historiens considèrent cet État comme l'héritier politique des Phrygiens. Le royaume de Lydie fut fondé par le roi Gygès. Son siège était implanté dans sa nouvelle capitale : Sardes (l'actuelle Sart, dans la province turque de Manisa). Les Lydiens n'avaient aucune relation ethnique directe avec les Phrygiens, bien qu'il existât entre les deux peuples

certaines similitudes formelles. Ils venaient tous les deux de la péninsule anatolienne, parlaient une langue indo-européenne de type anatolien et avaient des traditions culturelles, religieuses et artistiques typiquement anatoliennes.

Dès sa naissance, le royaume de Lydie, comme son prédécesseur phrygien, eut à affronter les terribles menaces cimmériennes. Pour combattre ces envahisseurs, le roi Gygès sollicita avec succès l'aide du roi assyrien Assurbanipal. Il réussit également à établir des relations diplomatiques durables avec les grandes puissances voisines, l'Égypte et la Carie, tout en s'opposant à des villes grecques d'Anatolie, au nombre desquelles on peut citer Milet et Smyrne. Ce fut très probablement, sous le règne d'Alyatès, à la fin du VII^e siècle av. J.-C., que le royaume de Lydie parvint à contrôler durablement l'ancien territoire phrygien et fit construire une grande forteresse à Gordion. Mais l'expansionnisme lydien se heurta à la puissance mède. Cette opposition fit naître entre les deux États une longue période de lutte qui allait durer jusqu'en 585 av. J.-C. : à cette date furent célébrées



des noces entre la fille d'Alyatès et l'un des fils d'Astyage, le roi mède, qui mirent fin au conflit entre les deux royaumes antagonistes.

Sous le règne du dernier monarque lydien, le célèbre roi Crésus, le royaume domina une très grande partie de l'Anatolie centrale et occidentale. Cependant, en 546. av. J.-C., sous le commandement de Cyrus II le Grand, les Perses vainquirent les troupes de Crésus, conquièrent Sardes et annexèrent la Lydie au grand empire qu'ils étaient en train de constituer. L'économie lydienne bénéficiait de riches ressources naturelles, parmi lesquelles se détachait particulièrement, hormis les terres fertiles et les pâturages abondants, l'or de la rivière Pactole et des mines du mont Tmolos. Sur le plan religieux, comme en Phrygie, les Lydiens placèrent au sommet de leur panthéon une déesse mère dénommée Kuvava. À ses côtés, le culte d'autres divinités, telles qu'Artémise, Koré, Levs, etc., est également attesté.

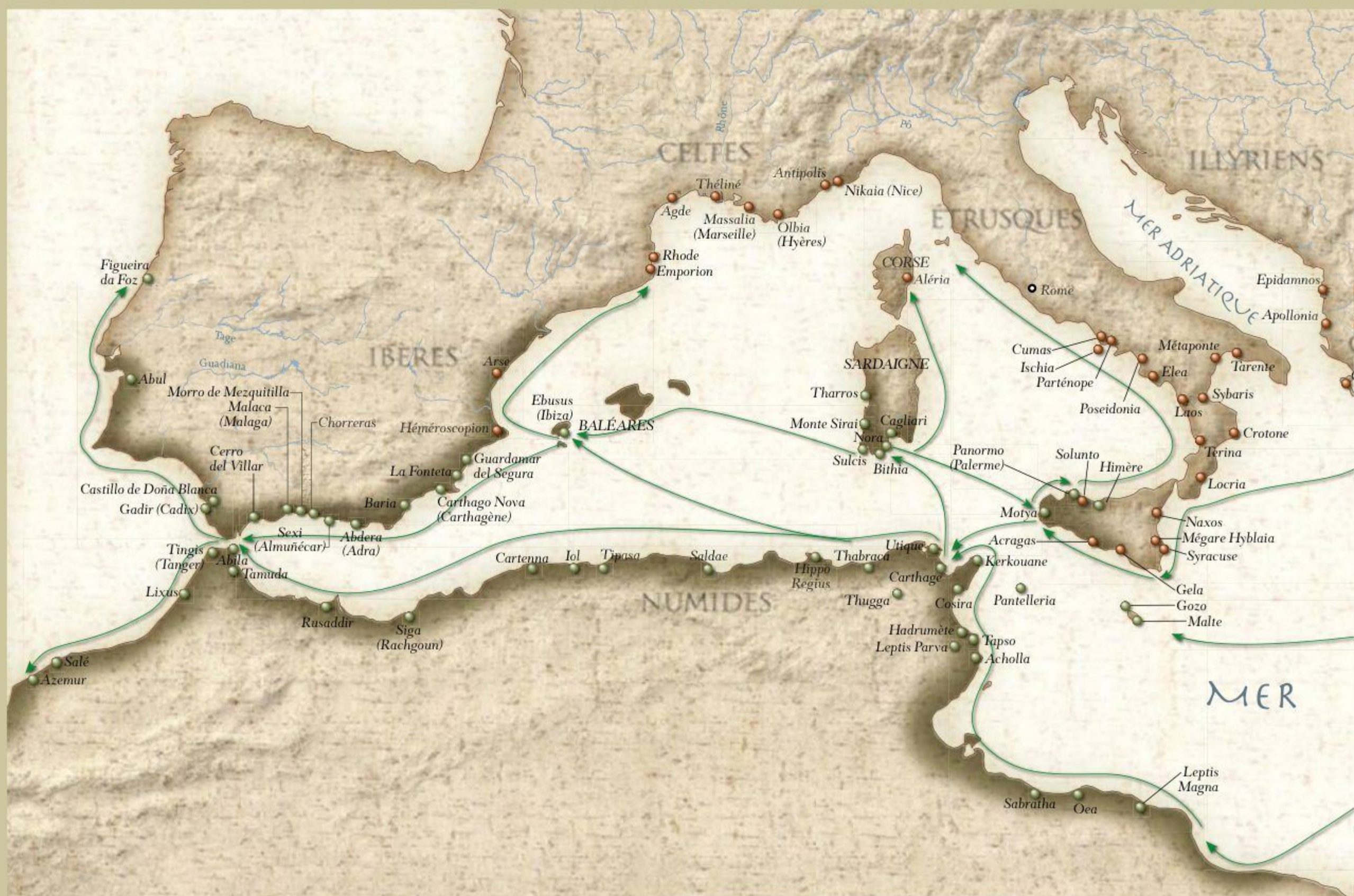
La construction de tumulus funéraires constitue une autre analogie avec le monde phrygien. Cependant, dans le cas de la Lydie, les chambres

funéraires recouvertes par les tumulus étaient en pierre. Le plus grand tumulus retrouvé est celui du roi Alyatès. La plupart des tumulus furent sac-cagés. Les fouilles effectuées à Sardes indiquent l'existence de deux aires urbaines : la ville basse d'une part et l'acropole de l'autre. Ces deux zones étaient protégées par des fortifications qui, dans le cas de l'acropole, était constitué d'une ligne de trois murailles et de terre-pleins. Parmi les découvertes de premier ordre, on a retrouvé un autel destiné au culte de la déesse Kubaba (l'équivalent de Cybèle), la principale divinité du panthéon lydien. Associées à cet autel, des statues de lions ont été mises au jour, ainsi qu'un fragment de céramique sur lequel figurait le nom de la déesse.

À la périphérie du fleuve Pactole fut découverte une zone où était traité l'or du fleuve, ainsi qu'une nécropole d'un millier de tombes placées dans des chambres, contenant de simples sépultures avec des sarcophages de pierre et de terre cuite. L'ensemble de ce site funéraire fut employé sur une très vaste période, qui s'étend du VI^e siècle av. J.-C. à l'époque romaine. ■

PROCESSION DE VASSAUX LYDIENS.

Les perrons de l'Adapana de Persépolis constituent une mine de renseignements pour les historiens, car tous les peuples soumis par l'Empire perse y sont représentés, notamment les Lydiens vaincus par Cyrus II le Grand, que l'on voit ici porter leurs offrandes au monarque perse.



Navires marchands et de guerre phéniciens

À partir du IX^e siècle av. J.-C., les Phéniciens entreprirent une course commerciale et militaire pour le contrôle colonial de la Méditerranée, où ils eurent les Grecs pour principaux rivaux.

Les bateaux utilisés pour effectuer les déplacements maritimes de moyenne et longue distances constituent sans conteste un élément fondamental permettant de comprendre l'expansion coloniale phénicienne en Méditerranée pendant l'Âge du fer. Nous ne disposons malheureusement pas d'informations suffisantes provenant des Phéniciens sur les caractéristiques

de leurs vaisseaux. Afin de mieux illustrer cet aspect, nous allons donc recourir à des sources iconographiques et écrites produites à peu près à la même époque par d'autres peuples avec lesquels les Phéniciens entretenaient des relations commerciales. Nos sources d'informations les plus complètes sont essentiellement des bas-reliefs qui décoraient les salles des vastes palais



Amulettes phéniciennes. L'un des meilleurs témoignages de l'expansion territoriale et commerciale phénicienne est offert par les pendentifs en pâte de verre découverts dans divers sites méditerranéens datés du VII^e au II^e siècle av. J.-C. Ces pendentifs protecteurs revêtent généralement la forme de figures barbues, peut-être une représentation de Baal-Hammon.



néo-assyriens et quelques descriptions offertes par des auteurs classiques. Par chance, l'archéologie, sous-marine surtout, nous a fourni récemment sur les embarcations phéniciennes des données qui s'avèrent très utiles pour confirmer ou démentir des informations et pour compléter nos connaissances sur le sujet.

Navires de commerce

Pour pouvoir étudier les bateaux phéniciens, il convient d'établir préalablement une première division entre les navires marchands et les navires de guerre. En ce qui concerne la première catégorie, on distingue deux types principaux, le *gaulos* et l'*hippo*. Ces deux modèles ne constituent toutefois pas une nouveauté dans l'histoire navale du Proche-Orient classique, car ils suivent l'évolution typologique des anciens bateaux marchands syro-cananéens caractéristiques de la période du Bronze final.

Le *gaulos* (dont le nom d'origine grecque signifie «baignoire») était le navire des marchands phéniciens par excellence. Cette solide embarcation avait une forme arrondie, qui convenait parfaitement à un bateau de charge. Ce type d'embarcation pouvait transporter dans sa cale une centaine de tonnes de marchandises diverses.

Ce navire de commerce est également connu sous le nom de «navire noir», car il était calfaté avec du brai, ce suc résineux et noirâtre qu'on tire du pin et du sapin. Il possédait une proue ornée d'une tête de cheval avec des yeux peints sur les côtés, appartenant sans doute à une divinité martitime liée à la navigation. On pense que cet élément décoratif reflétait la croyance des marins selon laquelle les yeux de la divinité se chargeraient de guider le bateau pendant la traversée en haute mer et de l'aider efficacement en cas de danger.

NAVIGATEURS ET MARCHANDS PHÉNICIENS

3000 av. J.-C.

Première mention écrite faisant allusion à une flotte partant d'un port phénicien pour l'Égypte.

Fin du xv^e siècle av. J.-C.

Navires dans une tombe égyptienne. On trouve des représentations de navires marchands menés par des Phéniciens.

xi^e siècle av. J.-C.

« Le Voyage d'Onamon ». Texte littéraire égyptien mentionnant l'existence de flottes marchandes phéniciennes.

x^e siècle av. J.-C.

Allusion à Tarsis. À l'époque du roi de Tyr Hiram I^{er}, on parle des «navires de Tar-shish», ou Tarsis.

ix^e siècle av. J.-C.

Portes de Balawat (Assyrie).

Les frises des portes contiennent la plus ancienne représentation d'un navire phénicien.

viii^e siècle av. J.-C.

Bas-relief assyrien de Ninive.

Il figure la fuite du roi Louli de Tyr ainsi que des navires de guerre phéniciens et des navires marchands.

vi^e-v^e siècle av. J.-C.

Navigations océaniques.

Les marins carthageois Himilcon et Hannon effectuent de longues traversées à travers l'Atlantique.

MONNAIE PHÉNICIENNE EN ARGENT.

Au revers, un bateau de guerre phénicien et un monstre marin.





VASE EN VERRE PHÉNICIEN.

D'origine incertaine, cette pièce semble avoir servi à conserver et à transporter des essences (musée du Louvre, Paris).

La cale des *gaulos* était divisée en deux parties très inégales ; deux tiers, côté proue, étaient destinés au stockage de la charge commerciale que transportait le bateau, tandis qu'un tiers, côté poupe, était réservé à une cabine close. Enfin, il convient de préciser que l'équipage était généralement composé d'une vingtaine d'hommes, y compris le capitaine et le pilote.

L'*hippo* était quant à lui un navire de transport beaucoup plus léger que le *gaulos*. À faible tirant d'eau, il était facile à gouverner sur toutes les mers. Ce type de bateau est représenté en détail sur divers bas-reliefs assyriens des IX^e et VIII^e siècles av. J.-C. Ainsi, on en a un exemple sur les portes des palais de Salmanasar II à Balawat et de Sargon II à Khorsabad. Ces représentations ont permis de le décrire

Les techniques navales les plus avancées de la Méditerranée

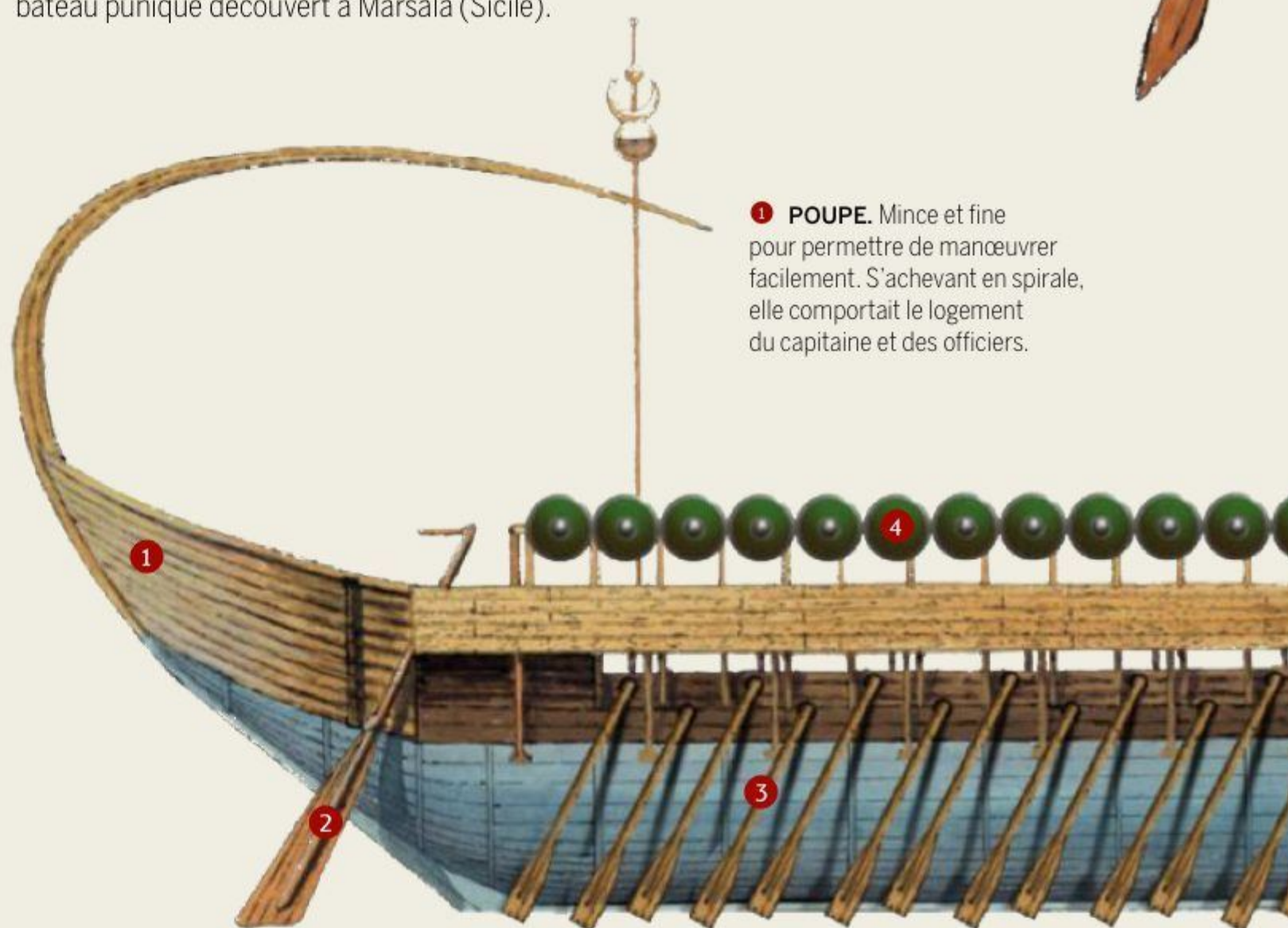
Les Phéniciens, considérés comme les meilleurs marins de leur temps, construisirent des navires aussi bien marchands que de guerre très supérieurs à ceux des Égyptiens et des Grecs. Cette suprématie dans la technologie navale fut l'une des raisons principales de leur imparable expansion coloniale sur les rivages de toute la Méditerranée.

BATEAUX COMMERCIAUX

Le *gaulos*. Les Grecs donnèrent ce nom aux navires marchands phéniciens en raison de leur forme arrondie et robuste, semblable à celle d'une baignoire. D'une longueur de 20 à 30 mètres, d'une largeur de 5 à 7 mètres, d'un tirant d'eau de 1,5 mètre, ils pouvaient transporter plus de 100 tonnes. La coque était calfatée avec de la poix. On peignait sur la proue des yeux qui permettaient au bateau de « voir » la route. L'équipage dépassait rarement la vingtaine d'hommes, capitaine compris.

BATEAUX DE GUERRE

La *trirème*. L'invention de ce navire qui jouerait un grand rôle à l'époque romaine est attribuée aux Phéniciens. Sa coque allongée et sa proue droite lui permettaient d'atteindre une grande vitesse. Mesurant 37 mètres de long et 3,7 mètres de large, il transportait 200 hommes d'équipage, entre rameurs et soldats. Une grande voile au centre et une petite à la proue permettaient de le gouverner malgré les vents transversaux. Le dessin ci-dessous s'inspire d'un bateau punique découvert à Marsala (Sicile).



1 POUPE. Mince et fine pour permettre de manœuvrer facilement. S'achevant en spirale, elle comportait le logement du capitaine et des officiers.

❶ **POUPE.** Le navire, dirigé grâce à des timons de bois latéraux, s'achevait le plus souvent sur une pièce en forme de copeau ou de queue de poisson.

❷ **VOILE.** Rectangulaire, en lin et fixée par 12 cordes, la voile était facile à orienter pour profiter du vent, notamment grâce à des cordages amarrés à l'extrémité de la vergue.

❸ **MÂT OU GRAND MÂT.** Dressé au centre de l'embarcation, le grand mât était, le plus souvent, en bois de cèdre et d'une seule et même pièce.

❹ **PALISSE.** Elle servait à maintenir les marchandises sur le pont, avec une charge supérieure à 100 tonnes. C'est là que se déroulait la vie de l'équipage.



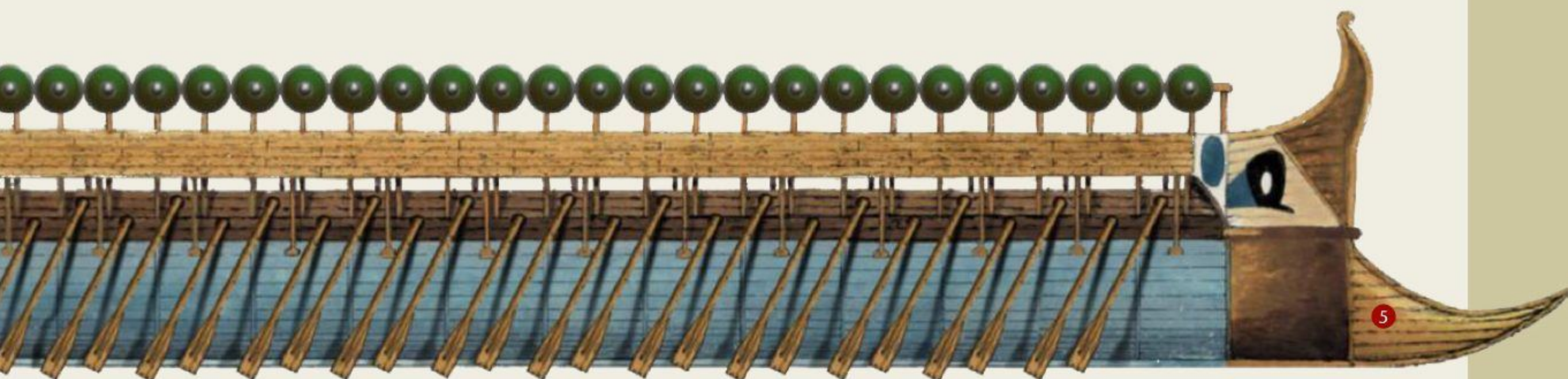
GAULOS

❷ **TIMONS.** Les navires possédaient deux timons en godille. Le premier était disposé à babord, l'autre à tribord. Ils permettaient de gouverner le navire.

❸ **RAMES.** Chacune était manipulée par un homme. Disposées en trois rangées superposées afin que les rameurs ne se gênent pas, elles triplaient ainsi la force d'avancée.

❹ **BOUCLERS.** Une rangée de boucliers placés tout au long du bateau protégeait l'équipage. Elle permettait également de maintenir les gréements.

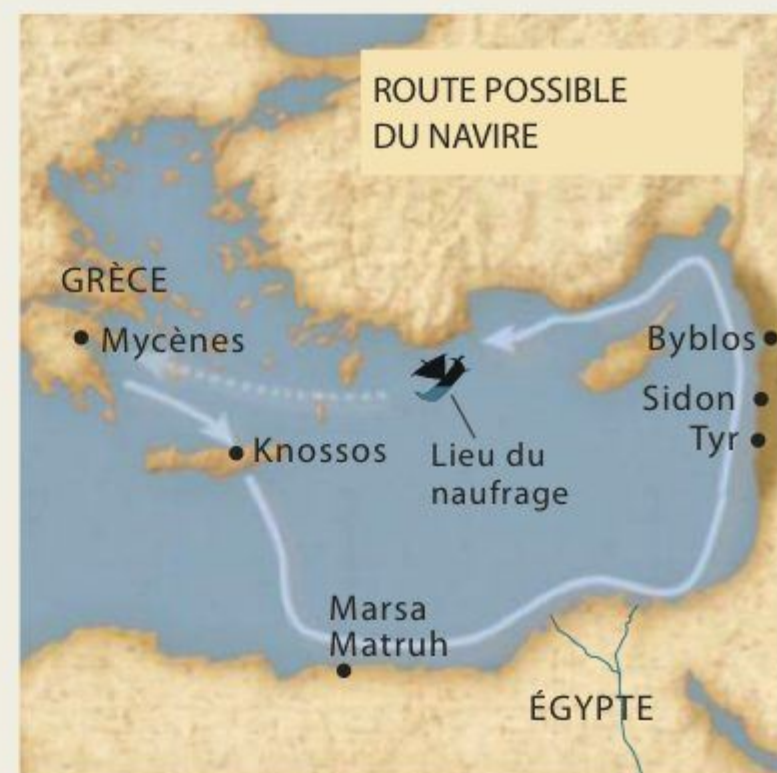
❺ **ÉPERON.** Il était allongé et s'achevait en pointe. Recouvert de bronze, l'éperon servait à absorber une partie de la force d'impact.



TRIRÈME

Uluburun : un naufrage de l'Âge du bronze

Le bateau qui fit naufrage vers 1350-1310 av. J.-C. sur les côtes d'Uluburun, en Turquie, reproduit sur l'illustration ci-dessous, montre très précisément les caractéristiques d'une embarcation cananéenne. Les particularités techniques de ce navire ont conduit les archéologues à le considérer comme protophénicien. Le chargement que l'on a pu y retrouver est très varié. Il reflète très exactement le vaste espace commercial du Proche-Orient, autrement dit une zone géographique qui s'étendait des côtes égyptiennes au nord de la Grèce. Ce navire fut découvert en 1982 par un plongeur turc qui cherchait des éponges sur la côte anatolienne. Les fouilles sous-marines eurent lieu entre 1984 et 1994 et furent dirigées par les archéologues George F. Bass et Cemal Pulak. La reconstitution du bateau s'est faite à partir de deux sources : celle qui est représentée dans la partie inférieure se base sur les vestiges réels immergés, et celle qui figure dans la partie supérieure, sur les peintures d'une tombe égyptienne du ^{xiv}^e siècle av. J.-C. montrant l'arrivée au port d'une flotte venant des côtes phéniciennes.



En 1982, on retrouva sur la côte sud de la Turquie un navire de charge cananéen du ^{xiv}^e siècle av. J.-C. qui transportait une grande variété de produits exotiques.

1 JARRE.

Pithos avec de l'eau potable. On la disposait à la proue, attachée avec des cordes.

2 PALISSADE.

Elle servait à protéger le stock de marchandises entreposées sur le pont.

3 POINTES DE LANCE EN BRONZE.

Leur présence suggère des liens entre le navire et le nord de la Grèce.

4 MÂT.

Constitué d'une seule pièce, il soutenait une voile de lin de forme rectangulaire.

5 VOYAGEURS. Au moins deux Grecs mycéniens étaient à bord, d'après les objets personnels retrouvés.

6 TIMON.

Le navire était gouverné par deux grandes rames situées de chaque côté.

7 OUTILS DE BRONZE.

Ils représentaient une part importante du chargement : perceuses, ciseaux, haches...

8 LINGOTS DE CUIVRE.

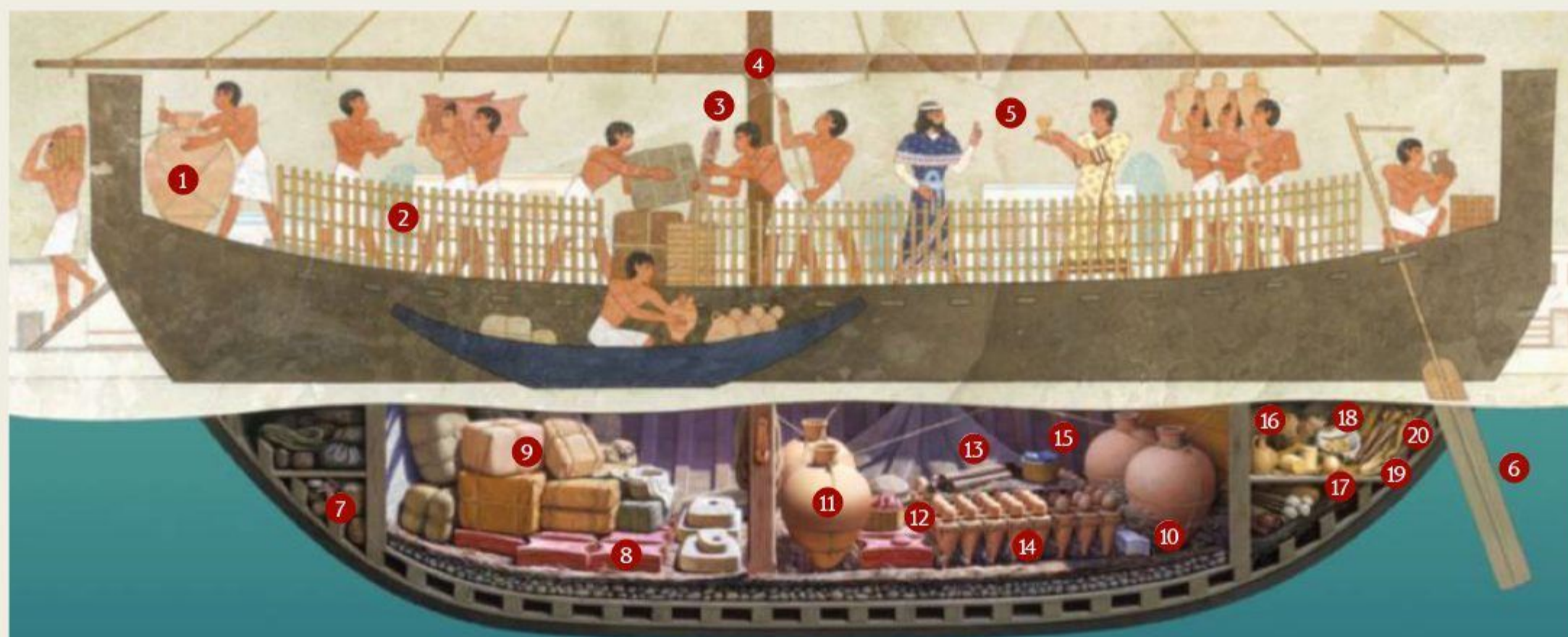
On retrouva exactement 354 lingots, provenant tous de Chypre.

9 MARCHANDISES.

On recensa des centaines de perles de stéatite, de faïence, de calcédoine, de verre et d'ambre.

10 RAMES.

Elles séparaient la coque des marchandises pour leur éviter de s'abîmer.



11 CONTAINERS.

Neuf grands *pithoi* de 1,30 m de hauteur, avec de la céramique.

12 DISQUES DE CUIVRE.

Le navire transportait 10 tonnes de cuivre. On retrouva 120 disques.

13 ÉBÈNE. C'était l'un des bois les plus appréciés. Le bateau transportait des troncs d'essence égyptienne.

14 RÉSINE AROMATIQUE.

On trouva de la résine de térébenthine dans 150 amphores cananéennes.

15 VERRE. On découvrit pas moins de 170 lingots en pâte de verre bleue et turquoise.

16 CÉRAMIQUE.

Le navire contenait une grande quantité de pièces chypriotes et mycéniennes.

17 ŒUFS D'AUTRUCHE.

L'un d'eux était intact. Il s'agissait d'objets de luxe très prisés.

18 OPERCULES DE MUREX.

Utilisés dans la composition de l'encens après avoir été réduits en poudre.

19 IVOIRE.

On retrouva 13 défenses d'hippopotames et d'éléphants ainsi que des objets en ivoire.

20 ARMES. Épées cananéennes à incrustations d'ébène et d'ivoire, et une épée mycénienne.

beaucoup plus précisément que le *gaulos*. Les historiens considèrent que la tête de cheval installée sur la figure de proue aurait pu être une sorte de symbole totémique d'un clan. Elle fut utilisée par la suite avec les emblèmes représentés sur les voiles afin d'identifier le navire. Les scientifiques ont calculé que ces bateaux avaient une longueur entre 8 et 12 mètres environ et une largeur entre 1 et 2 mètres, et ne possédaient pas de cale couverte. Le bateau se propulsait grâce à une voile carrée et à des rameurs dont nous ignorons le nombre, mais qui dépendait vraisemblablement de la traversée concrète à effectuer.

L'*hippo*, à la différence des *gaulos*, était gouverné par un timon unique. La Bible, précisément dans l'oracle d'Ézéchiél contre Tyr, offre une description d'un navire phénicien qui, d'après les spécialistes, fait référence à l'*hippo*. Entre autres données intéressantes, les historiens y apprennent comment les bâtisseurs phéniciens sélectionnaient le bois afin de construire les différentes parties du bateau. Ces informations ont été confirmées ultérieurement par les recherches archéologiques.

Comme nous le signalions précédemment, l'archéologie est l'une de nos principales sources d'informations, la seule viable et permettant de reconstituer les caractéristiques des bateaux marchands phéniciens. Hélas, les rares découvertes faites jusqu'à présent ne nous fournissent pas un panorama complet de la typologie de ces bateaux.

Quoi qu'il en soit, l'un des meilleurs exemples d'anciennes embarcations phéniciennes que nous connaissions fut retrouvé sur une plage de l'île de Mazarron (en Murcie, en Espagne). Là, entre 1988 et 1994, on identifia deux bateaux phéniciens coulés auxquels on donna les noms de Mazarron I et Mazarron II, ce dernier étant sans doute le mieux conservé des deux. De par ses caractéristiques, certains spécialistes ont défini ce navire comme un *hippo*. L'embarcation possédait une longueur de 8,15 mètres et une largeur de 2,25 mètres.

L'étude des matériaux de construction confirma la théorie d'Ézéchiél, selon laquelle les navires étaient construits à partir de bois d'essences différentes. Ainsi, les analyses en laboratoire ont déterminé



que la quille était en cèdre, les barres en pin, les couples en figuier, les languettes et les chevilles en olivier. Les analyses au carbone 14 pratiquées sur différents restes organiques du bateau datent le navire entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C. Parmi le matériel récupéré se détachent les lingots de plomb, malheureusement en très mauvais état, provenant des mines de la région. Leur importante quantité suggère une surcharge du bateau qui aurait pu être la cause du naufrage. Hormis les lingots, on retrouva une amphore, probablement destinée à contenir l'eau potable indispensable à l'équipage, ainsi qu'un moulin à main et un cabas, éléments constitutifs de la conservation et du stockage des aliments nécessaires à la traversée, d'après les conclusions faites par les archéologues.

Les traversées martimes étaient considérées comme une activité à haut risque, comme l'attestent les naufrages

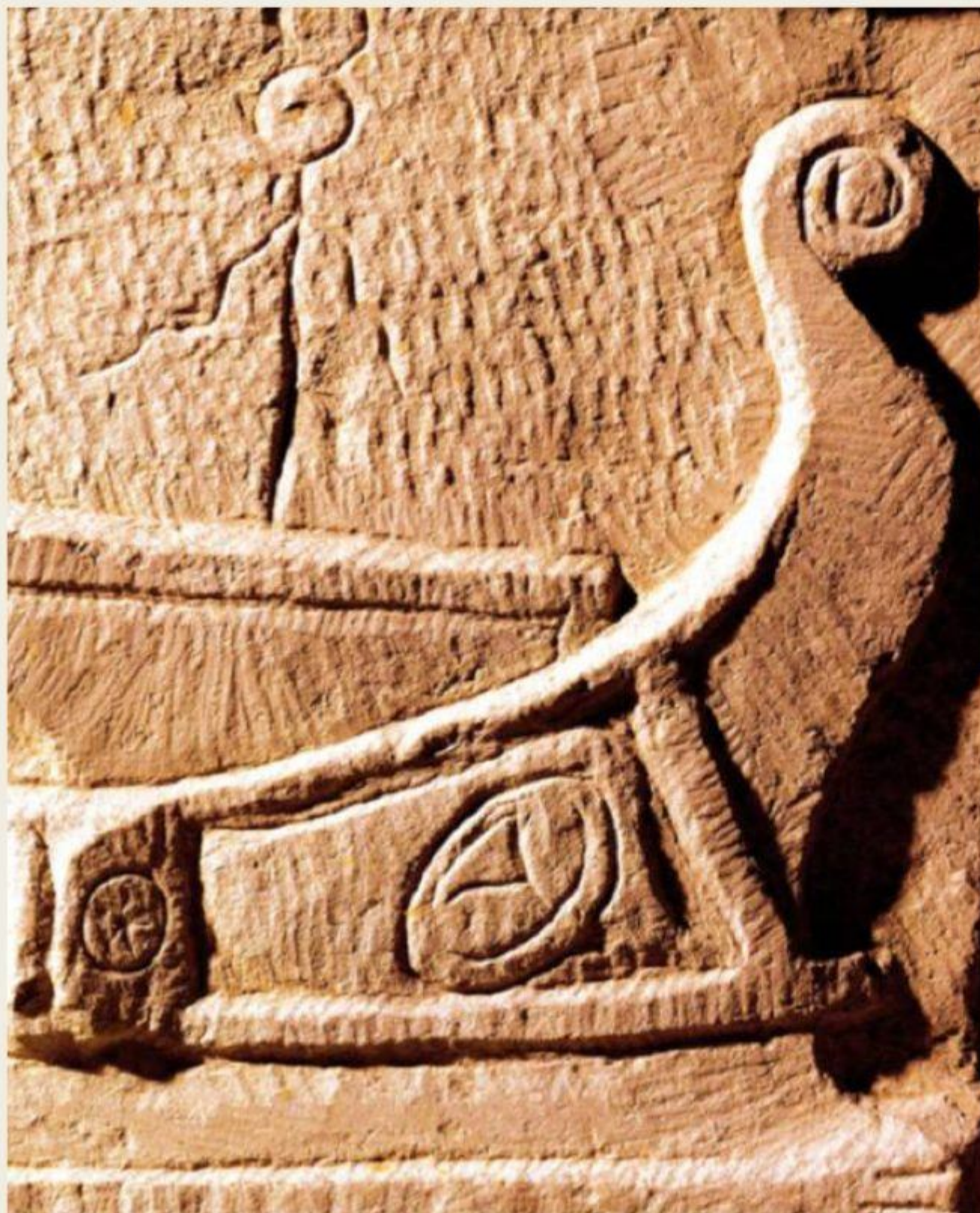
JARRE PHÉNICIENNE (PITHOS).

Les Phéniciens utilisèrent de ces récipients de céramique pour le stockage. Cette pièce se trouve au palais de Knossos, en Crète.

de Mazarron. De ce fait, les Phéniciens, à l'embarquement comme au débarquement, procédaient à des rituels en l'honneur des divinités liées à la mer, aussi bien pour invoquer leur protection pendant le voyage que pour les remercier de leur aide lorsque la traversée s'achevait sans aucun incident.

Navires de guerre

Les navires de guerre se caractérisaient généralement par une structure plus étroite que celle des bateaux marchands. Étant donné la nécessité de faire tenir un équipage assez nombreux, un contingent de soldats ainsi qu'un plus grand nombre de rameurs, ils étaient d'ordinaire sept fois plus longs que larges.



Le culte des dieux phéniciens en Méditerranée

L'une des conséquences directes de l'expansion commerciale phénicienne en Méditerranée fut la diffusion du culte des principales divinités du panthéon phénicien, particulièrement Astarté et Melqart. Astarté était une ancienne déesse sémitique, déjà connue au III^e siècle av. J.-C. et très populaire dans la région du Proche-Orient et en Mésopotamie (sous le nom d'Ishtar). Personnalité divine très complexe, elle était liée à la figure du monarque, à sa ville, à la fertilité de la terre, à la fécondité, à la navigation, etc. Melqart, quant à lui, était le dieu patron de Tyr (son nom signifie littéralement « roi de la cité »). Sa fonction principale était celle de protecteur de Tyr, même si on le considéra comme le garant de l'expansion commerciale tyrienne dans toute la Méditerranée. Il possédait aussi un profil héroïque et guerrier, ce qui explique dans une bonne mesure le fait que, à partir du VI^e siècle av. J.-C., il allait entrer dans un processus de syncrétisme avec l'Héraclès grec qui dura jusqu'à l'époque romaine. Le lien d'Astarté et de Melqart avec le commerce, la navigation et le phénomène urbain explique la grande popularité dont jouissaient ces divinités dans l'ensemble du monde colonial phénicien. Les sources écrites et l'archéologie apportent des informations précises sur l'existence de nombreux sanctuaires consacrés aux deux dieux, celui de Melqart à Gadir (Cadix) se détachant tout particulièrement.

La poupe de ces navires était très semblable à celle des bateaux marchands. La principale différence se trouvait à la proue, qui comprenait un grand éperon entièrement recouvert de bronze, utilisé pour perforer la coque des bateaux ennemis sous la ligne de flottaison. La manœuvre d'éperonnage était l'une des plus difficiles à réaliser, car elle exigeait une parfaite coordination entre le pilote et l'ensemble des rameurs, dans le but de parvenir à assaillir le bateau ennemi à l'instant opportun puis à se retirer immédiatement. Sinon, l'attaquant risquait d'aller s'encastrent dans le bateau de l'adversaire, et de provoquer le naufrage du navire. Par ailleurs, il s'exposait dans le même temps à un éventuel abordage de l'ennemi. Sur le pont, le gaillard d'avant était occupé par les archers pendant les batailles navales. Le gaillard d'arrière comprenait les dépendances des officiers et du capitaine du navire.

Le bateau était gouverné par deux différents timons. Pour se propulser, il disposait, hormis les rameurs, de deux mâts et de leurs voiles. Celui qui correspondait à la voile principale était placé au centre, et celui de la voile auxiliaire se trouvait à la proue ; sa taille plus importante permettait de manœuvrer le navire avec un vent de côté.

Pentécontères et trirèmes

Le pentécontère est le plus ancien modèle des bateaux de guerre d'origine phénicienne. D'une longueur de près de 25 mètres pour une largeur de 5 mètres, il était propulsé par un groupe de cinquante rameurs, vingt-cinq de chaque côté, disposés en un ou deux rangs. À tous ces hommes d'équipage, il fallait encore ajouter le capitaine, le premier officier, le pilote et l'équipe chargée de manœuvrer les grandes voiles, ainsi qu'un flûtiste qui marquait la cadence pour les rameurs. On retrouvera ces bateaux dans les récits d'Homère relatant la Guerre de Troie.

Le bateau le plus populaire, depuis son apparition, au VII^e siècle av. J.-C. jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., fut la trirème. Elle fut inventée à partir de la pentécontère. C'en est un dérivé en quelque sorte. Elle disposait d'un équipage de 200 hommes environ, avec un groupe de 80 rameurs de chaque côté, placés



LA FUITE DU ROI LULI DE TYR.

Ce bas-relief du palais de Sennacherib représente la fuite du roi sur un de ses navires de guerre. VIII^e siècle av. J.-C.

en trois rangs. Cette disposition visait d'une part à ne pas gêner les rameurs, et de l'autre à maintenir la longueur du bateau dans des limites raisonnables. Outre les rameurs, l'équipage comprenait les hommes chargés des voiles et des travaux sur le pont, ainsi qu'un petit contingent d'infanterie d'assaut, qui pouvait entrer en action aussi bien lors d'un combat naval qu'à l'occasion d'un éventuel abordage.

Généralement, les voiles des bateaux de guerre étaient utilisées pour naviguer avec précision et, bien souvent, pour s'approcher du lieu de la bataille uniquement. Une fois le bateau sur zone, on démontait les mâts de manière à dégager le plus possible le pont avant l'affrontement. Pendant le combat, la propulsion

des bateaux dépendait, en conséquence, entièrement des rameurs.

Comme sur leurs bateaux, les Phéniciens n'ont laissé aucun récits concernant leurs batailles navales. Nous en connaissons toutefois plus sur la période punique postérieure. Nous savons donc que les batailles navales se tenaient fréquemment près de la côte, où les courants marins, toujours plus doux, permettaient de manier les bateaux avec une plus grande facilité.

Au début de la bataille, les bateaux phéniciens adoptaient deux sortes de formations, soit en ligne, soit dans une disposition convexe. La façon habituelle de donner l'ordre d'avancer et de commencer ainsi les hostilités était de hisser un drapeau rouge. La tactique était choisie en fonction de la disposition des bateaux des ennemis et de l'espace disponible pour effectuer les différentes manœuvres. L'objectif était

manifestement de détruire ou de rendre inutilisables les bateaux des adversaires, en général grâce à l'usage des éperons de proue. Pendant la bataille, de petites embarcations patrouillaient aux environs de la scène du conflit avec pour mission de prêter main-forte aux navires qui avaient souffert pendant l'affrontement. Elles remorquaient en outre les bateaux des ennemis capturés qui n'avaient pas subi trop de dégâts. Ces navires étaient alors réparés et pouvaient être utilisés ensuite par les vainqueurs.

Pour conclure, il est utile de préciser que les Phéniciens possédaient également des embarcations de moindre dimension. Ces navires étaient pourvus d'une seule et unique voile, qu'ils utilisaient uniquement pour des traversées très courtes. Les Phéniciens disposaient bien entendu de bateaux de pêche, dont les caractéristiques étaient très semblables à celles des navires marchands.

ASSURNAZIRPAL II.
Ce monarque assyrien relança l'impérialisme assyrien en traversant l'Euphrate avec ses armées en 870 av. J.-C. Détail d'un bas-relief de son palais à Nimrud. Page de droite. Plaque et épingles d'or néo-hittites, provenant de Tell Halaf, IX^e siècle av. J.-C. (Musée archéologique, Istanbul).





LE RETOUR DES EMPIRES



La situation ethnique et politique du Proche-Orient fut profondément transformée par la crise de 1200 av. J.-C. Elle fut forgée par une multitude de petits royaumes indépendants qui connurent une fin brutale et, la plupart du temps, violente, entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C. La fin de ces cités-États fut le fruit de l'irrépressible expansion militaire et territoriale des empires néo-assyrien et néo-babylonien.



La renaissance de l'impérialisme assyrien au IX^e siècle av. J.-C. supposa l'enchaînement d'événements rapides qui, en un peu plus d'un siècle, s'achèveraient sur la quasi-disparition des royaumes syro-hittites : ils perdirent leur indépendance politique en devenant de force des provinces assyriennes.

En 870 av. J.-C., le roi Assurnazirpal II franchit l'Euphrate avec ses armées, bien que son royaume n'ait connu aucune attaque étrangère. Il mettait ainsi fin à une période d'autonomie politique. Depuis l'époque de Teglath-Phalasar I^{er}, à la fin du XII^e siècle av. J.-C., aucun roi d'Assyrie n'avait conduit ses troupes au-delà de l'Euphrate

pour s'engager au Proche-Orient. Mais les redoutables armées d'Assurnazirpal II se rendirent du nord de la Syrie au Liban, et traversèrent les royaumes syro-hittites de Karkemish et de Pattin. L'expédition fut assez peu violente, se soldant juste par l'imposition de tributs aux différents royaumes, car les sources ne mentionnent aucun affrontement armé ou pillage systématique. Pour expliquer cela, il faut rappeler que les Assyriens avaient la réputation de tout dévaster sur leur passage depuis qu'ils avaient envahi les royaumes au nord (Bit Zamani) et au sud (Bit Adini, sur la boucle de l'Euphrate) de leurs frontières. En réalité, ce ne fut qu'à l'avènement de

L'EXPANSION
ASSYRIENNE
AU PROCHE-
ORIENT**870 av. J.-C.**Assurnazirpal II
entreprend l'invasion
du Proche-Orient.**853 av. J.-C.**Une coalition
syro-hittite
et araméenne
affronte les
Assyriens à la
bataille de Qarqar.**838 av. J.-C.**Tyr, Sidon et Byblos
versent un tribut
à Salmanasar III.**811-873 av. J.-C.**Période calme
pour les royaumes
syro-hittites.**743 av. J.-C.**Renaissance de
l'impérialisme
assyrien.**740-732 av. J.-C.**Teglath-Phalasar III
annexe Arpad,
Hazrek et Damas.**722-717 av. J.-C.**Sargon II étouffe
les rébellions
de Tyr et
des Araméens,
pille Karkemish
et conquiert
les villes philistines.**701 av. J.-C.**Sennachérib
dévaste Juda
et conquiert
Lachish, mais
échoue au siège
de Jérusalem.**677 av. J.-C.**Assarhaddon
met un terme
à la révolte
phénicienne et
crée une province
assyrienne.

Salmanasar III (858-824 av. J.-C.), fils d'Assurnazirpal II, que la pression assyrienne qui s'exerçait sur les différents royaumes araméens et syro-hittites gagna en intensité. Lors des premières années de son règne, Salmanasar III mena vers l'ouest diverses campagnes militaires qui touchèrent les territoires syro-hittites. Les rois Qatazilu de Kummuh et Mutalli de Gurgum choisirent rapidement de se soumettre et acceptèrent de verser un tribut annuel aux Assyriens sous forme d'argent, d'or, de bétail et de vin. Mutalli accepta même de leur livrer sa propre fille.

Les royaumes syro-hittites de Sam'al, de Pattin et de Karkemish créèrent quant à eux une coalition avec le roi araméen de Bit Adini et affrontèrent ensemble les armées assyriennes. D'après les inscriptions de Salmanasar III, la victoire échet aux Assyriens et aboutit à la destruction de nombreux villages et villes syro-hittites. La ville d'Alimush, où s'était réfugié Sapalulme, roi de Pattin, fut détruite comme les autres. Les années suivantes, Salmanasar III réussit à se faire remettre des tributs d'or, d'argent, d'étain et d'objets de bronze, par les rois Sangara de Karkemish, Kundashpu de Kummuh, Lalla de Melid, Qalparuda de Pattin et Qalparuda de Gurgum, sans qu'il n'eût besoin de faire bouger son armée.

Il y eut toutefois des royaumes qui se montrèrent beaucoup plus opposés à la présence assyrienne. Ils menèrent même une résistance armée bien organisée. Ce fut notamment le cas d'Hamath : son roi, Irhuleni, organisa une coalition avec les royaumes voisins de Damas, d'Israël, de Byblos, de Sumura, d'Irqatu, d'Arwad, d'Usnatu, de Siannu, ainsi qu'avec les tribus arabes et Ammon. Tous unis et placés sous le commandement du roi de Damas, ils affrontèrent les Assyriens en 853 av. J.-C., à proximité de Qarqar, dans le nord de la Syrie actuelle.

Bien que Salmanasar III se vantât plus tard d'avoir écrasé les forces de la coalition syro-hittite, il est fort probable que la victoire ait été du côté de ses ennemis ou, du moins, que les Assyriens n'aient pas réussi à remporter une victoire décisive sur leurs adversaires. C'est ce qui expliquerait, selon les historiens, que Salmanasar III n'ait plus jamais tenté de traverser l'Euphrate durant le reste de son règne.

Les grandes coalitions anti-assyriennes furent cependant l'exception et non la norme. Si elles s'étaient produites plus fréquemment, il est sûr que les différents royaumes proche-orientaux auraient pu s'opposer à l'expansionnisme assyrien de façon beaucoup plus sérieuse. Ainsi, ils auraient peut-être pu retarder leur fin et éviter leur future destruction. Malgré le revers subi à la bataille de Qarqar, Salmanasar III eut encore

Assurnazirpal II,
conquérant implacable

Assurnazirpal II, roi d'Assyrie de 883 à 859 av. J.-C., établit d'importantes alliances avec les peuples voisins, soumit de nombreuses cités araméennes et babyloniennes, et étendit les limites de l'influence assyrienne jusqu'à la Méditerranée.

Les armées d'Assurnazirpal II livrèrent 14 campagnes, les plus importantes contre les Araméens de Bit Zamani, située au sud-est de la Turquie actuelle, de Bit Adini, localisée dans le bassin moyen de l'Euphrate, et contre les Babyloniens, plus au sud. Elles utilisèrent tous les moyens dont elles disposaient, tels que les chars et les chevaux. Dans les territoires de l'ouest et du nord-ouest, les royaumes indépendants, les craignant, cherchèrent à signer rapidement des alliances avec les rois assyriens, moyennant de généreux tributs, afin d'éviter la destruction totale de leur capitale. Illustration ci-contre : bas-relief (vers 865 av. J.-C.) de la salle du trône d'Assurnazirpal II, à Kalkhu (l'actuelle Nimrud), où l'on voit les soldats assyriens traverser une rivière, probablement l'Euphrate, sur des outres, tandis que leurs ennemis les observent depuis leur forteresse (British Museum, Londres).

largement le temps et l'occasion, durant les dernières années de son règne, d'organiser plusieurs campagnes militaires en Cilicie, mais également contre les royaumes de Melid et la confédération de Tabal, autrement dit dans cette zone géographique qui n'avait pas connu la présence assyrienne depuis l'époque des colonies commerciales paléo-assyriennes, au début du II^e millénaire av. J.-C.

Les royaumes syro-hittites réussirent, durant une certaine période, à survivre à la pression assyrienne en devenant des royaumes tributaires qui conservaient néanmoins une bonne part de leur indépendance politique. Après le règne de Salmanasar III s'ouvrit pour eux une période de calme relatif en raison de la faiblesse politique des successeurs au trône assyrien.

Malgré tout, sous le règne d'Adad-nirari III (810-783 av. J.-C.), il y eut quelques interventions armées ponctuelles. La campagne militaire la plus importante fut menée contre une coalition de royaumes araméens et syro-hittites dirigée par Arpad. Adad-nirari III érigea alors une stèle



qui délimitait la frontière entre le royaume pro-assyrien de Kummuh et le royaume rebelle de Khalparuntiya III. Gurgum devint l'un des principaux opposants à la présence assyrienne dans la région, tandis que les royaumes de Karkemish et de Kummuh continuaient à accepter la domination assyrienne.

Hormis l'épisode cité, les armées d'Adad-nirari III intervinrent pour appuyer le royaume d'Hamath contre une coalition dirigée à nouveau par Arpad. À cette occasion, le roi assyrien érigea une stèle qui délimitait les frontières entre Hamath et Arpad. En raison de l'affaiblissement progressif de la présence assyrienne dans la région, le royaume d'Urartu commença à faire pression sur les États syro-hittites, qui basculèrent peu à peu de la domination et du contrôle assyriens à la sphère d'influence urartéenne. Finalement, sous le règne des monarques urartéens Menua (810-786 av. J.-C.) et Argishti I^{er} (786-764 av. J.-C.), furent soumis d'abord le royaume de Melid puis celui de Kummuh, qui avait été, jusque-là, l'allié traditionnel de l'Assyrie.

Sous le règne du roi assyrien Teglath-Phalasar III (744-727 av. J.-C.) et, plus tard, de Sargon II (722-705 av. J.-C.), la période la plus agressive de l'expansion militaire de l'Empire néo-assyrien allait advenir.

La fin des royaumes syro-hittites

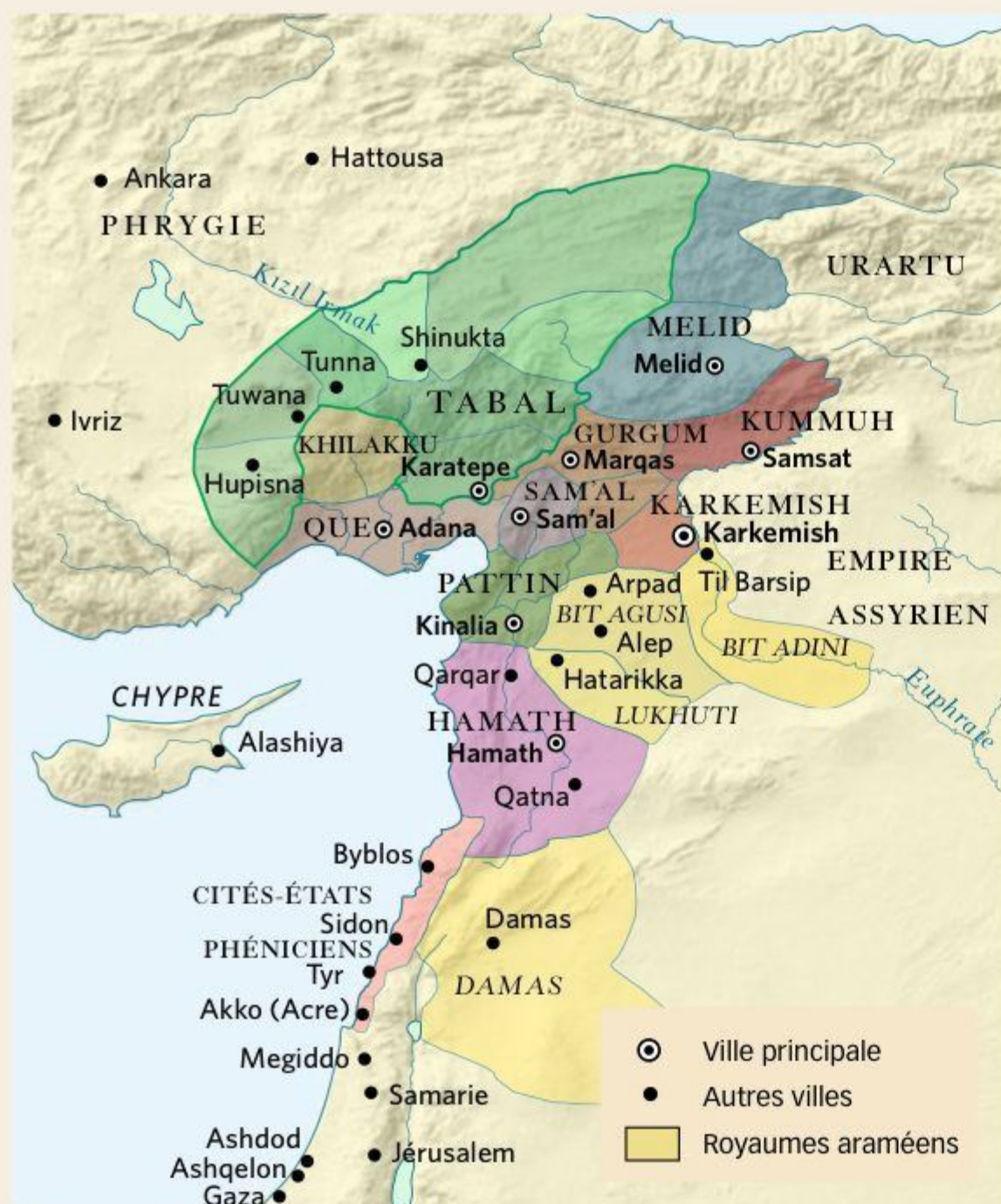
Au cours des quatre décennies des règnes de Teglath-Phalasar III et de Sargon II, les royaumes syro-hittites furent conquis définitivement. Ils perdirent alors totalement leur indépendance politique en devenant de nouvelles provinces assyriennes. Leurs territoires furent régulièrement pillés, et une part importante de leur population fut déportée puis remplacée par d'autres groupes provenant de différentes régions de l'empire, qui avaient été eux-mêmes déplacés. La déportation était en effet une arme efficace souvent employée par les Assyriens après leurs conquêtes pour contrôler leurs ennemis. Le résultat final de la domination assyrienne amena la disparition totale de la culture syro-hittite, dont les principales caractéristiques, de l'architecture à

ASSURNAZIRPAL II.

Statuette en ambre du roi assyrien avec un pectoral d'or. IX^e siècle av. J.-C. (musée des Beaux-Arts, Boston).



Les royaumes syro-hittites avant l'Empire néo-assyrien



Les royaumes syro-hittites, conquis et incorporés à l'Empire néo-assyrien, formaient un conglomerat de petits États indépendants, sans grande capacité de nuisance envers les grands empires proche-orientaux qui se partagèrent la région. Souvent nés sur les vestiges des anciennes cités hittites, ils n'eurent ni la force, ni les armes, ni le sens de la collaboration suffisants pour éviter leur anéantissement.

Le processus d'expansion de deux puissances ennemies, l'Urartu et l'Assyrie, et leur lutte incessante pour le contrôle des territoires situés de l'autre côté de l'Euphrate, mena les royaumes syro-hittites et araméens à la catastrophe. Même des États tels que Sam'al, Kummuh, Gurgum, Melid, Que, Tabal ou Karkemish, qui conservèrent leur indépendance politique après avoir combattu dans une grande coalition le roi assyrien Teglath-Phalasar III en 743 av. J.-C., ne purent éviter d'être écrasés par Sargon II. Jusqu'à présent, la coexistence de ces royaumes syro-hittites avec leurs grands voisins, comme les Araméens du Sud (Bit Agusi, Bit Adini, Lukhuti, Hamath), s'était bien passée, malgré la différence radicale de leurs cultures et origines respectives. Parmi tout l'ensemble syro-hittite, seuls Tabal et Khilakku réussirent à retrouver en partie leur autonomie jusqu'à l'époque hellénistique. Ils représentaient les derniers reliquats d'une civilisation autrefois puissante, qui était parvenue à absorber des éléments culturels et ethniques de nombreux peuples proche-orientaux.

l'écriture hiéroglyphique hittite en passant par les courants artistiques, finirent par se fondre dans le melting-pot assyrien.

En 743 av. J.-C., les armées de Teglath-Phalasar III remportèrent une victoire à la bataille de Kishtan sur une grande coalition anti-assyrienne menée par l'Urartu et rassemblant tout aussi bien les royaumes de la région du Taurus que les royaumes araméens de Syrie. Cette victoire mit un point final à l'influence et au contrôle urartéens sur les royaumes syro-hittites. Malgré cette défaite, une bonne partie de ces petits États (Sam'al, Kummuh, Gurgum, Melid, Tabal, Que, Karkemish, etc.) parvinrent à conserver une forte autonomie politique. Seul le royaume de Pattin, également dénommé Unqi dans les textes assyriens, devint une province assyrienne, pour le punir d'avoir participé à l'opposition orchestrée par Arpad. Tutammu, le roi de Pattin, d'après le récit de Teglath-Phalasar III, avait en effet brisé son serment de fidélité envers les Assyriens. En guise de représailles, le roi assyrien ordonna la conquête de la ville de Kinalia, dont il tira un copieux butin, et la déportation d'une bonne partie de la population. Plus tard, il fit construire dans cette ville un grand palais qui servirait de résidence aux gouverneurs assyriens.

Les activités anti-assyriennes promues par l'État anatolien de Phrygie, que commandait le célèbre roi Midas, obligèrent le monarque assyrien à intervenir. Afin d'y mettre un terme, Sargon II transforma en provinces assyriennes tous les royaumes syro-hittites. En 717 av. J.-C., le roi Pisiri de Karkemish tenta, dans un dernier acte de résistance, de créer une coalition anti-assyrienne avec le roi Midas, mais Sargon II réagit rapidement : il captura la famille royale de Karkemish, pilla la ville et en déporta les habitants. C'en était fini de l'autonomie politique de Karkemish. Tabal et Khi-lakku (en 713 av. J.-C.), Que et Malatya (en 712 av. J.-C.), Gurgum (en 711 av. J.-C.) et Kummuh (en 708 av. J.-C.) connurent tous le même sort que Karkemish. Le contrôle assyrien sur ces cités se prolongea jusqu'à la disparition de l'Empire néo-assyrien, en 612 av. J.-C., date à laquelle la capitale, Ninive, tomba aux mains des armées mèdes et babyloniennes.

Les fouilles ont confirmé les sources écrites, prouvant que, pendant la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C., de nombreuses cités syro-hittites furent détruites, leurs palais pillés et leurs monuments rasés, et que l'on construisit à leur place des palais pour les nouveaux gouverneurs assyriens. Seule la Cilicie, située au sud-est de la péninsule anatolienne, fut capable de résister en partie à l'expansionnisme assyrien. On peut l'expliquer par des raisons géographiques :



la position marginale de cette province par rapport à l'Empire néo-assyrien et son relief accidenté qui empêchait toute manœuvre militaire aisée. Plus tard, les royaumes de Tabal et de Khilakku retrouvèrent partiellement leur autonomie, sans que les successeurs du roi Sargon II parviennent jamais à les réannexer d'une façon franche au système administratif assyrien. Ce furent les seuls bastions où la culture syro-hittite survécut jusqu'à l'époque hellénistique.

Les Araméens face à l'Assyrie

Les royaumes araméens, entre le milieu du IX^e siècle av. J.-C. et la fin du VIII^e siècle av. J.-C., eurent une histoire assez semblable à celle des royaumes syro-hittites, puisqu'ils tombèrent sous le joug de l'impérialisme assyrien.

La présence des Assyriens sur les terres araméennes de l'ouest commença sous le règne de Salmanasar III. Les premières actions militaires ordonnées par le monarque assyrien furent dirigées contre le royaume araméen de Bit Adini, qui était situé dans une région d'une importance

géostratégique absolument capitale. En effet, le contrôle de Bit Adini permettrait aux Assyriens de franchir librement l'Euphrate puis d'envahir facilement tout le nord de la Syrie. Les Assyriens conquièrent et détruisirent d'abord la ville de La'la'tu. Ahuni, le roi de Bit Adini, se réfugia alors à Til Barsip, ville qui serait elle aussi prise et détruite par les Assyriens. D'autres villes, telles que Burmarina, Paqaruhbuni, Alligu, Nappigu et Rugulitu, connurent le même destin. Après la conquête de Til Barsip, les Assyriens procédèrent à la reconstruction de la ville. Ils bâtirent des édifices publics, repeuplèrent la cité avec des populations déportées depuis d'autres parties de l'empire, et la rebaptisèrent Kar-Salmanasar. De cet endroit, Salmanasar III put accéder aux royaumes araméens du centre et du sud de la Syrie. Il leur imposa, après les avoir vaincus, de lourds tributs.

La majorité des royaumes araméens choisirent d'opposer une forte résistance militaire aux tentatives de domination des Assyriens. L'épisode le plus significatif de cette guerre fut celui où la grande coalition menée par le roi araméen

GUERRIERS SYRO-HITTITES. Bas-relief provenant de Zincirli, IX^e siècle av. J.-C. (musée de l'Ancien Orient, Istanbul). Ci-dessous, Yerah' Azar, roi d'Ammon, vaincu par Teglath-Phalasar III (Musée archéologique national, Amman).





SPHINX. Fragment en ivoire appartenant sans doute à un meuble provenant du palais du roi Hazaël de Damas, à Arslan Tash. IX^e siècle av. J.-C. (Musée national, Alep).

Hadadezer de Damas se battit à Qarqar (853 av. J.-C.), au bord du fleuve Oronte, contre les Assyriens. D'après les récits assyriens, Damas fut le royaume araméen qui contribua le plus à l'effort de guerre, puisqu'il apporta à la coalition près de 20 000 soldats, 700 chars et pas moins de 700 chevaux. Après son succès dans la défense de son territoire à la bataille de Qarqar, la coalition se reforma plusieurs fois les années suivantes dans le but d'empêcher les Assyriens d'avoir la mainmise pleine et entière sur le Proche-Orient.

Des problèmes de politique intérieure, ainsi que des conflits dans la succession des rois de Damas, mirent un terme aux réussites de la grande coalition. Hazaël, qui usurpa le trône d'Hadadezer à Damas, fut abandonné par les autres royaumes amis. Aussi dut-il faire face seul aux attaques assyriennes lors des campagnes de 841 et de 838 av. J.-C., menées, elles aussi, par le roi Salmanasar III. Bien que la conquête de Damas ait finalement pu être évitée, les Assyriens maintinrent la pression, ce qui occasionna d'importants bouleversements dans le royaume araméen,

au premier rang desquels on trouve la destruction de nombreuses villes voisines, moins bien protégées que la capitale. La mort de Salmanasar III en 824 av. J.-C. diminua considérablement le nombre des offensives de l'armée assyrienne dans les royaumes araméens, car les successeurs au trône assyrien préférèrent consolider leur propre royaume plutôt que de reprendre à leur compte la politique expansionniste menée par leurs prédécesseurs. Ainsi, à partir du règne de Shamshi-Adad V (824-811 av. J.-C.), second fils de Salmanasar III, le pouvoir assyrien entra dans une nouvelle phase de son histoire, qui se prolongea pendant plus d'un demi-siècle et qui se caractérisa par des affrontements régionaux continus.

Au centre et au sud de la Syrie, Hazaël de Damas, dont le nom signifie « dieu a vu », est cité plusieurs fois dans la Bible. Il fut sans doute une figure régionale très active : il amorça en effet une politique de conquêtes territoriales qui le conduisit à contrôler une partie du royaume d'Israël et de la Transjordanie. L'empreinte d'Hazaël sur l'histoire de Damas fut énorme. Les textes assyriens le prouvent, qui nommaient, 100 ans après la mort de ce souverain, le royaume de Damas par l'expression « maison d'Hazaël ». Ils considéraient également ce roi comme le fondateur du royaume araméen. Plus significatif encore, le témoignage apporté par l'historien Flavius Josèphe qui, au I^{er} siècle av. J.-C., affirmait que les habitants de Damas vénéraient encore Hazaël comme une véritable divinité, au même titre qu'Hadad, le dieu de la Tempête.

Au nord de la Syrie, le roi Zakkur d'Hamath décida d'étendre les frontières de son royaume vers la région de Lu'ush et la ville d'Hazrek. Son attitude expansionniste entraîna la réaction d'autres royaumes, qui craignaient les conséquences de l'émergence de cette nouvelle suprématie régionale. Ce fut pour cette raison que Bar-Hadad de Damas, successeur d'Hazaël, reprit vers 800 av. J.-C. la politique multilatérale d'Hadadezer, et créa une nouvelle grande coalition aux côtés d'Arpad et d'autres royaumes araméens et syro-hittites (Bit Agusi, Que, Amuq, Gurgum, Sam'al, Melid). Ses troupes marchèrent sur celles de Zakkur, qui, malgré l'immense force qu'il dut affronter, put résister à l'attaque.

La politique extérieure assyrienne, qui devint déficiente à partir de la mort de Salmanasar III, permit au royaume araméen d'Urartu d'entrer sur la scène politique, ce qui bouscula les alliances régionales scellées jusqu'alors. Cependant, la situation changea du tout au tout avec l'arrivée sur le trône de Teglath-Phalasar III, qui mit un terme à l'influence urartéenne. Alep fut alors assiégée et transformée en province assyrienne. Dans le même temps, les États qui voulurent



conserver leur indépendance durent signer des traités de fidélité avec les Assyriens, qui les obligeaient à fournir des renforts militaires et les forçaient à payer un tribut annuel.

Malgré l'opposition qu'ils pouvaient rencontrer, les Assyriens transformèrent un à un en provinces les royaumes qu'ils avaient conquis. Teglat-Phalasar III réussit à annexer Arpad en 740 av. J.-C., Hazrek en 738 av. J.-C. et Damas en 732 av. J.-C. Il y eut toutefois en 720 av. J.-C., sous le règne de Sargon II, une grande rébellion araméenne, qui fut vite écrasée. Ce dernier sur-saut mit un terme à l'indépendance politique des États araméens, mais n'entraîna pas la disparition de leur culture. En réalité, ce fut justement après la disparition des royaumes araméens indépendants que la langue araméenne se diffusa dans le Proche-Orient presque tout entier. Ainsi, certains peuples arabes, comme les Kédarites ou les Nabatéens, adoptèrent l'araméen, tandis que les grands empires assyrien, babylonien et perse favorisèrent cette langue au point de la substituer au traditionnel akkadien d'origine mésopotamienne.

Les riches cités phéniciennes subirent l'expansionnisme de l'Empire assyrien, qui devint leur principal problème dans la période comprise entre les IX^e et VII^e siècles av. J.-C.

Les Assyriens en Phénicie

Assurnazirpal II est le prédécesseur de Salmanassar III. Ce monarque régna de 883 à 859 av. J.-C. Il dirigea en 870 av. J.-C. une brève expédition militaire sur les côtes phéniciennes qui se solda par un gros butin et de nombreux tributs, sans toutefois occasionner trop de destructions dans les villes et les villages. Ce fut la toute première intervention assyrienne dans la région depuis l'époque du roi Teglat-Phalasar, à la fin du XII^e siècle av. J.-C.

À sa suite, les rois des villes phéniciennes de Tyr, de Sidon, de Byblos, d'Arwad, entre autres, versèrent au roi assyrien des tributs d'or, d'argent, d'étain, de cuivre, de tissus, de bois, d'ivoire, d'animaux exotiques, d'objets précieux... Ultérieurement, l'expansionnisme assyrien mis en route par le roi Salmanassar III bouscula radicalement le panorama politique phénicien,

URARTU ET ASSYRIE.

Sur le panneau du haut, les chars assyriens poursuivent les habitants d'Urartu après avoir pillé la ville ; sur celui du bas, on voit l'attaque des archers assyriens. Fragment des décorations de bronze des portes du palais de Salmanassar III à Balawat, vers 835 av. J.-C. (British Museum, Londres.)

L'HISTOIRE MALHEUREUSE DES DIEUX DE TELL HALAF

Les sculptures et bas-reliefs du palais du roi Kapara à Guzana, capitale du royaume araméen de Bit Bahiani refondée sur l'ancienne Tell Halaf au IX^e siècle av. J.-C., furent découverts au début du XX^e siècle par le baron Max von Oppenheim. Ce fut ainsi que de nombreuses statues de dieux et d'êtres mythologiques fabuleux furent mis au jour, avec près de 200 orthostates (bas-reliefs en pierre sculptés sur la partie inférieure des murs). Une trentaine de grandes statues, transportées au musée du baron à Berlin, furent réduites en plus de 27 000 fragments par un bombardement survenu pendant la Seconde Guerre mondiale. Depuis leur restauration, elles peuvent être admirées au Pergamonmuseum, à Berlin. Lorsque l'écrivain Samuel Beckett les vit en 1936, il écrivit à propos de l'une d'elles : « l'oiseau soleil gigantesque : superbement démoniaque, sinistre, implacable ».



DES FIGURES AUX YEUX HYPNOTIQUES.
On les trouve fréquemment parmi l'iconographie du palais du roi Kapara de Bit Bahiani à Guzana. Ci-dessus, Gilgamesh se tient entre deux demi-dieux qui supportent le Soleil, sur un orthostate du palais. IX^e siècle av. J.-C. (Musée archéologique, Alep).

LES EFFIGIES DES DIEUX.
Avec leurs corps hiératique et leur visage impassible aux yeux saillants et au nez proéminent, les représentations des dieux furent un objet de culte et de respect dans les petits royaumes araméens.

1 LE DIEU HADAD.
Dieu araméen de la Tempête, de l'Éclair, de la Foudre et de la Pluie, il est représenté ici dans une attitude paisible, les yeux méditatifs.





2 LA DÉESSE ISHTAR. Ishtar était la déesse de l'Amour et des Batailles, et l'épouse du dieu principal de chaque cité. Sur les autels qui lui étaient consacrés, on plantait un arbre ou un « pilastre sacré ».

3 LE RÉCIPIENT DESTINÉ AUX OFFRANDES. Sous la double sculpture, l'autel du palais de Tell Halaf présente un récipient destiné aux offrandes et aux sacrifices (Musée archéologique, Alep).



LES ORTHOSTATES

De nombreux murs du palais du roi araméen présentaient sur leur partie supérieure des panneaux de basalte décorés de bas-reliefs qui représentaient toutes sortes de figures de la vie quotidienne, mythologiques ou liées à la religion. Soldats et scènes familiales, êtres étranges semi-humains et zoomorphes s'inscrivent pleinement dans la tradition artistique syro-hittite et sont très semblables à la thématique et au style de ceux qui ont été retrouvés à Zincirli, l'ancienne Sam'al, capitale du royaume syro-hittite homonyme.



SOLDAT À CHEVAL sur un orthostate du mur du palais de Guzana (Tell Halaf), ix^e siècle. av. J.-C. (British Museum, Londres).



DÉMON À QUATRE AILES sur un orthostate du palais de Guzana (Tell Halaf), seconde moitié du ix^e siècle av. J.-C. (Musée archéologique, Alep).

La continuité des symboles politico-religieux

Le caractère cosmopolite des villes phéniciennes fut propice à la diffusion de nombreuses valeurs culturelles, même si leurs habitants en avaient assimilé d'autres, y compris celles des Assyriens qui les occupaient, sans que pour autant ils n'aient renoncé à leurs propres traditions.

Les Phéniciens conservèrent leur propre symbolique, en harmonie avec les éléments extérieurs qu'ils incorporèrent à leur culture et qui se reflétèrent par la suite dans tous leurs objets manufacturés. La religion fut l'un de ces éléments culturels ; elle est fondée sur le culte du dieu Melqart. De la relation qu'entretenaient les Phéniciens avec d'autres cultures, étrusque, égyptienne ou assyrienne, sortit un incroyable mélange artistique que les artistes de l'époque incarnèrent dans de beaux objets votifs, voire des sarcophages funéraires. La symbolique et les motifs iconographiques, utilisés comme éléments décoratifs sur toutes sortes d'objets d'art, bas-reliefs et sculptures, bijoux, vases en métaux nobles ou meubles en ivoire, révélaient la condition sociale de leurs propriétaires. Parfois d'origine étrangère, comme les patères ci-contre, ils restèrent quelquefois fidèles à la tradition phénicienne.



PATÈRE ÉGYPTIENNE D'OR ET D'ARGENT.
Elle appartient au pharaon Psousennès I^{er}
(Musée égyptien du Caire).



PATÈRE PHÉNICIENNE D'OR. Chypre.
Au centre, le pharaon élimine ses ennemis.
(musée du Louvre, Paris).



PATÈRE PHÉNICIENNE D'ARGENT.
Praenestre. Elle reproduit le motif du pharaon
(musée national de la Villa Giulia, Rome).



PATÈRE ÉTRUSQUE D'OR. Praenestre.
Le motif est identique à la patère phénicienne
(musée national de la Villa Giulia, Rome).

UN CHEF-D'ŒUVRE DE L'ORFÈVRERIE PHÉNICIENNE (p. 93).

Provenant de la colonie d'Idalion (Chypre), cette patère en or présente, outre le traditionnel motif du pharaon anéantissant ses ennemis avec sa massue, d'autres éléments décoratifs sous forme de combats mythologiques, ainsi qu'une frise de sphinx ailés.
VIII^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

même si son impact pût être parfois différent d'un royaume à l'autre. Ainsi, les rois de la côte nord phénicienne choisirent de s'opposer ouvertement à l'occupation en participant à la grande coalition anti-assyrienne formée par le roi Irhuleni d'Hamath, qui affronta les Assyriens lors de la bataille de Qarqar, en 853 av. J.-C. À cette occasion, Byblos fournit à la nouvelle coalition environ 500 soldats ; le royaume de Siannu, qui ne fut pas en reste, offrit 30 chars et un nombre indéterminé de soldats ; Usnu, pas moins de 200 soldats ; Sumura, qui se sacrifia, 1 000 soldats ; Arqa, qui voulut surpasser ses alliés, 10 000 soldats et 10 chars ; et Arwad, un total de 200 soldats. L'aide phénicienne, excepté dans le cas d'Arqa et de Siannu, fut plutôt symbolique, se réduisant à de faibles effectifs. Elle traduisait toutefois la ferme volonté de s'opposer à la domination assyrienne.

Pactes forcés de non-agression

Au sud de la côte phénicienne, le royaume unifié de Tyr-Sidon se tint en marge des activités anti-assyriennes menées par la grande coalition

et choisit de continuer à verser un tribut pour conserver son indépendance intacte. Après l'épisode de la bataille de Qarqar, la majeure partie des villes phéniciennes craignant d'être détruites, décidèrent d'imiter la politique de Tyr-Sidon et de verser le tribut exigé par les Assyriens. C'est ce qui se passa en 838 av. J.-C., lorsque Tyr, Sidon et Byblos versèrent leur contribution à Salmanasar III. Cette politique tributaire fut maintenue sous le règne d'Adad-nirari III. En 803 av. J.-C., le monarque assyrien reçut le tribut de Tyr et de Sidon lors de son voyage à destination de l'île d'Arwad, où il fit ériger une stèle sur laquelle des artistes assyriens sculptèrent une image à son effigie.

Teglath-Phalasar III bouleversa l'équilibre géopolitique de la Phénicie. À cette époque, toute la côte nord devint une province assyrienne, avec comme capitale Sumura. Seule l'île d'Arwad, qui bénéficiait d'une situation géographique la rendant imprenable, put conserver son indépendance. Les cités phéniciennes les plus méridionales, elles, continuèrent à verser un tribut à l'Assyrie.



Assarhaddon, un monarque diplomate et conciliateur

Assarhaddon démontra ses dons de conciliateur en restituant leurs droits et leurs privilèges aux citoyens de Babylone, après la destruction de la ville par son père, Sennachérib. Il restaura également ses temples et ses murailles, et instaura un système administratif efficace.



Assarhaddon tenta de faire oublier aux Babyloniens les destructions que son père avait commises en 689 av. J.-C. Aussi mit-il en place une politique diplomatique visant à obtenir une certaine stabilité. Avec ses tours et ses murailles, la cité avait été sérieusement endommagée au cours de l'assaut. Son temple le plus important, consacré au dieu suprême Marduk, avait été pillé et sa statue transférée en Assyrie. Ce transfert interrompit les grandes cérémonies religieuses du culte de Marduk, ainsi que d'autres activités de caractère civique. Assarhaddon se proposa de reconstruire la ville et les temples, et de faire de Babylone un centre névralgique de son royaume (l'autre serait situé à Ninive). Cependant, avant que ne commencent les travaux de restauration du temple de Marduk, il se produisit un curieux événement : les prêtres avaient déclaré que le dieu lui-même, irrité contre la ville, leur avait interdit de reconstruire le temple pendant 70 ans. Connaissant les intentions d'Assarhaddon, ils manipulèrent les chiffres, et le délai fut réduit à 11 ans, ce qui correspondait à la période qui s'était déjà écoulée. Les travaux purent ainsi commencer. L'importance des faits fut relatée dans le prisme d'Assarhaddon, qui rappelle la reconstruction des murs et des temples de Babylone par ce souverain. Dans la partie supérieure de l'image apparaissent une série de symboles divins et d'autres éléments destinés à protéger et à ratifier le message transmis en écriture cunéiforme. Illustration : face recto du prisme, daté entre 680 et 669 av. J.-C. (British Museum, Londres).

En 740 av. J.-C., Itho-Baal II de Tyr dut verser aux occupants des quantités énormes d'argent, d'or, d'étain, de fer, de cuir, de défenses d'éléphants, de tissus, etc. Plus tard, en 734 av. J.-C., le roi Teglath-Phalasar III mentionna dans des inscriptions les contributions de Mattan-Baal d'Arwad, de Hiram II de Tyr sans oublier évidemment Shipit-Baal de Byblos. Il était fort difficile de résister à Teglath-Phalasar III, qui découpait progressivement toute la Syrie et la Palestine en provinces assyriennes. Cependant, en dehors de quelques moments précis, les cités phéniciennes parvinrent à préserver assez largement leur autonomie politique vis-à-vis de l'Assyrie, en continuant à verser leur tribut, même au prix d'un coût très élevé.

L'occupation assyrienne suscita bien des conflits dans le royaume de Tyr. Sous le règne de Metenna II, par exemple, la colonie tyrienne de Cition, première colonie phénicienne fondée en Méditerranée, se rebella contre Tyr. Il est fort probable que ce fût à cause de sa contribution très importante au tribut tyrien à payer aux Assyriens, laquelle portait un grave préjudice à son économie. Les problèmes de Tyr se poursuivirent peu après, en raison de la rivalité traditionnelle qu'elle entretenait avec Sidon. En 726 av. J.-C., cette dernière parvint à s'émanciper de Tyr et à récupérer son indépendance politique, mais cela ne dura qu'une très courte période.

En 722 av. J.-C., Sargon II modifia entièrement la situation politique du sud de la côte phénicienne. Ce monarque assyrien, après avoir étouffé une rébellion de Tyr, arracha au roi Luli le gouvernement de l'île et le remit à Shilta, favorable aux Assyriens. Le monarque de Sidon resta roi des territoires continentaux de Tyr-Sidon, mais perdit le contrôle sur les possessions chypriotes. Les manœuvres de Sargon ne parvinrent pas à freiner les actions hostiles menées par le roi Luli contre le pouvoir assyrien : à la mort du monarque en 705 av. J.-C., il profita de la période de troubles qui suivit pour tenter d'échapper au joug assyrien en collaborant à une grande coalition anti-assyrienne née en Égypte. Mais cette tentative de rébellion échoua à nouveau, car, dès que le successeur de Sargon II, Sennachérib (705-681 av. J.-C.), fut installé sur le trône, il leva ses armées : Luli, devant l'arrivée imminente des Assyriens, redouta un dénouement funeste et s'enfuit. Sennachérib le remplaça par un roi pro-assyrien, Itho-Baal III. À la suite de ces événements, il prit ses quartiers dans la ville d'Ush, située en face de l'île de Tyr, où il organisa une cérémonie de remise de tributs à laquelle se rendirent, entre autres, Itho-Baal III, Abdi-liti d'Arwad et Ur-Milk I^{er} de Byblos. Sous le règne d'Assarhaddon (680-669 av. J.-C.), une bonne partie de la côte phénicienne, qui avait



réussi à conserver son autonomie jusque-là, perdit son indépendance politique à cause de l'échec militaire de l'alliance anti-assyrienne menée par les rois Abdi Milkuti de Sidon et Sanduri de Kundi (Cilicie). Afin d'éviter d'autres révoltes de ce genre, Assarhaddon décida de créer une nouvelle province assyrienne, à laquelle il intégra Sidon. Il y nomma un officier impérial comme gouverneur qu'il installa dans une ville toute neuve : Kar-Assarhaddon. Le roi Baal I^{er} de Tyr resta longtemps fidèle à l'Assyrie. En récompense, Assarhaddon lui donna le contrôle des cités côtières de Marubu et de Sarepta. Mais le lourd tribut exigé par les Assyriens poussa Baal I^{er} à tenter un rapprochement avec Taharqa, le pharaon égyptien, ennemi traditionnel des Assyriens. En apprenant cette ruse, Assarhaddon obligea Baal I^{er} à signer un traité de subordination, dont l'une des clauses lui interdisait de commercer avec l'Égypte. L'île d'Arwad eut une histoire assez semblable à celle de Tyr et de Sidon. Le roi Mattan-Baal opta en premier lieu pour une collaboration avec les Assyriens en leur envoyant, par exemple, du bois de cèdre pour

la construction du nouveau palais d'Assarhaddon. Cependant, la politique pro-assyrienne du gouvernement d'Arwad s'acheva avec l'arrivée sur le trône d'un nouveau monarque, Yakinlu, qui tenta de mettre un terme au paiement de l'impôt à l'Assyrie.

Au début du règne d'Assurbanipal (668-630 av. J.-C.), le successeur d'Assarhaddon, si Yakinlu d'Arwad et Baal I^{er} de Tyr comptaient parmi les rois totalement soumis à l'Assyrie, ils montrèrent très vite leur volonté de se débarrasser de ce joug pesant. Ainsi, Yakinlu tenta de bloquer le trafic maritime avec les ports assyriens, ce qui obligea Assurbanipal à intervenir pour soumettre Arwad. En représailles, le monarque assyrien imposa un lourd tribut et obligea même Yakinlu à livrer sa propre fille au harem royal, situé dans la capitale assyrienne, Ninive. À la mort de Yakinlu, Assurbanipal désigna le successeur au trône d'Arwad. Il choisit Azibaal, l'un des dix enfants du défunt, qui se présentèrent devant Assurbanipal pour renouveler leurs témoignages de fidélité et lui offrir les présents adéquats.

ART PHÉNICIEN EN ASSYRIE. Les pillages et les impôts assyriens inondèrent les villes d'œuvres d'art provenant de tout le Proche-Orient. Ci-dessus, une pièce phénicienne en ivoire, d'influence égyptienne, découverte à Nimrud et datée du dernier tiers du VIII^e siècle av. J.-C. (Musée national d'Irak, Bagdad.)

Les traces de la richesse des colonies phéniciennes en Méditerranée

Là où les Phéniciens s'installèrent, ils laissèrent des traces profondes de leur richesse matérielle et culturelle. Et malgré la séparation entre Tyr et ses colonies commerciales, l'intensité de ces traces ne fut pas atténuée, comme en témoignent des colonies phéniciennes de la Méditerranée, telles que Gadir (Cadix), Carthage ou encore Tharros.

Les colonies phéniciennes de la Méditerranée occidentale

naquirent de la nécessité de certaines villes de développer leurs routes commerciales. D'abord, entre la deuxième moitié du IX^e siècle av. J.-C., les navigateurs de Tyr arrivèrent à Chypre et en Crète, où ils bâtirent des édifices publics et funéraires, et diffusèrent des articles de luxe, tels que bijoux, meubles et accessoires à incrustations d'ivoire. Plus tard, entre les IX^e et XI^e siècles av. J.-C., eut lieu la fondation de Carthage, appelée dans quelques temps à succéder en importance à la métropole. Mais les Phéniciens avaient probablement déjà construit à Gadir un temple consacré au dieu Melqart, avec des stèles et des autels de bronze, un feu sacré et « l'olivier de Pygmalion ». D'après la coutume tyrienne, il fallait créer un lien religieux entre la colonie et la métropole. Il y eut également des colonies phéniciennes dans la péninsule Ibérique, entre

autres Malaka (Malaga), Sexi (Almuñécar), Abdera (Adra) et Onuba (Huelva). Illustration : à gauche, bague avec un scarabée, des VI^e-IV^e siècles. av. J.-C., de la nécropole de Tharros, en Sardaigne (Musée archéologique national, Cagliari). À droite, ruines de la ville punico-romaine de Tharros.

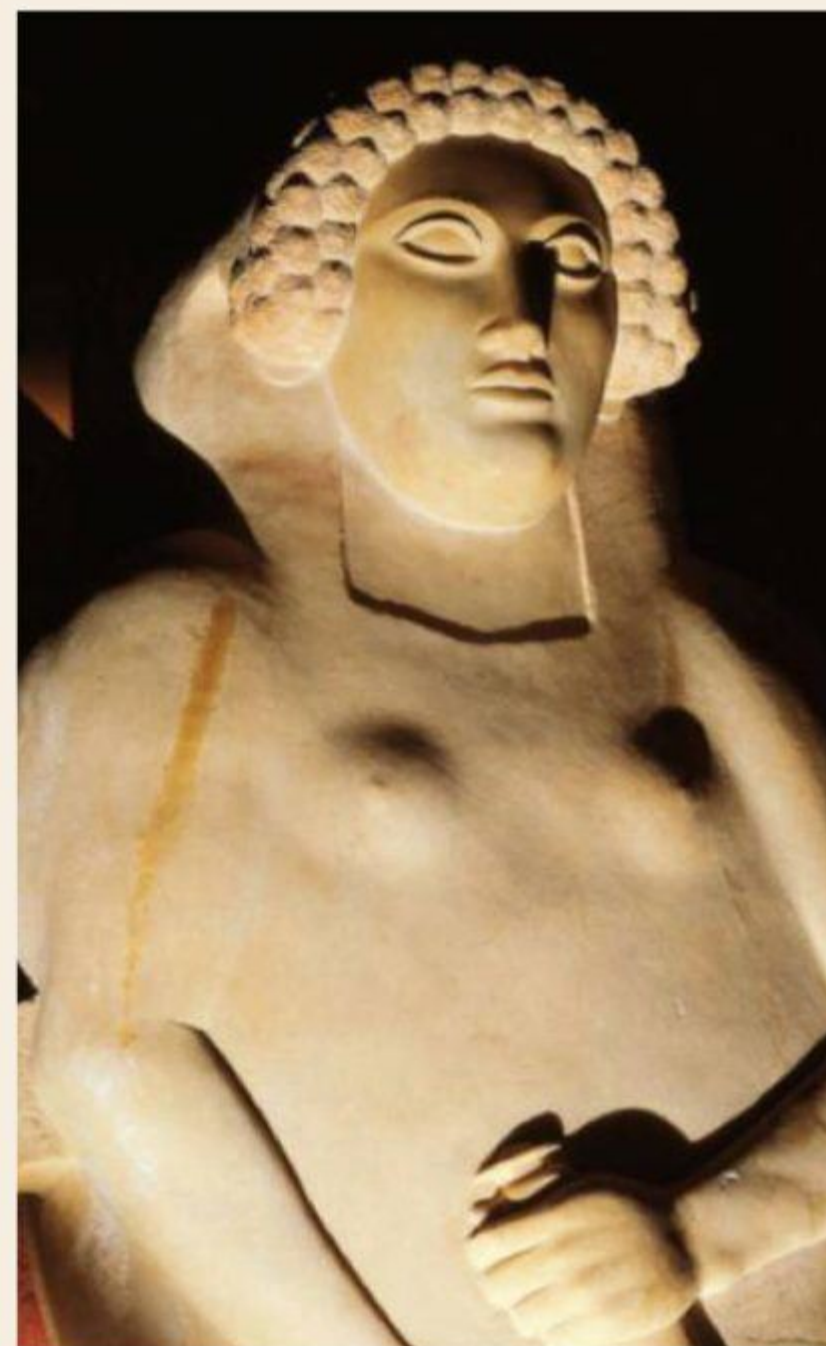


À Tyr, malgré le traité de subordination signé avec Assarhaddon, Baal I^{er} s'associa à une nouvelle révolte anti-assyrienne fomentée par l'Égypte, qui provoqua, comme il fallait s'y attendre, une nouvelle intervention militaire assyrienne entre 644 et 643 av. J.-C. Assurbanipal attaqua les cités d'Ushu et d'Akko, et mit fin définitivement à l'indépendance de Tyr – y compris à ses territoires continentaux – en l'intégrant au système des provinces de son royaume.

Sous le règne d'Assurbanipal, la côte phénicienne fut divisée en trois provinces assyriennes : Sumura au nord, Sidon-Kar-Assarhaddon au centre, et Ushu au sud. Seules Arwad, Byblos et Tyr restèrent autonomes, mais avec un statut précaire et soumises à de très lourds tributs. Si l'on compare le processus de soumission des cités phéniciennes à celui des royaumes araméens et syro-hittites, on peut constater que les Assyriens se montrèrent beaucoup plus réservés et prudents avec la Phénicie. Ce ne fut que très tardivement, et avec d'importantes exceptions, celles de Tyr, de Byblos et d'Arwad, dont nous venons

de présenter, que les territoires phéniciens furent transformés en provinces assyriennes. L'explication de cette différence de traitement dans la politique assyrienne tient, selon les historiens, certainement à la spécificité des cités phéniciennes : leur valeur ne reposait pas uniquement sur l'étendue et la richesse de leurs territoires, mais tout particulièrement sur leur extraordinaire capacité commerciale maritime.

Les Assyriens furent toujours conscients que l'administration impériale ne serait jamais capable, par manque d'expérience en négoce, d'absorber et de maintenir le grand commerce méditerranéen établi par les Phéniciens avec la même efficacité. En conservant l'autonomie des enclaves phéniciennes, les Assyriens assuraient ainsi la continuité de leurs structures commerciales, dont ils bénéficiaient à travers les tributs que leur versaient les cités. En résumé, du point de vue assyrien, des villes phéniciennes libres étaient beaucoup plus rentables. En les laissant exercer leurs activités commerciales et en les soumettant simplement à l'impôt, les monarques



SARCOPHAGE FÉMININ EN ALBÂTRE.
Réalisation punique provenant de Gadir, ^{vi}^e-^v^e siècle av. J.-C. (musée de Cadix). Durant l'Antiquité, Gadir fut la cité phénicienne la plus importante de la péninsule Ibérique.

assyriens en exploitaient mieux les richesses qu'en les gouvernant directement, après y avoir nommé des fonctionnaires, et les avoir intégrées à l'empire avec le statut de provinces.

L'expansion coloniale phénicienne

Entre le ^{ix}^e et le ^{vii}^e siècle av. J.-C., la Phénicie fut marquée par un phénomène d'une grande importance historique : l'expansion coloniale de Tyr. La pression fiscale assyrienne, la surpopulation des territoires continentaux tyriens, la demande accrue en matières premières, comme l'ivoire, l'or et l'argent, pour confectionner des articles de luxe destinés aux Tyriens, ainsi que l'impossibilité d'accéder aux principales ressources minières d'Anatolie et d'Iran, sont les raisons qui permettent d'expliquer la grande expansion commerciale de Tyr dans toute la Méditerranée.

Lors de la période phénicienne archaïque, les commerçants tyriens fondèrent une série de colonies et d'entreprises commerciales en Méditerranée centrale et occidentale, mais également sur le littoral atlantique, dans un but bien

évidemment commercial, mais aussi avec comme objectif de contrôler des territoires nouveaux et d'en exploiter les ressources agricoles.

En Méditerranée centrale, les colonies phéniciennes se concentrèrent sur la partie occidentale de la Sicile (Motya, Panormo, Solunto), dans les îles de Malte, de Gozo et de Pantelleria, en Tunisie (Carthage et Utique) et dans la moitié sud de la Sardaigne (Tharros, Monte Sirai, Sulcis, Bithia, Nora et Cagliari). En Méditerranée occidentale, la majeure partie des colonies phéniciennes s'établirent sur les côtes de la péninsule Ibérique, où se détachait, parmi de nombreuses autres, la colonie de Gadir, avec son important temple consacré à Melqart, le dieu patron de Tyr, de même que les installations sur l'île d'Ibiza. Les Phéniciens établirent aussi des colonies au Portugal, comme celle d'Abul, et sur la façade atlantique du Maroc, comme celles de Lixus et de Mogador.

En général, ces colonies leur permettaient le contrôle des principales zones minières et de certains territoires détenant d'importantes ressources agricoles. Les Phéniciens y implantaient



RAVAGES ASSYRIENS.

Les vestiges de la ville philistine d'Ashdod sont passés à la postérité comme des témoins muets de la violence destructrice de l'armée assyrienne de Sargon II en 710 av. J.-C.

des garnisons militaires, indispensables à la protection et au contrôle des grandes routes commerciales maritimes.

Entre soumission et soulèvement

L'histoire politique philistine oscilla entre la soumission imposée par la force des armes et une violente opposition à l'Empire assyrien. Cette dernière attitude fut souvent appuyée, sinon directement suggérée, par l'adversaire héréditaire des Assyriens, l'Égypte. Malgré leur intérêt séculaire pour le Proche-Orient, en particulier à cause de ses ressources naturelles (surtout le bois) et commerciales (ports, contrôle des routes terrestres et maritimes) de première importance, les Égyptiens étaient conscients de leur faiblesse vis-à-vis des Assyriens. Aussi, en raison de la quasi-impossibilité de remporter une victoire lors d'un affrontement direct avec eux, choisirent-ils toujours de jouer la carte de la déstabilisation politique en tentant de miner peu à peu les bases de l'empire au Proche-Orient. Malheureusement pour les royaumes proche-orientaux,

en l'occurrence pour les cités philistines, l'aide égyptienne fut toujours très peu fiable et, pire encore, dépourvue d'efficacité.

La première traces écrites mentionnant la soumission des villes philistines, autrement dit leur statut de royaumes tributaires des Assyriens, remonte à la fin du IX^e siècle av. J.-C., sous le règne d'Adad-nirari III. Cependant, à partir du règne de Teglath-Phalasar III débuta une période d'une trentaine d'années caractérisée par une augmentation des tensions politiques ainsi qu'une prolifération des conflits armés.

En 734 av. J.-C., les armées assyriennes lancèrent une campagne militaire contre Gaza. Cette cité philistine, qui a vraisemblablement été fondée entre 1500 av. J.-C. et 1400 av. J.-C., est aujourd'hui impossible à fouiller, car le site de l'ancienne Gaza (Tell Haruba) se situe juste en dessous de la ville actuelle. Les historiens ont trouvé que la première référence à la ville remonte au règne de Thoutmôsis III : Gaza est alors le point de départ des expéditions égyptiennes pour conquérir la Palestine. Dans les *Lettres d'Amarna*, elle est aussi mentionnée sous le nom d'Hazattu. L'intérêt principal de cette ville réside surtout dans sa position stratégique sur la route côtière reliant l'Égypte et le pays de Canaan.

Comme de nombreuses autres cités philistines, Gaza avait tenté de se défaire de son statut de royaume tributaire qui l'avait tant appauvri. Mais la rébellion gazaouie échoua. Avant l'arrivée des Assyriens, Hanunu, roi de Gaza, parvint à s'enfuir en Égypte, échappant ainsi à la capture, et peut-être à une exécution sommaire. Cette vacance du trône gazaoui permit aux Assyriens d'entrer triomphalement dans la ville et d'occuper le palais royal, à l'intérieur duquel ils érigèrent des stèles en l'honneur du roi et des dieux assyriens. Par la suite, et sans que nous en connaissions les raisons exactes, les Assyriens permirent le retour d'Hanunu qui put occuper à nouveau son trône. Dès lors, Gaza resta fidèle à sa condition d'État tributaire des Assyriens jusqu'à la mort de Teglath-Phalasar III. Cependant, Hanunu n'avait pas dit son dernier mot et renoua avec ses activités anti-assyriennes. À l'annonce de la mort du monarque assyrien, il fomenta une nouvelle révolte : aux côtés des Égyptiens, avec lesquels elles formaient une coalition, les troupes de Gaza affrontèrent l'armée de Sargon II près de la localité de Raphia. Après leur victoire prévisible, les Assyriens capturèrent Hanunu et le déportèrent en Assyrie afin de garantir la fidélité de la ville. Tirant les leçons de l'épisode précédent, ils ne lui permirent jamais de rentrer dans sa capitale. Un peu plus tard, en 712 av. J.-C., ce fut la ville d'Ashdod qui prit



le relais de l'opposition philistine contre l'Empire assyrien. Le roi Azuri, qui avait décidé de ne plus payer le tribut, tenta de convaincre d'autres royaumes de l'imiter, fomentant par la même occasion une insurrection anti-assyrienne dans toute la région. Sargon II résolut rapidement la situation en déposant Azuri. Il installa alors sur le trône le frère d'Azuri, Ahmiti, dont le règne serait toutefois de courte durée : étant donné son attitude pro-assyrienne, il fut déposé par ses propres sujets. Yamani prit alors le pouvoir. Cet homme, qui n'appartenait pas à la famille royale, avait séduit le peuple par sa ferme intention d'expulser les Assyriens, comme le réclamait la population. En réponse, Sargon II lança une fulgurante campagne militaire. Les Assyriens assiégèrent et conquièrent Gath et Ashdod, les pillèrent et massacrèrent ou déportèrent une bonne partie de la population, laquelle fut remplacée par des habitants d'autres régions de l'Empire néo-assyrien. Sargon II mit un terme à l'autonomie d'Ashdod, qui fut dès lors transformée en une nouvelle province assyrienne, gouvernée par des officiers

impériaux. Il est cependant fort probable que la ville soit parvenue à retrouver ultérieurement son indépendance : les sources mentionnent en effet l'existence de rois locaux pendant la première moitié du VII^e siècle av. J.-C. Ashdod aurait donc retrouvé quelques libertés à exercer, certainement toujours sous le contrôle assyrien.

Dans le cas d'Ashdod, les fouilles ont révélé les terribles conséquences de l'invasion assyrienne sur la ville. Réalisées dans le secteur dit « du quartier des ateliers de céramique », elles mirent au jour plusieurs fosses communes contenant les restes de centaines d'enfants, de femmes et d'hommes. Beaucoup d'entre eux présentaient des signes de violence : des os avec de profondes entailles, des traces de blessures faites à la hache ou à l'épée dans le crâne, des membres amputés, des têtes décapitées et empilées... À côté de ces restes humains, on retrouva aussi des fragments de céramique de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Il ne fait donc aucun doute que toutes ces personnes furent les victimes directes de l'attaque que Sargon II mena contre Ashdod. L'importante quantité

LA PUISSANCE DE SARGON II. La suprématie du roi assyrien se reflétait dans l'écrasante supériorité de ses armées et dans la splendeur de sa cour. Ci-dessus, une rangée de serviteurs sur un bas-relief du palais du roi à Khorsabad, VIII^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

Les déportations, arme d'acculturation et main-d'oeuvre bon marché

Les Assyriens et les Babyloniens pratiquèrent la déportation systématique des habitants de chaque nouveau pays conquis. Les rébellions des peuples soumis accentuèrent encore cette pratique. Les Philistins souffrirent dans leur chair de déportations massives de leur population, ce qui, ajouté à d'autres facteurs négatifs, finit par faire disparaître leur identité ethnique et culturelle à la fin du ^{vi}^e siècle av. J.-C.

Les déportations supposaient l'exil et la réinstallation loin de leur foyer de milliers d'êtres humains. Comme cela arrivait avec le transfert de monuments et de statues votives ennemies, elles furent utilisées comme un châtiment contre les peuples défaits et soumis, que les Assyriens et les Babyloniens considéraient comme nécessaire à la nouvelle organisation politique. Cette stratégie contribuait à réordonner l'espace conquis et donnait aux peuples soumis une vision centraliste de l'empire. Beaucoup de déportés furent utilisés comme main-d'œuvre dans de grands projets de construction, mais cela ne semble pas avoir été la finalité principale de ces exils forcés. On sait que les officiers chargés des déportés avaient comme consigne de les garder en bonne santé et de bien les nourrir. Il semble que l'on ait plutôt voulu exercer un contrôle démographique. Le processus d'acculturation des peuples soumis fut très souvent inévitable. Toutefois, il généra parfois dans certaines communautés déplacées une cohésion culturelle inédite, s'expliquant par leur attachement à leurs traditions. Le multilinguisme et le syncrétisme des Philistins ont sans doute contribué à la perte de la singularité culturelle de ce peuple dans ce contexte de déportations massives. Ci-contre : des déportés transportent du bois de cèdre destiné à la construction d'un palais, sur un bas-relief du palais du roi Sargon II à Khorsabad. ^{viii}^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



de restes récupérés témoigne du désastre que fut pour la cité l'invasion assyrienne. Une fois les fosses communes comblées, les Assyriens ordonnèrent la création sur leur emplacement du quartier des potiers, qui fut habité par des personnes amenées d'autres lieux de l'empire.

Sous le règne de Sennachérib, Ashqelon fut la ville philistine qui se montra la plus active au moment des révoltes anti-assyriennes. En 701 av. J.-C., les Assyriens menèrent une dure attaque contre cette ville. Ils capturèrent le roi Sidqi ainsi que toute sa famille, et les déportèrent en Assyrie. À la place de Sidqi, ils installèrent le pro-assyrien Sharru-lu-dari, qui accepta sans condition la soumission imposée par Sennachérib. Mais les Assyriens n'arrêtèrent pas pour autant leurs actions militaires dans le royaume d'Ashdod. Ils attaquèrent également les villes de Bet Dagon, de Joppa, de Bene-Berak et d'Hazor, qui, comme leur capitale, s'étaient montrées opposées à la domination assyrienne. Le royaume philistin d'Éqron connut un tout autre destin. Là, les principaux opposants à l'Assyrie furent

l'armée et la noblesse, lesquels déposèrent leur roi pro-assyrien, Padi. Ils l'envoyèrent ensuite comme otage à Jérusalem. Cette décision fut probablement suggérée par les alliés égyptiens, qui accordèrent par ailleurs une aide militaire non négligeable aux Éqronites dans leur lutte contre les Assyriens. Cependant, aucun de tous ces agissements n'obtint le succès escompté.

Immédiatement après avoir vaincu les Égyptiens, Sennachérib se dirigea en effet vers Éqron. Il conquiert la ville dans la foulée, fit exécuter les instigateurs de la rébellion et exposa ensuite leurs corps sur les tours de la muraille pour avertir le reste de la population du funeste sort qui attendait tous ceux qui avaient osé s'opposer à l'Assyrie. Immédiatement, il libéra Padi qui, en récompense de sa fidélité, fut replacé sur son trône dans sa condition de roi vassal de l'Empire assyrien. Grâce à cette série de campagnes militaires, le roi Sennachérib parvint à stabiliser sa position sur la côte philistine. Cette situation bénéficia sans nul doute à son successeur, Assarhaddon. Sous le règne de ce dernier,



de nombreux Philistins furent envoyés dans la capitale de l'empire, Ninive, pour participer à de grands travaux de construction.

Les villes philistines servirent d'entrepôts et de lieux d'approvisionnement sûrs pour les armées assyriennes, dans le cadre de leurs campagnes militaires contre l'Égypte. Malgré cette grande servitude, les sources montrent qu'il existait encore quelques poches de résistance occasionnelles. Elles mentionnent par exemple, des rébellions anti-assyriennes qui eurent lieu principalement dans le royaume d'Ashqelon.

L'archéologie montre que, lors des dernières décennies de la domination assyrienne, les villes philistines connurent une certaine prospérité. Dans le cas d'Ashdod, on procéda à la restauration des fortifications et à la reconstruction de la porte de la ville. On reprit en outre les contacts commerciaux avec des pays voisins, comme le royaume de Juda ou l'île de Chypre.

Avec le déclin de l'Empire assyrien, la côte philistine passa momentanément sous contrôle égyptien. Parmi les épisodes les plus significatifs

de cette période historique, on peut noter le siège d'Ashdod par Psammétique I^{er}, le fondateur de la XXVI^e dynastie égyptienne. D'après l'historien grec Hérodote, le siège, qui dura 29 ans, fut le plus long que, de mémoire d'homme, on ait pu se rappeler.

Le joug égyptien fut rapidement remplacé par celui de Babylone. Comme celle des Assyriens, l'occupation babylonienne fut rejetée très fortement par les Philistins, qui menèrent d'importantes révoltes, en particulier dans la ville d'Ashqelon. En représailles, les rois de certaines cités philistines et une partie de la population furent déportés jusqu'en basse Mésopotamie, plus précisément dans la région de Nippur, cette ancienne ville sainte des premiers temps historiques entre Tigre et Euphrate.

Les siècles de luttes, de massacres et de déportations, durant l'occupation assyrienne puis babylonienne, eurent des répercussions très négatives sur le monde philistin. Le résultat final fut la disparition de l'entité ethno-culturelle philistine, constituée après 1200 av. J.-C.

LE JOUG ÉGYPTIEN.

Statuette de bronze de style égyptien du VI^e siècle av. J.-C., provenant d'Ashqelon, l'une des villes philistines qui subit le joug égyptien et se rebella plus tard contre les Babyloniens (musée d'Israël, Jérusalem).

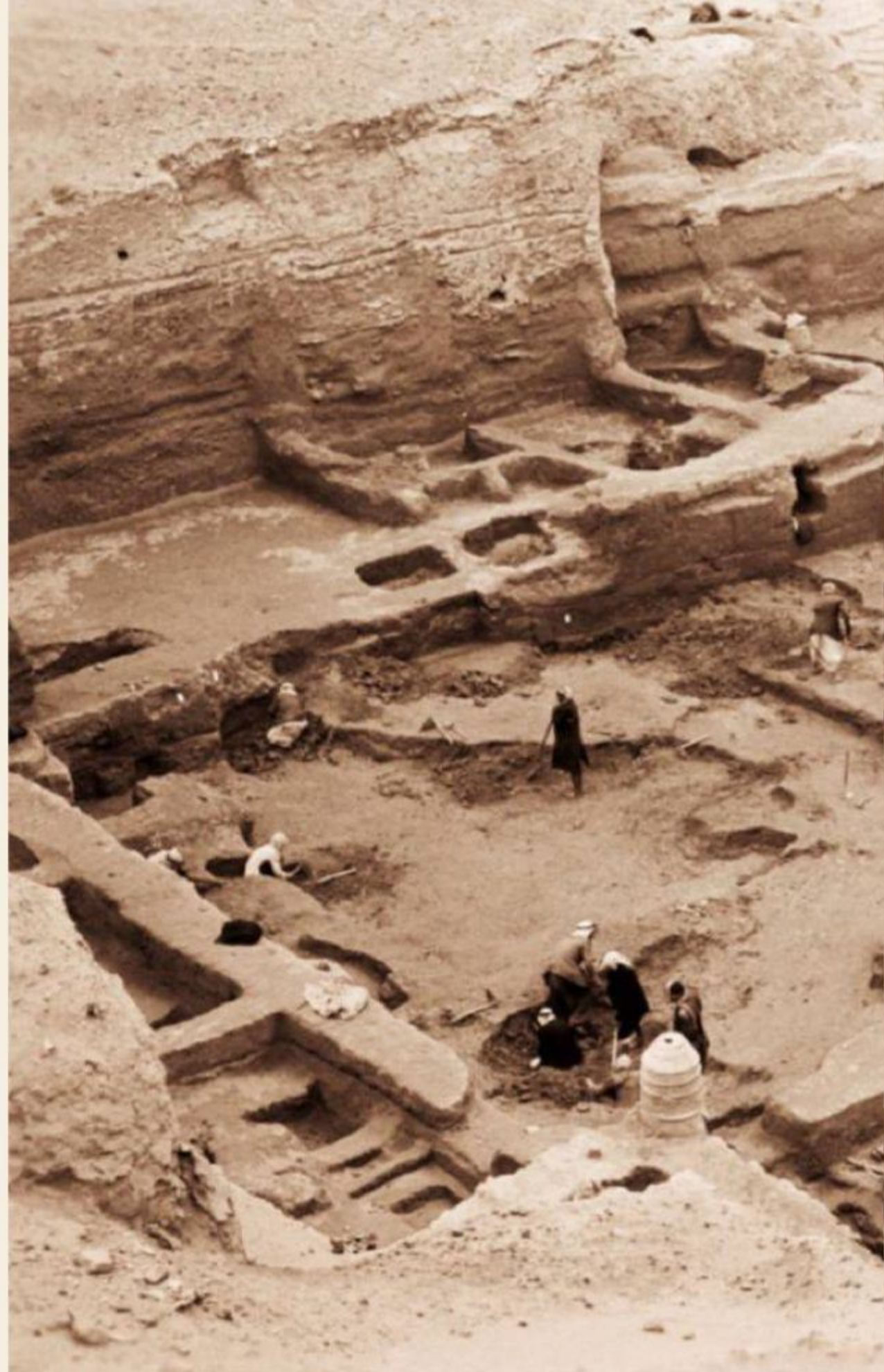
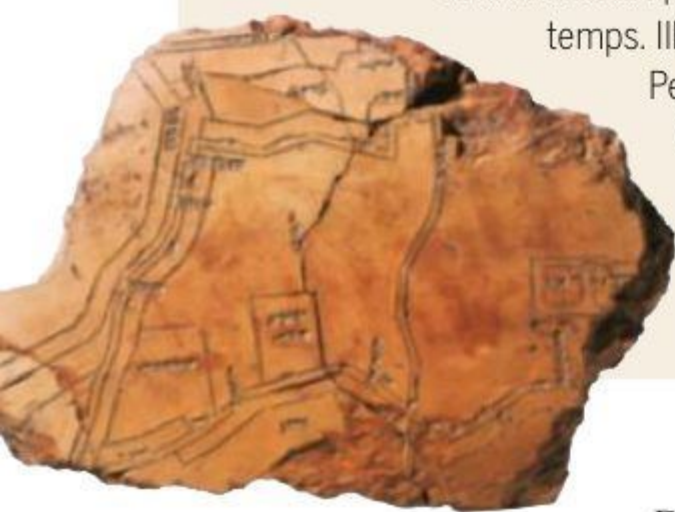


La trace des conquêtes assyriennes dans les vestiges archéologiques

L'expansion de l'Empire néo-assyrien aux IX^e et VIII^e siècles av. J.-C. fut la cause du siège et de la conquête de nombreuses cités lors de longues et dures campagnes militaires. Les vestiges archéologiques ont mis en lumière le niveau de développement que ces noyaux de peuplement avaient jusqu'alors atteint, et parfois, le degré de destruction qu'ils avaient subi.

La ville de Nippur fut conquise lors de l'offensive assyrienne pour le contrôle des régions au sud de l'empire, où se tenaient des tribus chaldéennes et araméennes. De forts contingents de population provenant de nombreux royaumes mésopotamiens furent déportés à Nippur. La réactivation économique de la zone et une série d'actions ponctuelles telles que la reconstruction des temples de la ville par les Assyriens entraînèrent un accroissement de population. Depuis le milieu du XIX^e siècle av. J.-C., les archéologues étaient attirés par le *tell* (monticule) que formaient les ruines de Nippur, même si le rude climat de la zone retarda pendant des années les campagnes qu'inaugura le voyageur et archéologue anglais Austen H. Layard en 1851. La découverte de plus de 15 000 tablettes lors de l'expédition de l'université de Pennsylvanie vers 1850 accrut l'intérêt de la communauté scientifique pour Nippur. Un autre témoignage de la richesse du patrimoine culturel assyrien fut retrouvé à Ninive, où les chercheurs inventorièrent plus de 20 000 tablettes provenant de la bibliothèque d'Assurbanipal et illustrant la science de leur temps. Illustration : à droite, les équipes de Chicago et de

Pennsylvanie pendant une campagne de fouilles à Nippur en 1952. À gauche, fragment de terre cuite sumérienne avec l'un des plus anciens plans de ville connus, celui de Nippur (collection Hilprecht, université Friedrich-Schiller, Jena).



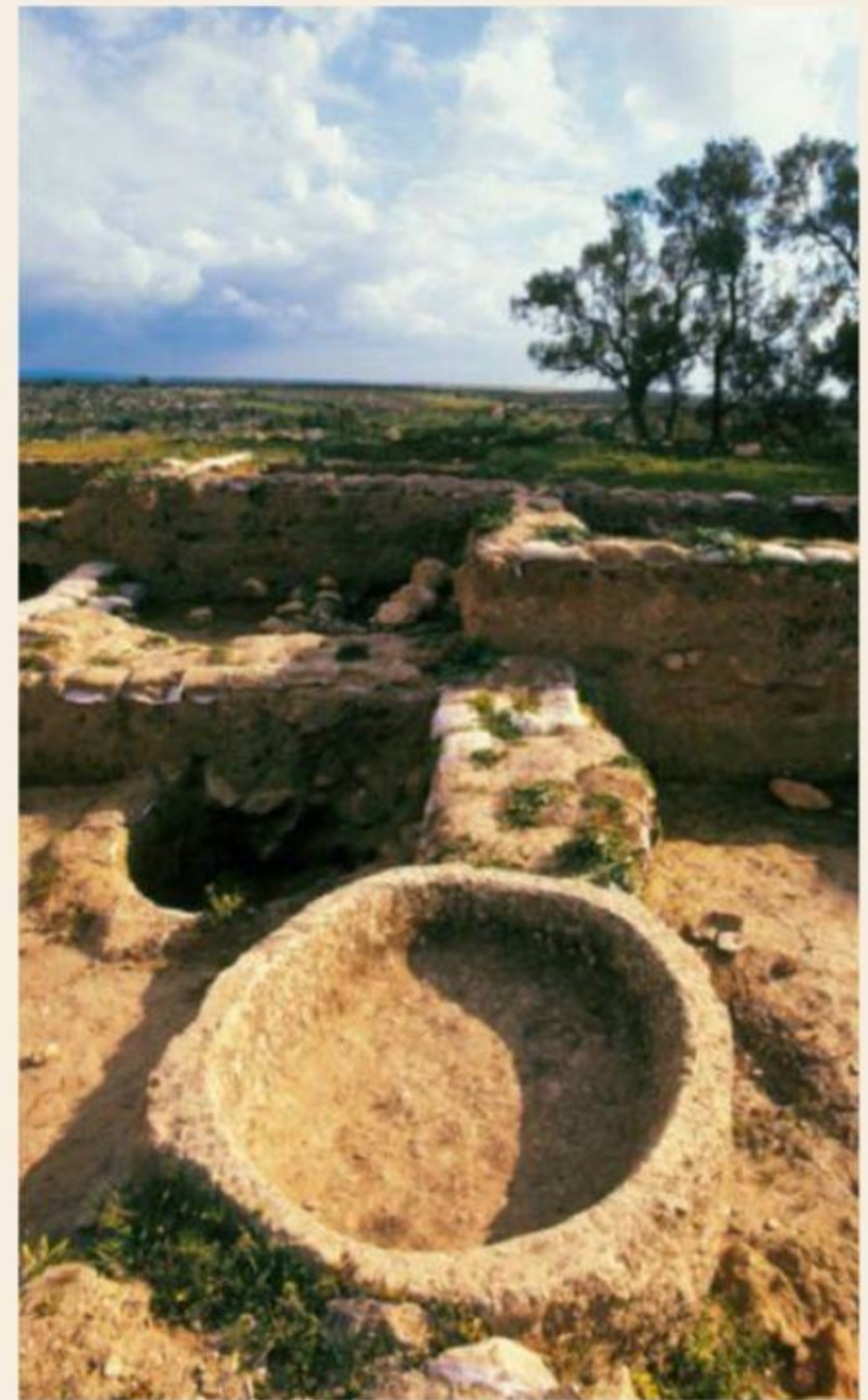
Des années plus tard, la naissance de l'Empire perse n'entraîna pas, à la différence de ce qui allait arriver au royaume de Juda et au peuple juif, une renaissance du monde philistin. Même si les Perses menèrent une politique nettement moins agressive que celles de leurs prédécesseurs assyrien et babylonien contre les populations soumises, il était trop tard pour les Philistins, car, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., ce peuple n'existait déjà plus en tant que tel.

Vers la destruction d'Israël

La dynastie d'Omri fit d'Israël le royaume le plus puissant de Palestine. Elle acheva toutefois son irrésistible ascension politique quand elle fut renversée par un général de sa propre armée, Jéhu. Ce nouvel homme fort d'Israël, qui fut intronisé roi par le prophète Élisée, disciple du prophète Élie, se chargea d'éliminer personnellement le roi Joram, son prédécesseur. Mais il ne s'arrêta pas à cette seule exécution, car il ordonna également la mort de Jézabel, la reine-mère, et celle de tous ses enfants, pour en terminer une fois

pour toute avec les Omrides. D'un point de vue idéologique, Jéhu mena une politique, tant sur le plan intérieur qu'extérieur, en rupture radicale avec les principes de gouvernance établis par ses prédécesseurs omrides. Ainsi, à l'internationalisme diplomatique et au syncrétisme religieux caractérisant la dynastie d'Omri, Jéhu opposa un nationalisme très marqué et un intégrisme religieux centré sur la figure de son dieu unique, Yahvé. Comme Omri et ses successeurs, Jéhu fut capable de créer une authentique dynastie, représentée par la suite par son fils Joachaz (815-801 av. J.-C.), son petit-fils Joas (801-786 av. J.-C.), son arrière-petit-fils Jéroboam II (786-746 av. J.-C.) et par son arrière-arrière-petit-fils Zacharie (746-745 av. J.-C.). Il réussit ainsi à éviter à Israël de tomber dans le chaos qui avait caractérisé les premières années du royaume, à la fin du X^e siècle av. J.-C.

Sur un plan géopolitique, il existait, comme nous l'avons déjà vu, deux grands pôles dominants et opposés à cet époque : Damas et l'Assyrie. D'un point de vue strictement régional, Israël, tant sous le règne de Jéhu et que de ceux



RUINES DE TELL ES-SAFI. Ces vestiges ont été identifiés par les archéologues comme l'ancienne Gath biblique, l'une des villes conquises et pillées par les armées de Sargon II.

de ses descendants, fut le plus clair de son temps sous la tutelle du royaume araméen voisin, Damas, qui était alors la principale puissance du Proche-Orient. Les relations entre les deux royaumes oscillaient entre alliance et affrontement ouvert. Nous trouvons une preuve de la subordination d'Israël à Damas sous le règne de Jéhu, qui perdit une partie de ses territoires face à Hazaël de Damas. Mais l'intervention assyrienne fut beaucoup plus déterminante pour le devenir historique d'Israël. Il faut en effet souligner le changement de politique opéré par Jéhu ; ses choix étaient bien différentes de ceux d'Achab, qui s'était opposé fermement à Salmanasar III et à ses prétentions à faire d'Israël l'un des royaumes tributaires des Assyriens.

Achab avait décidé de rejoindre la coalition dirigée par les royaumes d'Hamath et de Damas, qui affronta les Assyriens à la bataille de Qarqar (853 av. J.-C.). Israël fut l'un des royaumes alliés qui apportèrent le plus d'effectifs militaires à la coalition, avec un total de 10 000 soldats et de 2 000 chars de guerre, chiffres qui ne furent

globalement dépassés que par ceux d'Hamath et de Damas. Cet investissement reflétait autant la ferme intention d'Israël de résister à l'ingérence assyrienne que l'affirmation de sa place politique dans la région, qui venait juste derrière les autres grands royaumes hégémoniques de l'époque.

Jéhu accepta, quant à lui, sans montrer d'opposition qu'Israël devienne un royaume tributaire des Assyriens. Salmanasar III affirmait dans une inscription, que Jéhu en personne lui avait versé en 841 av. J.-C. un tribut composé d'une grande quantité d'argent, d'or, d'étain, de récipients d'or et d'armes, entre autres objets. La soumission du roi d'Israël au roi assyrien fut immortalisée sur un bas-relief sculpté sur l'« obélisque noir » de Salmanasar III. De la même façon, en 796 av. J.-C., le roi Joas décida de poursuivre la politique de soumission que son grand-père Jéhu avait engagée, en versant régulièrement son tribut au roi assyrien Adad-nirari III.

Peu avant que ne monte sur le trône Teglath-Phalasar III en Assyrie, la dynastie qu'avait créée Jéhu finit par s'éteindre définitivement.

HAZAËL DE DAMAS.

Sculpture phénicienne en ivoire du VIII^e siècle av. J.-C. Elle figure le roi encadré par une fleur de lotus et provient de Arslan Tash (musée du Louvre, Paris).



LA SOUMISSION D'ISRAËL AU CONQUÉRANT ASSYRIEN

Le pouvoir assyrien considéra pour la première fois comme une menace Israël et d'autres royaumes voisins après sa défaite à Qarqar (853 av. J.-C.). Cependant, cette bataille ne fut pas déterminante, car, 12 ans plus tard, le roi Jéhu, un chef de l'armée israélite monté sur le trône après avoir assassiné Achab et sa famille, se vit contraint de verser un tribut considérable à l'Assyrie. Le but de ce coup d'État : rechercher des alliés pour se défendre de la menace des Araméens de Damas, qui harcelaient les territoires de Juda et d'Israël. Cet événement figure sur l'« obélisque noir » de Salmanasar III. Il s'agit d'un bloc de basalte noir à quatre côtés, pourvu de cinq panneaux chacun et mesurant presque 2 mètres de haut. Il fut découvert en 1846 à Nimrud (ancienne Kalkhu) et date de 825 av. J.-C. À droite, détail des deuxième et troisième panneaux d'une facette. British Museum, Londres. D'autres remises de tributs au roi assyrien, chacune accompagnée d'une explication en écriture cunéiforme, y figurent.



L'IMAGE DE LA DIVINITÉ

L'image, ou symbole, du dieu suprême assyrien, Assur, se répète sur chacun des panneaux. Représentée à côté du roi, elle préside à la scène de soumission au monarque, simple messenger et exécuteur des desseins divins.





1 LES DIEUX.

Assur à leur tête, les dieux apparaissent reliés, par ordre d'importance, dans le texte cunéiforme de la partie supérieure de l'obélisque. Salmanasar III s'y déclare subordonné et simple interprète des desseins de la divinité.

2 LE ROI DE GUILZANU.

Sur le panneau supérieur, le roi Sua est prostré aux pieds de Salmanasar III, dans un acte d'allégeance. Sua représente les habitants de Guilzanu, un royaume situé au nord-est de l'Iran.

3 LE ROI D'ISRAËL.

Jéhu, roi d'Israël, s'agenouille devant le monarque assyrien qui, protégé par une ombrelle, lève une coupe dans une main et tient le pommeau de son épée de l'autre. L'« obélisque noir » se trouvait dans une salle d'audience du palais de Kalkhu et était un instrument de propagande royale.

4 LES TRIBUTS.

D'après ce que l'on peut lire dans ce texte en écriture cunéiforme qui figure entre les deux panneaux, le roi des Juifs, Jéhu, remit au monarque assyrien le tribut suivant : « Argent, or, jatte en or, coupes en or, seaux en or, étain, bâton pour la main du roi et javelots. »

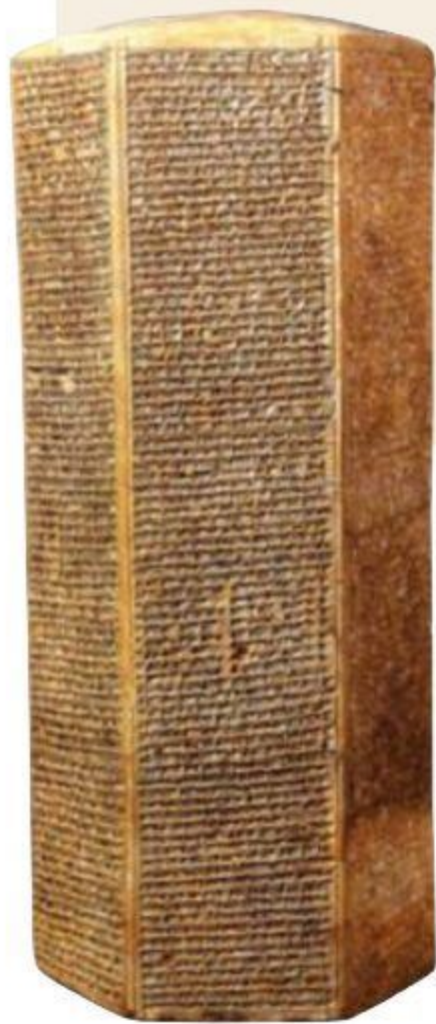


LES OFFRANDES. Les présents et les tributs offerts au monarque assyrien comprenaient des animaux et des plantes exotiques, comme signes de soumission. Ci-dessus, des serviteurs ou des prisonniers apportent en présent au roi un éléphant et trois singes. Dans le registre inférieur, une rangée d'hommes portent différentes offrandes.

Le prisme Taylor : la chute de Jérusalem d'après Sennachérib

Le siège de Jérusalem par les armées de Sennachérib en 701 av. J.-C. fut infructueux. Mais les annales du roi assyrien, recueillies dans le prisme Taylor et dans les deux autres prismes qui portent son nom (à l'Oriental Institute of Chicago et au musée d'Israël de Jérusalem), donnèrent une autre version, triomphaliste, des faits.

« J'ai enfermé Ézéchias lui-même comme un oiseau dans une cage. » C'est de cette manière que s'exprimait le monarque assyrien Sennachérib à propos de la victoire présumée de son armée au siège de Jérusalem. On trouve cette phrase sur le prisme Taylor qui a été découvert à Ninive, la seconde grande ville assyrienne, par le colonel britannique R. Taylor en 1830. En réalité, il semble toutefois que les troupes assyriennes aient été en proie à une panique mystérieuse qui ne correspond absolument pas à la version donnée par Sennachérib. La clé de ce mystère pourrait se trouver dans les vestiges retrouvés en 1938 lors de fouilles à Lachish. Cette ville antique avait été conquise préalablement pour servir de base à l'armée assyrienne en route vers Jérusalem. Les archéologues y retrouvèrent une fosse de près de 2 000 corps qui, de toute évidence, y avaient été jetés précipitamment. Les historiens ont vu dans ces décès soudains, peut-être dus à une épidémie de peste, la raison du retrait de Sennachérib. Les textes bibliques parlent de l'ange de Yahvé venu pour libérer le royaume de Juda de l'ennemi assyrien. Ci-contre : le prisme Taylor, daté de 691 av. J.-C. (British Museum, Londres).



S'ouvrit alors une longue période d'instabilité dynastique qui rappelle les premiers temps du royaume, ce qui eut une influence sur la prochaine disparition d'Israël.

Samarie fut gouvernée par Zacharie, le dernier roi de la maison de Jéhu, pendant six mois seulement, car il fut assassiné par Ménaheem, qui lui succéda durant huit ans. Peqahya, fils de Ménaheem, n'occupa le trône de Samarie que pendant deux ans, car l'un de ses propres officiers, Peqah, ordonna son assassinat et devint roi d'Israël pendant six ans. À son tour, il fut assassiné par Ozias, qui fut le dernier roi d'Israël. Cette turbulente succession dynastique généra une grande instabilité politique au cœur du royaume et coïncida avec la renaissance de l'impérialisme assyrien, sous le règne de Teglat-Phalasar III. Il ne fait pas de doute que cette instabilité politique empêcha le royaume d'Israël de réagir et de trouver la réponse adéquate aux attaques assyriennes qui menaçaient ses frontières. La victoire que remporta Teglat-Phalasar III à la bataille de Kishtan (743 av. J.-C.) permit à ce roi assyrien d'amorcer

une extension de son royaume à travers le territoire syrien qui finit par atteindre inévitablement la Palestine.

Au tout début de son règne, Ménaheem poursuivit l'ancienne politique imposée par Jéhu et accepta de verser de grandes quantités d'argent aux Assyriens en échange de la reconnaissance de la condition d'État tributaire de son royaume. Sous le règne de Peqah, s'amorça, au contraire, le démembrement du royaume d'Israël. Peqah et le roi Rezin de Damas lancèrent en effet une campagne militaire contre Juda et assiégèrent sa capitale, Jérusalem. Achaz, le roi de Juda, désespéré, envoya une ambassade à Teglat-Phalasar III pour lui apporter de l'or et de l'argent en cadeau et solliciter son aide. Teglat-Phalasar III répondit à cet appel, se rendit en Israël et envahit sans grande difficulté les régions de Galilée et de Galaad. Les fouilles archéologiques ont confirmé ces conquêtes assyriennes à travers les traces de destruction que l'on a pu déceler dans les sites archéologiques israélites de Tel Kinnet, d'En Gev, de Tel Hadar, de Tell el-Fara Nord et de Beit Shean, entre autres. Le roi assyrien ne s'empara cependant pas de la capitale, Samarie. Il préféra à cette solution militaire l'élimination physique de Peqah et son remplacement par un nouveau roi, Ozias. Il décida dans le même temps la création de provinces assyriennes sur les territoires conquis de Tel Dor, de Megiddo et de Galaad. Fut ordonné quand même la déportation de 13 520 habitants d'Israël, qui furent envoyés ultérieurement dans différents points de l'Empire assyrien.

Ozias, lors de ses premières années de règne, mena une politique conciliatrice à l'égard de l'Assyrie, basée sur le paiement régulier des tributs réclamés. Mais il changea brusquement d'avis. Il faut sans doute voir dans ce revirement la main des Égyptiens, qui cherchaient à remettre en question le pouvoir assyrien en Palestine, région traditionnellement sous leur influence politique. Escomptant l'appui militaire égyptien en cas d'agression assyrienne, Ozias se risqua à mettre fin à la soumission israélite. Face à ce défi, Salmanasar V, le nouveau roi d'Assyrie, n'hésita pas à lancer une nouvelle campagne militaire dans la région, captura Ozias et assiégea la ville de Samarie, qui capitula trois ans plus tard. Cependant, presque en même temps que cette capitulation, Salmanasar V mourut, et son successeur, Sargon II, se chargea d'achever la conquête d'Israël. Selon la coutume assyrienne, le nouveau souverain ordonna la déportation de 27 290 Israélites, qui furent ensuite dispersés dans des régions éloignées de l'empire. Les Assyriens remplacèrent ces déportés par des populations



provenant de Babylone et d'autres régions sous leur contrôle. Ils changèrent également le statut politique de Samarie, qui d'État tributaire devint une province gouvernée par des officiers assyriens. Ces événements mettaient un terme définitif au royaume d'Israël né au ^x^e siècle av. J.-C., de la même façon que les Assyriens avaient écrasé et anéanti la grande majorité des royaumes proche-orientaux nés après la crise de 1200 av. J.-C.

La chute de Jérusalem

L'expansionnisme assyrien toucha Israël, mais eut aussi des conséquences sur les autres royaumes de Palestine. Par exemple, on peut lire dans les inscriptions datant du roi Teglath-Phalasar III que le roi Achaz de Juda paya un tribut à l'Empire assyrien. En dépit de sa condition de royaume subordonné aux Assyriens, Juda connut une époque d'apogée remarquable à partir de la fin du ^{viii}^e siècle av. J.-C. Les raisons de ce développement sont diverses. Le royaume profita, d'abord, dans une certaine mesure, de la disparition de son voisin, Israël, en recevant une

multitude d'Israélites qui cherchèrent refuge sur son territoire. Ainsi, l'arrivée de ces groupes de population venant du nord contribua à la croissance démographique du royaume, traditionnellement déprimée. Par ailleurs, les longs règnes d'Ézéchias (715-687 av. J.-C.) puis de Manassé (687-642 av. J.-C.) ouvrirent une période caractérisée par sa stabilité politique. Finalement, le contact avec le monde assyrien, malgré l'imposition des tributs, permit à Juda de rompre son traditionnel isolement régional pour s'intégrer à un espace territorial plus vaste, avec les avantages, particulièrement commerciaux, que cela comportait.

Sous la direction du roi Ézéchias, le royaume fit un véritable bond en avant. Du point de vue urbain, la capitale, Jérusalem, subit une véritable transformation. On créa en effet de nouveaux quartiers pour recevoir les nouveaux venus arrivant du nord, de nouvelles fortifications et infrastructures hydrauliques (citerne de Siloé), fondamentales pour garantir la survie de la population en cas de siège.

LA CITERNE DE SILOÉ.

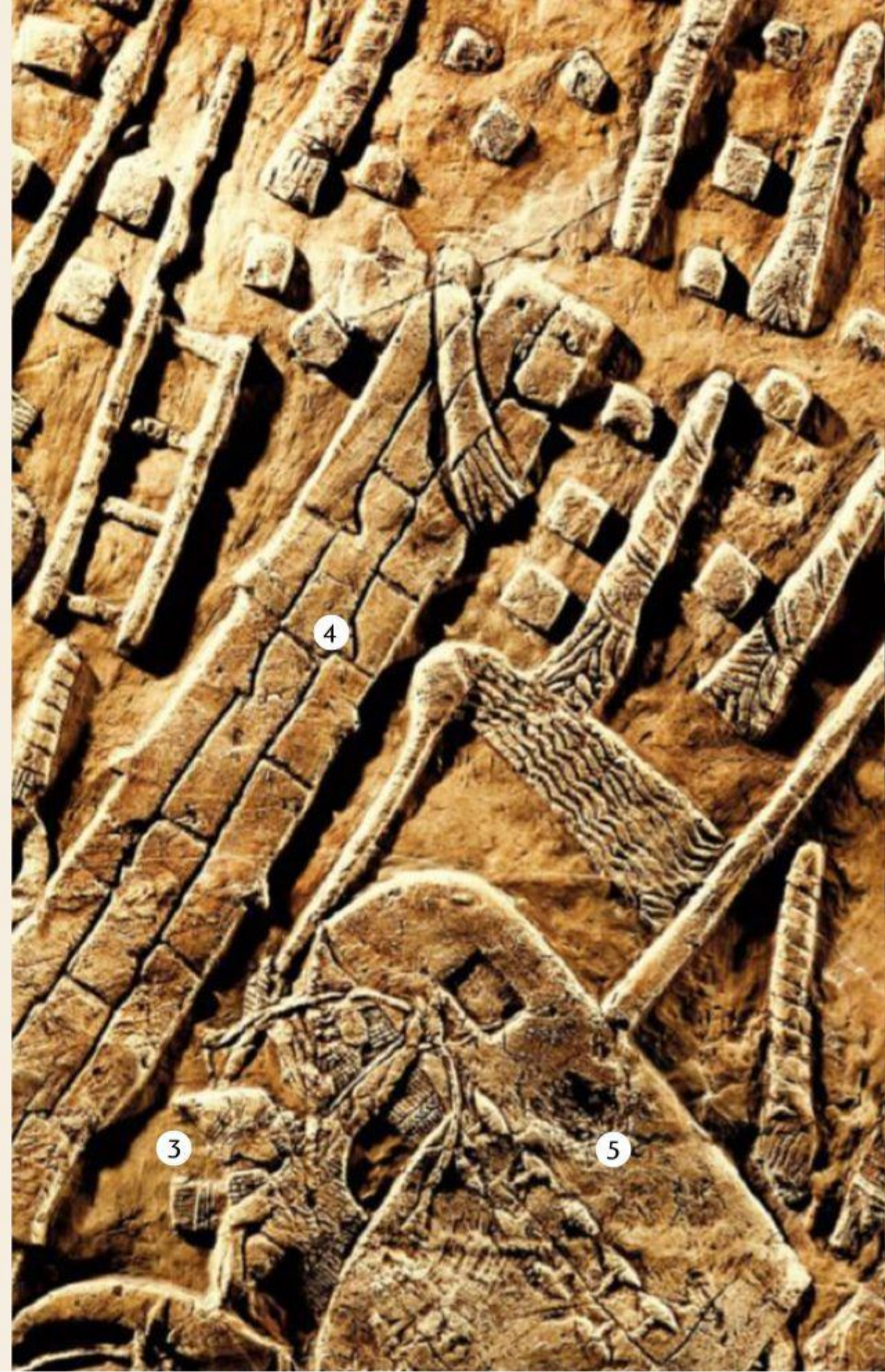
D'après la Bible, cet ouvrage hydraulique, construit par le roi Ézéchias afin d'alimenter Jérusalem en eau, fut le cadre du miracle de la guérison de l'aveugle par Jésus. Ci-dessus, la scène interprétée par le peintre français James Tissot. Ci-dessous, l'inscription de Siloé, qui relate la construction du tunnel entre la source de Gihon et la citerne (Musée archéologique, Istanbul).



Le célèbre siège de la ville de Lachish par Sennachérib

Lors de la campagne de 701 av. J.-C., Sennachérib s'empara d'un grand nombre de villes, parmi lesquelles Lachish, qui protégeait l'accès à Jérusalem. Son siège est célèbre, car il est narré avec un grand luxe de détails par deux sources différentes : les prismes de Sennachérib et les bas-reliefs de Ninive.

Le récit du siège de Lachish, ville dotée d'impressionnantes murailles, offre une description minutieuse de la machinerie de guerre assyrienne. Après avoir encerclé la cité pour éviter la fuite de ses habitants, les Assyriens avancèrent avec des machines de guerre, armés d'arcs et de flèches, et protégés par leurs énormes boucliers de jonc, comme le montre le bas-relief de droite (British Museum, Londres). Ci-dessous, vue aérienne du *tell* de Lachish.



Les calculs démographiques effectués par les spécialistes indiquent que durant cette période, Jérusalem passa de 1 000 habitants à plus de 15 000. Le reste du pays bénéficia également, quoique dans une moindre mesure, de ce climat de prospérité généralisée. À la même époque, fut construite la résidence royale de Ramat Rahel, et créée une série de forteresses réparties à travers tout le territoire dans le but de protéger aussi bien les zones frontalières que les principales routes caravanières qui le traversaient (Hirbet Marjama, Rujm Abu Muhayr, Tell el-Hesi, Tell Judeide, Tell Zakariya, Hirbet Rabud, Arad, Qadesh-Barnea, Tel Ira).

Dans l'espace strictement rural, les anciens hameaux grossirent considérablement, tandis que surgissaient de nouvelles colonies. Cette situation prospère eut d'importantes répercussions sur le jeu politique du roi Ézéchias. Au point qu'il se mit à refuser de verser davantage de tributs aux Assyriens. Il se rapprocha des Égyptiens et des Chaldéens, tissant des liens étroits avec eux, alors qu'ils étaient les plus grands ennemis

de l'Assyrie. Dans le même temps, des attaques étaient organisées contre les cités philistines voisines, dépendant des Assyriens.

En développant une politique clairement anti-assyrienne, Juda suscita la colère assyrienne : en 701 av. J.-C., le roi Sennachérib envoya ses troupes dans la région. Après avoir vaincu les Égyptiens à la bataille d'Altaqu, le souverain assyrien se rendit dans le royaume de Juda. Il dévasta la région de la Sephéla et conquiert Lachish, qui, malgré ses impressionnantes fortifications qui venaient d'être renforcées et complétées (double ligne de murailles, porte à six vantaux), ne put résister à l'élan de l'armée assyrienne.

Jérusalem fut assiégée elle aussi, quoique les Assyriens n'aient finalement pu s'en emparer pour des raisons difficiles à déterminer (épidémie de peste dans leurs rangs, impossibilité de prendre d'assaut les murailles ?). Toujours est-il que les objectifs impériaux tracés au début de la campagne avaient largement été atteints, ce qui obligea Ézéchias à en finir avec sa politique anti-assyrienne ; il dut faire revenir son royaume



❶ **LES FORTIFICATIONS.** Elles possédaient des murailles intérieures et extérieures, des tours de guet et une porte principale avec un accès sur le flanc droit. Elles furent construites par le roi Roboam de Juda au ^x^e siècle av. J.-C., mais elles ne servirent à rien face aux machines de guerre de l'armée assyrienne.

❷ **LES DÉFENSEURS.** D'après les bas-reliefs du palais de Ninive, ils tentèrent de repousser l'attaque des armées assyriennes avec des arcs et des flèches, mais aussi en jetant des torches en feu. Cependant, les Assyriens, moyennant des tactiques extrêmement destructives, entrèrent dans la cité.

❸ **LES ARCHERS.** Ils étaient considérés comme fondamentaux dans le siège des places fortifiées, tandis que les armes destinées au combat au corps à corps, comme les épées et les poignards, étaient pour leur part utilisées à l'intérieur des villes, une fois les murailles emportées.

❹ **LES RAMPES D'ASSAUT.** Elles étaient essentielles au succès de l'opération. Tandis que les archers tiraient en direction des créneaux, on construisait une longue rampe par laquelle avançaient les machines de guerre jusqu'à atteindre la section moyenne de la muraille ennemie.

❺ **LES MACHINES DE GUERRE.** Il s'agissait de chars de combat, dont les occupants étaient bien protégés. Ces chars possédaient plusieurs rangées de roues, des judas pourvus d'un grillage afin d'observer l'objectif et des béliers en forme de massue pour renverser les murs.

à sa condition d'État tributaire des Assyriens. En signe de soumission, il remit à Sennachérib de grandes quantités d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'ivoire et d'esclaves.

Après la campagne de Sennachérib, le royaume de Juda fut subordonné aux Assyriens pratiquement jusqu'à la disparition de l'empire. De même que certaines villes phéniciennes (Tyr, Byblos ou encore Arwad) et philistines (Ashdod, Éqron et Gaza), ainsi que les royaumes de Transjordanie (Ammon, Moab, Édom), il réussit à éviter d'être transformé en province assyrienne, avec tout ce que cela comportait de négatif : perte de l'autonomie politique, gouvernement assyrien direct, déportations et anéantissement de l'identité ethnique et culturelle.

L'Empire assyrien disparut en 612 av. J.-C., au moment de la chute de Ninive, laquelle fut écrasée par une coalition composée, entre autres, de troupes mèdes et babyloniennes. Cependant, bien avant, sous le règne d'Assurbanipal, les Assyriens avaient progressivement perdu le contrôle des provinces et des royaumes

tributaires les plus éloignés du cœur de l'empire. Le désintérêt des Assyriens pour le Proche-Orient coïncida, dans le royaume de Juda, avec le long règne de Josias (640-609 av. J.-C.), l'un des rois les plus importants et les plus célèbres par la tradition biblique. En écho à sa politique religieuse marquée essentiellement par la volonté de diffuser le culte du dieu unique, Yahvé, ce roi pieux conçut un plan d'expansion territoriale basé sur deux grands axes géographiques, l'ouest et le nord. À l'ouest, Josias se concentra sur la province assyrienne d'Ashdod et parvint à reprendre le contrôle sur Lachish et Guezer, cités que Sennachérib avait soustraites à la domination de Juda pendant la campagne de 701 av. J.-C. Mais le projet sans doute le plus ambitieux qu'il conçut était celui qui avait pour objectif l'expansion vers le nord, vers ces territoires qui avaient précédemment constitué le royaume disparu d'Israël. Josias considérait que les habitants de cette région étaient unis à Juda par de forts liens ethniques, et en particulier religieux. En voulant annexer l'ancien État d'Israël,

Megiddo : carrefour de la guerre entre les empires

La bataille de Megiddo (609 av. J.-C.) eut lieu parce que le roi Josias de Juda avait tenté de barrer le passage aux armées égyptiennes de Néchao II, alors qu'elles se dirigeaient vers l'Euphrate pour porter secours au roi d'Assyrie, qui luttait contre une coalition de Babyloniens et de Mèdes.

Megiddo se trouvait à un emplacement stratégique de la route qui reliait l'Égypte à l'Euphrate. Après avoir été détruite en 732 av. J.-C. par l'armée de Teglath-Phalasar III, elle fut reconstruite sous la protection des agresseurs assyriens eux-mêmes. Ses belles rues droites, ses beaux palais et un grand silo à grains revirent le jour. Ce fut sous les murs de cette même enceinte que le roi Josias de Juda trouva la mort pendant la bataille contre l'armée égyptienne. Illustration à gauche : statuette féminine égyptienne d'argent avec le cartouche du pharaon Néchao apposé sur les bras (Metropolitan Museum of Art, New York). À droite, pièce décorative, sur ivoire, retrouvée à Megiddo (musée Rockefeller, Jérusalem), représentant un groupe de soldats conduisant des prisonniers d'origine sémitique, nus et circoncis.



L'ART EN IVOIRE.

De nette influence égyptienne, cette plaque d'ivoire est un beau spécimen de l'art narratif. Elle représente deux scènes, l'une festive, l'autre militaire, séparées verticalement par trois

détails végétaux. Étant donné la situation stratégique de Megiddo, lieu de batailles célèbres, l'identification du monarque et des prisonniers reste un motif de discussion entre les spécialistes.

1 LE ROI.

Le monarque, peut-être Néchao II, célèbre une victoire. La main droite tient un verre de vin qu'elle approche de ses lèvres. La gauche tient une fleur de lotus, symbole de la royauté.

il entendait créer un grand royaume qui réunirait dans une même structure politique tous les Israélites, adorateurs du même dieu : Yahvé.

Pendant que Josias concevait un heureux avenir pour Juda, la situation au Proche-Orient continuait à évoluer. Après la mort d'Assurbanipal, les Assyriens entrèrent dans une période de décadence qui s'acheva sur la désintégration totale de leur empire. Vers 620 av. J.-C., ils cédèrent le contrôle politique direct des territoires syro-palestiniens à l'Égypte, en contrepartie de son appui militaire dans la lutte contre les menaces qu'incarnaient les Chaldéens, les Mèdes et les Perses pour le reste de leur empire. Dès lors, même des royaumes indépendants comme Juda, qui étaient jusqu'alors restés en dehors de l'organisation provinciale assyrienne, devinrent tributaires des Égyptiens. Ainsi, au moment de la désintégration de l'Empire assyrien, l'Égypte parvint à retrouver sur le Proche-Orient un contrôle qu'elle avait perdu depuis la crise de 1200 av. J.-C.

Le pharaon Néchao II avait conduit ses armées dans le Proche-Orient pour s'opposer vivement à la tentative de la dynastie chaldéenne

de Babylone de s'emparer des anciens domaines assyriens. Josias, à la tête des troupes de Juda, tenta de freiner l'avancée égyptienne, mais échoua avec fracas. En 609 av. J.-C., ce dernier mourut au cours de la bataille de Megiddo, sans avoir pu réaliser son rêve d'un grand royaume de Juda. À la suite de cette défaite, Néchao II déporta en Égypte Joachaz II, fils et successeur de Josias. Il soumit par ailleurs le pays au tribut et plaça enfin un autre fils de Josias, Joachim, sur le trône.

Le nouveau pouvoir babylonien

La domination égyptienne sur le Proche-Orient, et donc sur le royaume de Juda, fut très éphémère. Le nouveau pouvoir incarné par la dynastie chaldéenne de Babylone reprit avec force l'ancienne politique impériale assyrienne et se lança rapidement dans la conquête et le contrôle du littoral proche-oriental.

Lors de la dernière année du règne de Nabopolassar, les armées commandées par son fils Nabuchodonosor vainquirent les Égyptiens, d'abord à Karkemish puis à Hamath, les obligeant



2 LE SPHINX AILÉ.

Dans la mythologie égyptienne, le sphinx est une figure masculine avec un corps de lion et un torse d'homme parfois ailé. La tête humaine était la représentation d'un roi.

3 LES SERVITEURS.

Derrière le trône, deux serviteurs flanquent un grand récipient contenant probablement du vin. Devant le roi, une princesse l'assiste tandis qu'une autre femme joue d'une lyre asymétrique.

4 LE SOLDAT ET LES PRISONNIERS.

Un soldat armé d'un bouclier et d'une lance conduit deux prisonniers, entravés et entièrement nus, devant le roi. Les captifs, dont on ignore l'origine, sont circoncis.

5 CIRCONCISION.

Cette pratique des peuples sémitiques, qui supposait une excision totale ou partielle du prépuce, devint le signe de l'alliance entre Dieu, Abraham et ses descendants.

6 LE MONARQUE VICTORIEUX.

Le roi rentre victorieux de la bataille. Le disque solaire ailé qui l'accompagne, de nette influence égyptienne, symbolise la protection divine.

à renoncer à leurs anciennes prétentions de contrôler tout le Proche-Orient. Par la suite, Nabuchodonosor étant monté sur le trône de Babylone, le nouvel empire, connu comme l'Empire néo-babylonien, monta en puissance et intensifia sa présence régionale. Nabuchodonosor mena dix campagnes militaires avant de conquérir et de contrôler l'ensemble du Proche-Orient.

À Juda, après avoir accepté pendant plusieurs années sans aucune opposition la nouvelle domination babylonienne, Joachim tenta de se débarrasser de ce nouveau joug. Sa mort prématurée en 598 av. J.-C. laissa au nouveau roi, son fils Joachin, le soin de faire face à la réaction babylonienne devant la rébellion. En guise de réponse, Nabuchodonosor se lança avec ses troupes contre Jérusalem, qui, à la différence de ce qui s'était produit plus de 100 ans auparavant, lors du siège tenu par Sennachérib, n'opposa pas de résistance et opta pour la reddition immédiate.

Ainsi, Joachin réussit à sauver sa capitale d'une destruction violente qu'auraient sans aucun doute menée les envahisseurs babyloniens. Lui

et sa famille, ses fonctionnaires et les officiers haut gradés de l'armée de Juda, ainsi qu'une multitude d'autres habitants de Jérusalem furent déportés à Babylone, tandis que les troupes babyloniennes saccageaient le temple et le palais royal. Comme Joachin n'avait pas d'enfants en âge de régner en raison de sa jeunesse, Nabuchodonosor plaça l'un de ses jeunes frères sur le trône de Juda ; son nom était Mathanias, mais le roi babylonien lui imposa celui de Sédécias.

Lors de la période qui s'étendit de la première entrée des armées babyloniennes dans Jérusalem jusqu'à la chute de la ville en 587 av. J.-C., les habitants furent constamment partagés par un profond débat interne, dans lequel se profilaient trois positions politiques sur l'attitude à adopter vis-à-vis de la domination babylonienne. Un premier parti, avec à sa tête le roi Sédécias en personne, avait choisi clairement la résistance et la rébellion contre les Babyloniens. Un deuxième, en revanche, conscient de la manifeste infériorité militaire de Juda par rapport à Babylone, proposait de solliciter l'aide égyptienne pour s'opposer



SAMARIE. Vestiges d'une tour fortifiée. L'ancienne capitale d'Israël, après la conquête babylonienne, devint chef-lieu d'une nouvelle province de l'Empire, incluant une partie de Juda.

aux Chaldéens avec davantage de garanties de réussite. Enfin, un troisième parti, dans lequel se détachait la voix du prophète Jérémie, souhaitait rester fidèle aux Babyloniens, car il considérait que c'était la meilleure façon d'assurer la survie du royaume de Juda, en marge de tout autre argument de nature strictement religieuse.

L'option de la résistance active défendue par Sédécias s'imposa finalement, et Juda se lança de nouveau dans une rébellion contre la domination babylonienne. Nabuchodonosor arriva immédiatement avec ses armées et, après deux ans d'un rude siège, Sédécias parvint à s'échapper de Jérusalem avec ses enfants et une partie de l'armée.

Cependant, la fuite de Sédécias ne passa pas inaperçue, et les Babyloniens se lancèrent bientôt à la poursuite des fuyards. Abandonné par ses troupes, le roi de Juda fut capturé avec ses derniers fidèles à proximité de Jéricho. Son destin n'eut rien à voir avec celui que Nabuchodonosor avait réservé dix ans plus tôt à son frère Joachin, qui avait décidé de livrer la ville sans combats pour garder la vie sauve. La résistance armée

opposée par Sédécias et son acte de trahison contre les Babyloniens lui valurent un châtiment exemplaire : Nabuchodonosor ordonna tout simplement que ses enfants soient exécutés sous ses yeux, qu'on lui arracha ensuite, avant de l'emmener enchaîné jusqu'à Babylone, où il finirait ses jours dans une geôle.

La destruction de Jérusalem

Malgré la fuite de Sédécias, Jérusalem continua à résister pendant plusieurs mois ; mais les troupes babyloniennes, dirigées par Nebuzardan (commandant de la garde royale du monarque babylonien, comme le relate le livre de Jérémie) et Nergalusr, entrèrent dans la ville et détruisirent non seulement les édifices publics (le temple et le palais royal), mais encore l'ensemble de la cité. Les murailles furent démolies afin d'éviter de nouvelles révoltes à l'avenir, et certaines hautes personnalités, telles que le prêtre Sedayas, furent conduites devant Nabuchodonosor, avant d'être exécutées. Une bonne partie de la population fut déportée à Babylone (4 600 personnes, d'après la Bible). Cette déportation concerna uniquement les habitants de Jérusalem, car on sait que la population rurale put rester sur place. Mais Jérusalem ne fut pas la seule ville détruite. Des cités telles que Ramat Rahel, Lachish, Azeqa, Timna, Bet Sur, Tell Beit Mirsim, Guezer, Debir et Hébron furent également rasées.

Le résultat de la conquête militaire babylonienne fut l'émergence d'une nouvelle crise urbaine dans la région, conséquence tout aussi bien des destructions que des déportations. Tout le royaume fut à nouveau dominé par des hameaux sans murailles, ni bâtiments publics, ni artisanat spécialisé, et où l'usage de l'écriture était pratiquement inexistant.

Après la conquête du royaume de Juda par l'armée de Babylone, une partie du territoire fut intégrée à la province de Samarie, tandis que l'autre vint se fondre dans celle d'Ashdod. Quant à la région de Galaad, elle fut occupée par les Ammonites. Ainsi, l'occupation babylonienne mit un terme à l'histoire du royaume de Juda fondé par David au ^x^e siècle av. J.-C. Cependant, et à la différence de ce qui arriva avec Israël, la victoire des armées de Babylone ne supposa pas l'anéantissement complet de la conscience ethnique, religieuse ou encore nationale de Juda. Car les déportés, contrairement à ce qui se passait d'habitude dans l'Empire néo-assyrien, ne furent pas dispersés à travers tout le territoire, mais installés en bloc à Babylone. Cela leur permit de conserver leur identité religieuse et culturelle propre. En définitive, l'histoire du Proche-Orient au cours de la période comprise entre le ^{viii}^e



et le VI^e siècle av. J.-C. est celle de la tragique disparition des différents royaumes nés dans la région après la crise de 1200 av. J.-C. Si, comme nous l'avons précisé auparavant, les royaumes proche-orientaux émergèrent à partir de développements régionaux autonomes, sans que les influences extérieures ne parvinssent jamais à centraliser de façon décisive les différents processus, leur disparition fut le résultat, unique et exclusif, d'une intervention étrangère : l'agression menée par les Empires néo-assyrien et néo-babylonien.

La fin brutale du Proche-Orient

Il faut peut-être attribuer la seule responsabilité du désastre aux royaumes proche-orientaux eux-mêmes. En effet, ceux-ci ne surent à aucun moment de leur histoire dépasser cette tendance à la fragmentation politique que l'on peut déceler dans leur histoire depuis au moins le début du III^e millénaire av. J.-C.

La mosaïque de petits royaumes et de cités-État qui caractérisa l'histoire du Proche-Orient se traduisit inévitablement par une faiblesse

endémique de toute la région face à l'action invasive des grandes puissances étrangères. Aucun de ces royaumes, petits, peu ou pas liés entre eux et souvent rivaux acharnés, ne disposa, à quelque moment que ce fût de leur histoire, des ressources matérielles et politiques nécessaires pour affronter avec une certaine chance de réussite l'énorme défi que supposait pour leur survie l'expansionnisme assyrien et babylonien pendant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.

Ces royaumes ne parvinrent que ponctuellement, comme à la bataille de Qarqar, qui eut lieu en 853 av. J.-C., à organiser une réponse commune aux Assyriens. Après ce glorieux épisode militaire ne furent scellées que de petites alliances régionales, parfois soutenues par l'Égypte, une puissance régionale qui était pour l'instant incapable de rivaliser avec la puissance assyrienne. La bataille de Qarqar montra aux royaumes proche-orientaux le chemin pour organiser une résistance solide à l'expansionnisme assyrien. Un chemin qu'ils n'empruntèrent pourtant plus jamais. ■

LA FIN DE JÉRUSALEM.

Après avoir pris Jérusalem en 587 av. J.-C., les Babyloniens détruisirent la ville, y compris le temple, le palais et les remparts, et déportèrent la majeure partie de la population. Ci-dessus, *The Flight of the Prisoners*, de James Tissot (1836-1902), qui illustre la scène décrite par le second livre des Rois.

LES IMMORTELS.

Ces soldats d'élite de l'armée perse sont représentés, avec leurs arcs et leurs lances, sur une frise du palais de Darius I^{er} à Suse, datée de 515 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris). En page de droite, anse en or doré d'un vase achéménide, IV^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).





LA CONQUÊTE PERSE



La domination perse au Proche-Orient semble avoir changé le destin des peuples de cette région en les affranchissant du joug de l'Empire néo-babylonien. Les Perses imposèrent en effet aux territoires soumis un système politique différent de celui mis en place par les Assyriens et les Babyloniens. Cette nouvelle forme de domination permit l'épanouissement et l'essor des populations proche-orientales.



Les Perses étaient un peuple d'origine indo-européenne qui parlait une langue que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'ancien persan. En dehors de leur appartenance à la grande famille linguistique indo-européenne, ils faisaient partie des peuples iraniens, selon la définition donnée par les linguistes. Ce groupe linguistique incluait d'autres peuples, tels que les Mèdes, les Hircans, les Parthes, les Bactriens, les Sogdiens, les Aryens, les Drangiens ou encore les Aracosiens. Cet ensemble de populations occupa une aire géographique particulièrement vaste, qui s'étendait de l'Iran actuel à l'Afghanistan et à l'Asie centrale.

La théorie la plus répandue sur l'origine des peuples iraniens présente les Perses comme des peuples essentiellement pastoraux ; ils émigrèrent progressivement depuis leur aire géographique d'origine, en Asie centrale, jusque dans la région de l'Iran actuel, où ils se sédentarisèrent.

Au tournant des ^x^e et ^x^e siècles av. J.-C., les Perses s'installèrent dans la région correspondant de nos jours à la province iranienne de Fars, au sud-est des monts Zagros. Ce territoire, dont la capitale était Anshan (l'actuelle Tepe Malyan), appartenait traditionnellement à la grande confédération politique d'Élam, qui affrontait souvent les royaumes mésopotamiens.

LES ROIS
DE L'EMPIRE
PERSE650-620 av. J.-C.
Teispès620-590 av. J.-C.
Cyrus I^{er}590-559 av. J.-C.
Cambyse I^{er}559-530 av. J.-C.
Cyrus II le Grand530-522 av. J.-C.
Cambyse II522 av. J.-C.
Bardiya522-486 av. J.-C.
Darius I^{er}486-465 av. J.-C.
Xerxès I^{er}465-423 av. J.-C.
Artaxerxès I^{er}423-405 av. J.-C.
Darius II405-359 av. J.-C.
Artaxerxès II359-338 av. J.-C.
Artaxerxès III338-336 av. J.-C.
Artaxerxès IV336-330 av. J.-C.
Darius III

Les Perses s'installèrent petit à petit en territoire d'Élam, après avoir profité d'une longue période de décadence des Élamites. Ce processus de colonisation fut rendu possible par deux facteurs fondamentaux. D'abord, les Perses s'étaient toujours montrés d'excellents éleveurs de chevaux et ils apprirent vite à se servir de cette qualité dans un but exclusivement militaire. Cavaliers habiles, ils avaient ainsi un avantage décisif sur les champs de bataille face à leurs adversaires, qui utilisaient encore des chars de guerre, très peu adaptés à des affrontements qui avaient lieu la plupart du temps dans les zones montagneuses. Par ailleurs, les Perses manifestaient également une plus grande cohésion sociale que les Élamites. La société élamite était en effet divisée en groupes héréditaires, auxquels étaient assignées des fonctions très précises, et, peu à peu, chacun d'eux finissait, en réalité, par se transformer en véritable caste.

Vers 800 av. J.-C., les rois d'Élam réussirent à réaffirmer leur pouvoir politique. Cette nouvelle situation leur permit d'imposer à nouveau leur autorité sur le territoire d'Anshan, qui avait été occupé dans sa grande majorité par les Perses. Mais cette domination ne dura que peu de temps, jusqu'au milieu du VII^e siècle av. J.-C. : les Assyriens vainquirent à cette époque les Élamites, qui disparurent de la scène politique régionale. Profitant de l'écrasement de leurs ennemis historiques, les Perses de Fars formèrent un royaume indépendant, gouverné par une seule famille, que l'on appela « achéménide », d'après Achémène, le fondateur de cette dynastie royale.

Curieusement, les premiers monarques achéménides mentionnaient dans leur titulature le titre de roi d'Anshan, même si, comme nous l'avons dit précédemment, il n'ait jamais existé aucun autre point commun entre les Élamites d'Anshan et les Perses que celui d'occuper la même région. Aussi, ces tout nouveaux monarques visaient-ils surtout par cette mention à justifier leur occupation de la région, en établissant un lien absolument factice avec le passé.

L'histoire du royaume de Perse est malheureusement très méconnue. Certaines sources historiques ou archéologiques indiquent toutefois que le royaume des Achéménides, depuis ses origines, au milieu du VII^e siècle av. J.-C., jusqu'au règne de Cyrus II le Grand, au milieu du VI^e siècle av. J.-C., fut soumis à celui des Mèdes, dont il était une sorte d'État vassal. Mais toutes ces informations sont très difficiles à vérifier à l'heure actuelle. Les historiens savent seulement avec certitude que les maisons royales mède et perses entretenaient bien des liens étroits, liés notamment à leur origine iranienne commune. Il faut remarquer que ces deux

maisons pratiquaient également des mariages interdynastiques fréquents. En témoigne, par exemple, l'ascendance de Cyrus II, qui était le fils de Mandane, fille du roi mède Astyage, elle-même épouse du roi perse Cambyse I^{er}.

La formation de l'Empire perse

À la mort de son père, Cyrus II le Grand occupa immédiatement le trône achéménide, de 559 av. J.-C. jusqu'à sa mort, en 530 av. J.-C. Au cours de ces trois décennies, cet illustre monarque lança son peuple dans une vertigineuse conquête de nouveaux territoires, qui allait donner le jour au plus grand empire que l'humanité ait connu jusqu'alors.

L'expansion territoriale perse commença réellement vers 550 av. J.-C., avec la conquête de la région de Suse, qui était à cette époque sous influence babylonienne. Peu après, l'inexorable poussée perse se poursuivit, avec la conquête du royaume voisin de Médie, gouverné par le roi Astyage, qui n'était autre que le grand-père maternel de Cyrus II. Cette défaite des Mèdes, qui s'acheva par la prise de leur capitale, Ecbatane,





fut rendu possible par la trahison de l'armée et des alliés d'Astyage, qui se soulevèrent et se rangèrent du côté du monarque perse.

La conquête de la Médie augmenta de façon substantielle les capacités matérielles et les ressources humaines de Cyrus le Grand, qui contrôlait alors un pays s'étendant de la plaine d'Iran au fleuve Halys (l'actuel Kizil Irmak, au centre de la péninsule anatolienne).

Puis ce fut le tour de la conquête de la Lydie. Elle eut lieu vers 547 ou 546 av. J.-C., après une première bataille entre les armées perses et lydiennes, au terme de laquelle aucune des deux parties ne triompha. Cyrus II était cependant bien décidé à soumettre les Lydiens, et ordonna d'assiéger leur capitale, Sardes, que ses troupes finirent par prendre après de longs combats. Il captura aussi le roi lydien, Crésus, puis annexa le royaume anatolien de Lydie à son empire qui était en train de naître.

Mais le grand coup d'éclat de la politique expansionniste menée par Cyrus II fut sans aucun doute la conquête de Babylone, en 539 av. J.-C.

Vu la tournure qu'avaient pris les événements au cours des dernières années, l'affrontement entre l'Empire néo-babylonien et l'Empire perse naissant n'était en effet qu'une question de temps, particulièrement si l'on songe que Babylone était l'alliée de la Lydie et qu'elle avait exercé son influence à Suse, deux nations désormais tombées entre les mains des Perses. En réalité, avec la conquête perse de la Lydie, Babylone était prise en tenailles. Les Perses possédaient en effet les hautes terres qui dominaient les frontières orientales et occidentales de l'Empire néo-babylonien. C'est d'ailleurs depuis cet endroit qu'ils purent mettre la main sur la plaine alluviale mésopotamienne puis la contrôler. La lutte finale entre les deux empires ne fut pas immédiate, mais précédée d'une période préliminaire caractérisée par des affrontements de faible intensité. Il s'écoula toutefois peu de temps avant que les Perses n'envahissent Babylone.

Les troupes impériales babyloniennes et perses s'affrontèrent finalement lors d'une bataille décisive à Opis, à l'est du fleuve Tigre, qui se solda

LE ROI CRÉSUS DE LYDIE. Kouros provenant de la tombe de Crésus, à Anavyssos, daté de 530 av. J.-C. (Musée archéologique national, Athènes).



Darius I^{er} le Grand, le monarque qui régna d'Égypte jusqu'en Inde

Darius I^{er} le Grand prit les rênes de l'Empire perse à l'apogée de son expansion, quand des frontières s'étendaient de l'Égypte et de la Grèce continentale jusqu'au nord du sous-continent indien. Cependant, à sa mort, après le couronnement de son fils Xerxès I^{er}, commença le déclin inexorable de ce vaste empire.

Au cours des trois longues décennies de son règne, Darius I^{er} consolida la structure politique et administrative de l'empire en le divisant en 20 satrapies gérées par un satrape, ou gouverneur. Il maintint les institutions et les élites locales au lieu de les réduire à néant, comme le faisaient systématiquement Assyriens et Babyloniens. Il implanta un système monétaire unique et fit de l'araméen la langue de communication officielle entre les provinces. Sur l'inscription de Béhistun, Darius I^{er} fit figurer une sorte de récit autobiographique sur toutes ses réussites, en élamite, en ancien persan et en babylonien. Illustration : à droite, sur ce bas-relief de Persépolis (vers 500 av. J.-C.), Darius I^{er}, assis sur le trône, reçoit un dignitaire mède ; à gauche, cette



empreinte d'un sceau-cylindre découvert à Thèbes (vers 521-485 av. J.-C.), avec des inscriptions en ancien perse, en élamite et en babylonien, représente Darius I^{er} sur un char, chassant des lions avec un arc et des flèches.



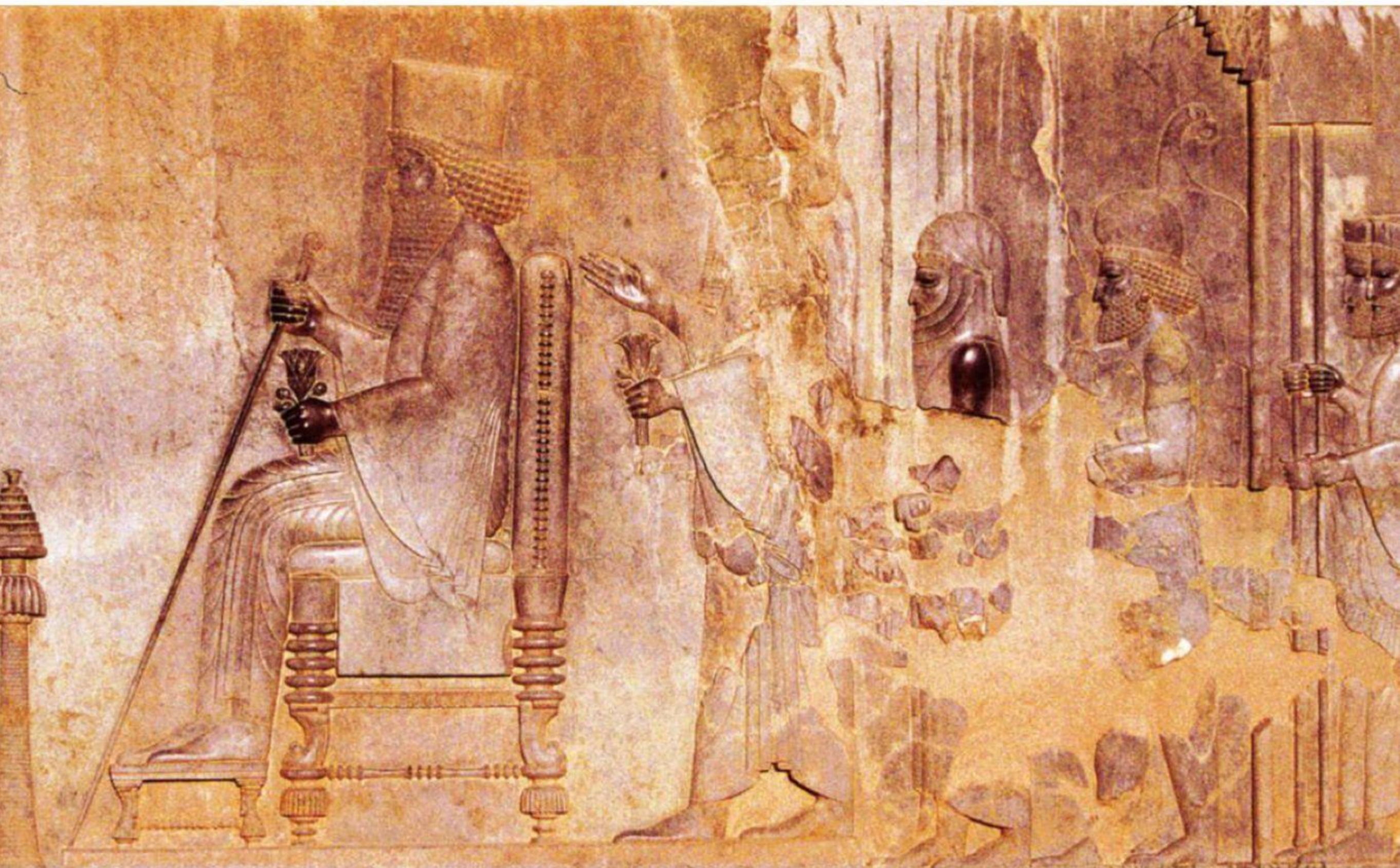
par la victoire perse. Après cette lourde défaite militaire, Babylone cessa toute résistance et rendit les armes devant les armées de Cyrus II. La reddition de la capitale babylonienne se produisit probablement à la suite d'une grave crise interne : l'hostilité du clergé du plus grand dieu de Mésopotamie, Marduk, contre le dernier roi néo-babylonien, Nabonide, mina considérablement la cohésion de la cité et facilita l'invasion perse.

En prenant Babylone, Cyrus II récupéra automatiquement le contrôle sur l'ensemble des territoires de l'Empire babylonien, qui s'étendait à cette époque de la frontière orientale de l'Égypte jusqu'aux monts Zagros, et qui incluait pratiquement tout le Proche-Orient.

Les campagnes orientales entreprises par Cyrus II sont malheureusement très peu connues, même si ce fut sûrement sous le règne de ce souverain que les Perses dominèrent une très grande partie de l'Afghanistan et du sud de l'Asie centrale, incluant le Turkménistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan. Les historiens pensent qu'il est toutefois possible que cette période de conquêtes

se soit concentrée sur la dernière décennie de la vie de Cyrus II, entre 539 et 530 av. J.-C. D'après l'historien grec Hérodote, la mort de Cyrus survint lors d'une de ses campagnes orientales, alors qu'il combattait sur le territoire des Scythes, autrement dit dans les steppes eurasiennes correspondant aujourd'hui à l'Ukraine, à l'Altaï et au Kazakhstan. Les historiens affirment qu'à la mort de leur souverain, les Perses étaient presque au sommet de leur puissance. Il s'agissait dès lors pour eux d'affronter une tâche peut-être encore plus ardue que la guerre : l'organisation d'une structure politique et administrative stable qui rendrait pérenne ce vaste empire.

Les successeurs de Cyrus le Grand réussirent à repousser encore plus loin les frontières de l'Empire perse. Son fils et héritier, Cambyse II, réussit à annexer l'Égypte (525 av. J.-C.) et Chypre. À sa mort, un usurpateur, Gaumata, se fit passer pour Bardiya, son frère, qu'il aurait assassiné, d'après certaines sources anciennes. Il occupa le trône perse jusqu'à son renversement par Darius I^{er}, qui était le seul représentant



d'une branche collatérale de la famille royale achéménide. C'est sous le règne de ce nouveau monarque que l'Empire perse fut au sommet de son expansion, dominant la Thrace et les îles de l'Égée, la Libye et la Nubie, une partie de la vallée de l'Indus et du territoire des Scythes.

L'organisation de l'empire

L'administration et l'organisation de l'Empire perse furent mises en place immédiatement et au fil des conquêtes. Cependant, la création de l'administration impériale sous sa forme presque définitive ne se produisit qu'à la fin du VI^e siècle av. J.-C., sous le règne de Darius I^{er}.

Dans un premier temps, et après chaque victoire, les Perses choisirent de maintenir quasiment intactes les structures politiques et administratives locales, placées souvent sous la direction des élites régionales. Diverses raisons expliquent cette démarche tout à fait particulière. D'abord, les Perses, dépourvus d'expérience impériale, ne possédaient pas de modèle d'administration bureaucratique susceptible de

remplacer efficacement les institutions indigènes des royaumes conquis. Par ailleurs, le respect des traditions et des pratiques gouvernementales des peuples soumis était une stratégie qui permit à Cyrus II de gagner à sa cause les élites locales : au lieu d'être anéanties ou soumises par les conquérants, comme il était de rigueur sous les Assyriens et les Babyloniens, elles voyaient une bonne partie de leurs privilèges respectés.

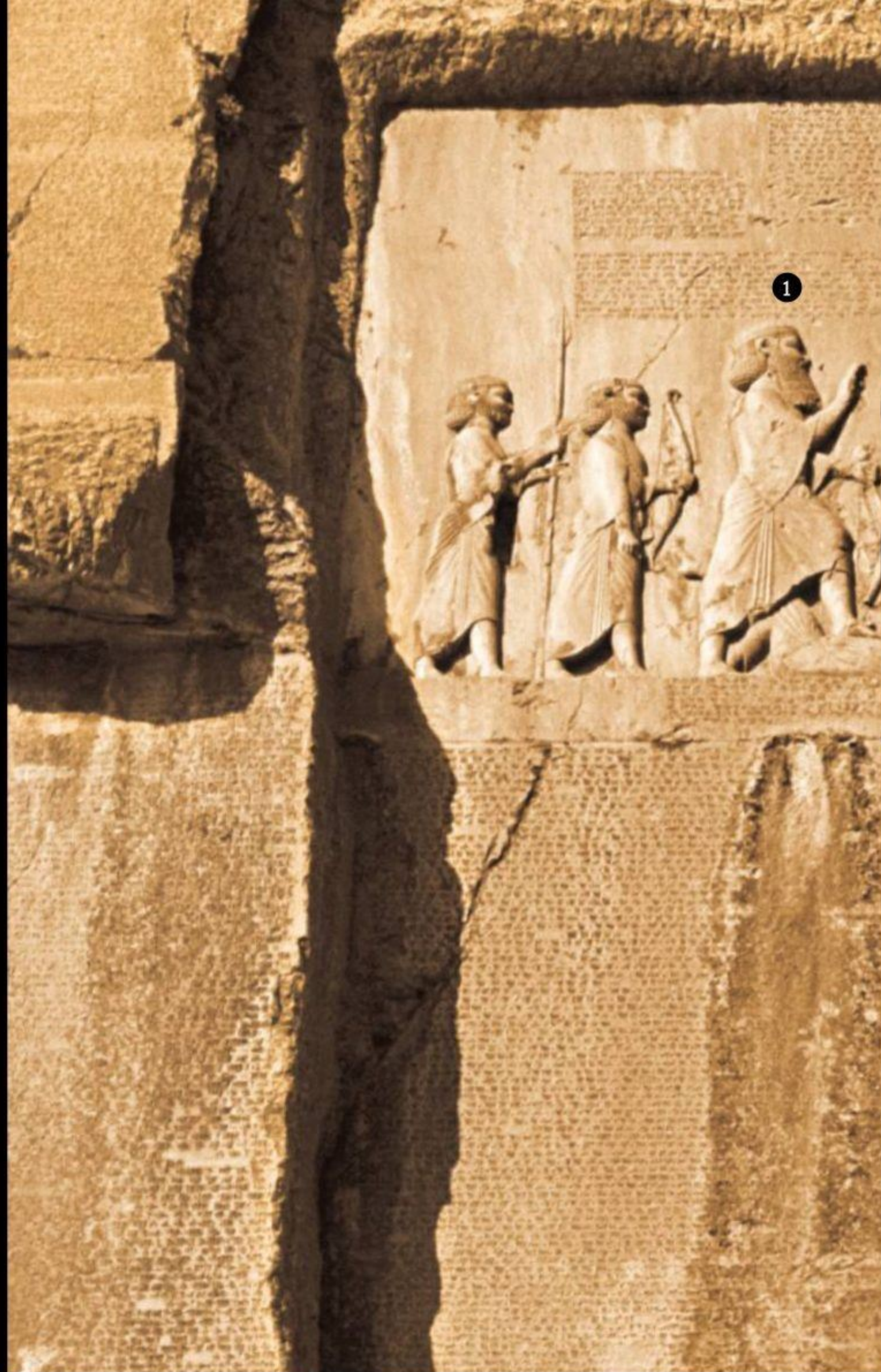
Avec l'arrivée de Darius sur le trône de Perse, l'organisation étatique fit un bond en avant très important : le vaste empire fut divisé en 20 circonscriptions politiques et fiscales, les satrapies. Seule la Perse, qui était le berceau de la dynastie achéménide, fut épargnée par cette nouvelle administration et les lourdes obligations fiscales qui l'accompagnaient. À la tête de chacune de ces satrapies se trouvait un responsable, le satrape, qui exerçait, par délégation royale, la plus haute autorité civile, fiscale et militaire. En plus de ces fonctions, on lui confiait le contrôle direct sur toutes les troupes perses détachées dans la région, dont il avait la direction.

L'INSCRIPTION DE BÈHISTUN : LA GESTE DE DARIUS I^{ER}

« Je suis Darius, le roi des rois, roi des peuples... La volonté d'Ahura Mazda m'a accordé la royauté. » Ainsi commence l'inscription que fit graver sur la pierre de Béhistun, dans l'ouest de l'Iran, le roi perse Darius I^{er} afin de légitimer sa royauté et de rendre compte de ses hauts faits militaires. L'inscription, mesurant 15 x 25 mètres, se trouve à environ 60 mètres du sol, sur la paroi d'une falaise. Sur la scène, Darius piétine le mage mède Gaumata, qui se souleva contre son pouvoir. Le plus important dans ce bas-relief n'est pas l'image, mais les inscriptions, rédigées dans les trois langues officielles de l'empire et gravées en caractères cunéiformes : persan ancien, élamite et babylonien.

HENRY RAWLISON

La découverte de l'inscription en 1835 par Henry Rawlison, un officier de l'armée britannique (ci-dessous), eut un grand retentissement, car les trois langues dans lesquelles elle était écrite permirent de les déchiffrer une à une en les comparant. Rawlison copia la version en ancien persan en 1835 et put la lire en 1838. En 1847, il finit de copier l'inscription en entier et, à l'aide de la traduction du persan, traduisit le babylonien en 1849. Mais la compréhension de l'élamite revint à Edwin Norris, en 1851.



1 LE GRAND ROI.

Revêtu du costume perse, Darius tient dans la main gauche un arc et lève la main droite, la paume tournée vers l'extérieur. Au-dessus de sa tête, sur un cartouche rectangulaire, sont inscrits ses titres : « Je suis Darius le Grand [...] ».

3 LE FARAVAHAR.

Le disque ailé, que l'on retrouve souvent au Proche-Orient, symbolise l'union spirituelle avec Ahura Mazda. Il présente pour la première fois une figure humaine, considérée comme la représentation de Darius.

2 LES PRISONNIERS.

Ils représentent les nations soumises par les conquêtes du Grand Roi. Neuf d'entre eux, debout et en rang, apparaissent une corde au cou et les mains attachées dans le dos ; le dixième, peut-être Gaumata, est prostré aux pieds de Darius.

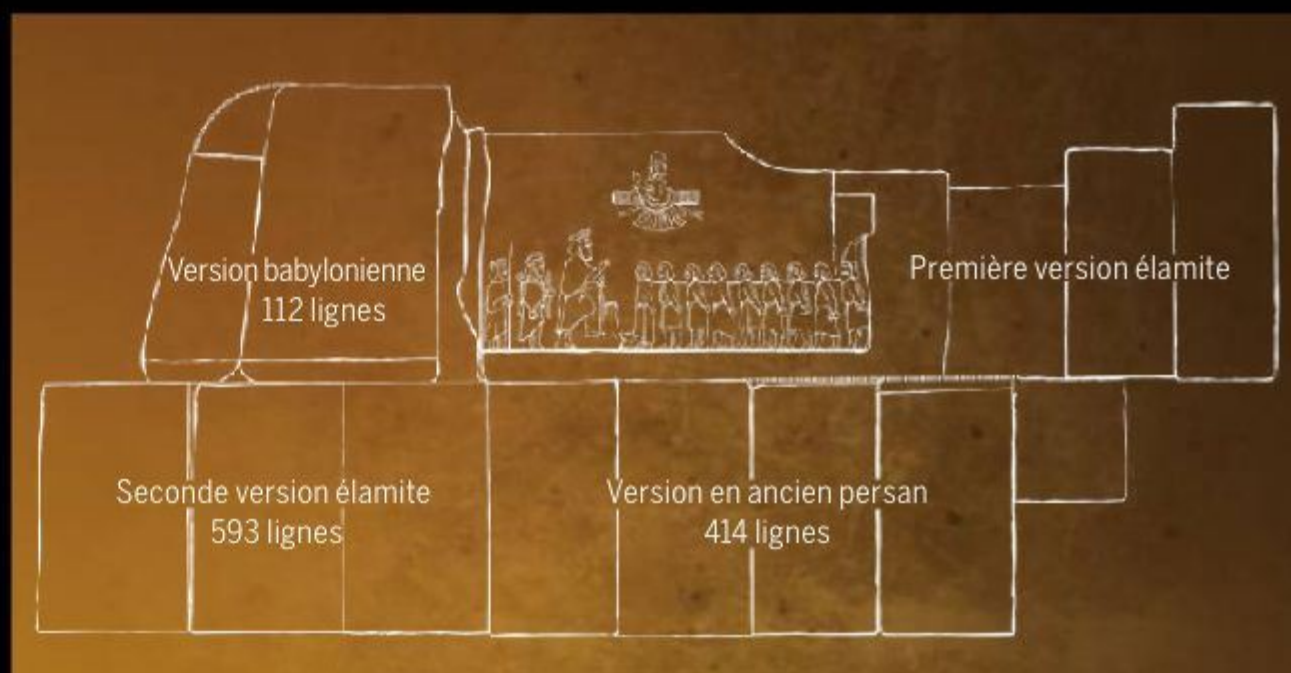
4 L'INSCRIPTION.

Le texte relate l'ascension de Darius au trône et ses victoires. L'ancien persan occupe 414 lignes en cinq colonnes, l'élamite 593 lignes en deux versions, et le babylonien, plus court, remplit seulement 112 lignes.



UN MESSAGE TRILINGUE

La plus grande nouveauté de l'inscription de Béhistun est que la langue perse y apparaît pour la première fois par écrit. Auparavant, les hauts faits et les proclamations des rois étaient transmis oralement, dans des récitations et des chants. Darius le Grand y grava non seulement ses exploits en trois langues, mais il les représenta symboliquement par des figures pour ceux qui ne savaient pas lire. Le roi contrôlait ainsi le message qu'il voulait transmettre aux générations futures, et sa parole était placée sous la protection de la divinité suprême du panthéon perse.





TOMBEAUX DES ROIS ACHÉMÉNIDES.

La simplicité solennelle de la tombe de Cyrus le Grand à Pasargades (ci-dessus), isolée au milieu de la plaine, contraste avec la magnificence de celles de ses successeurs sur les parois rocheuses de Kuh-e Rahmat. En page de droite, la tombe de Darius I^{er} à Naqsh-e Rostam, près de Persépolis, où sont enterrés d'autres monarques achéménides ; en bas à gauche, la scène représente le roi sassanide Châhpuhr I^{er}.

Généralement, les satrapes étaient des membres de la noblesse perse. Ces hommes géraient leur circonscription depuis leurs capitales régionales, qui correspondaient le plus souvent aux anciens chefs-lieux des États conquis. Par exemple, Babylone était restée la capitale de la Mésopotamie, Memphis, celle de l'Égypte, Sardes, celle de Lydie, Ecbatane, celle de Médie, etc. Cependant, certains peuples vivant à l'intérieur de l'Empire perse, par exemple les Arabes et les Nubiens, échappèrent totalement, grâce à leur singularité culturelle, à cette domination.

Au fil du temps, des hommes d'origine iranienne acquirent une grande importance dans certains territoires de l'Empire. Par ailleurs, l'empereur concédait à des administrateurs, des militaires ou des membres des familles de l'aristocratie perse, des régions entières à exploiter. Ces concessions permirent la création d'authentiques colonies perses au cœur des populations indigènes. Cette méthode d'occupation constitua très certainement un puissant instrument de contrôle politique territorial aux mains des rois perses.

Au sommet de la structure politique de l'empire, se trouvait le monarque. Sa légitimité avait une double origine. D'une part, il était choisi par la principale divinité du panthéon perse afin d'exercer cette charge. Il en était d'ailleurs le représentant sur Terre. C'est pour cette raison que sa consécration en tant que monarque avait lieu à Pasargades, où fut enterré Cyrus le Grand, au cours d'une cérémonie religieuse. D'autre part, le prétendant au trône devait appartenir obligatoirement à la dynastie royale achéménide. Cette monarchie était en effet héréditaire et habituellement régie par le principe de la primogéniture.

Les trois capitales perses

À la différence des souverains des empires précédents, babylonien et assyrien, le monarque perse ne résidait pas dans une ville unique qui servait de capitale. La cour se déplaçait en effet fréquemment entre les trois plus grandes villes de l'empire : Suse, Pasargades et Persépolis.

On a retrouvé à Pasargades, qui avait été fondée par Cyrus le Grand, une série de bâtiments monumentaux qui constituent aujourd'hui un magnifique témoignage de l'art et de l'architecture perses : cet ensemble montre un fort éclectisme stylistique, dans lequel on devine de nettes influences assyriennes, anatoliennes et égyptiennes. Les deux palais de Pasargades, situés au milieu d'un jardin très étendu, s'articulent autour de vastes pièces rectangulaires à colonnades. Cependant, le monument le plus impressionnant de cette cité royale est sans doute la tombe de Cyrus II, placée sur une plate-forme à gradins construite avec de gigantesques blocs de pierre.

Persépolis fut fondée par Darius I^{er} vers 515 av. J.-C. D'autres rois perses, particulièrement Xerxès I^{er}, Artaxerxès I^{er} et Artaxerxès III, continuèrent à la développer par la suite en réalisant de magnifiques édifices. La ville fut construite sur une vaste esplanade (455 x 300 mètres), à laquelle on accédait par un double perron. Parmi les principaux bâtiments, on peut citer la salle des Cent Colonnes, le harem, le bâtiment central, le palais de Xerxès, le palais H, celui de Darius et la salle d'audience. Bon nombre d'entre eux étaient décorés de bas-reliefs représentant les figures du roi, du prince héritier, des courtisans, des ressortissants des peuples soumis, etc. L'esplanade de Persépolis était limitée à l'est par la montagne de Kuh-e Rahmat, dans les flancs de laquelle furent sculptées les tombes monumentales de Darius I^{er} (la seule identifiée formellement), de Xerxès I^{er}, d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II.

Avec le temps, le monarque perse privilégia la cité de Suse, qui avait une solide administration représentée par des centaines de fonctionnaires.



L'apparition de la monnaie et sa diffusion dans l'Empire perse

Les premières pièces de monnaie d'or et d'argent furent frappées dans les ateliers monétaires de Lydie et dans les cités grecques d'Ionie. Quand le roi Cyrus le Grand conquiert la Lydie au milieu du ^{vi}^e siècle av. J.-C., il découvre la Monnaie royale, située à Sardes. Bien plus tard, les Perses, eux-mêmes lancés dans une profonde réforme fiscale conçue pour réorganiser leur empire en profondeur, diffusèrent l'usage de la monnaie.

Avant Darius, il n'y avait pas de monnaie perse à proprement parler. Au début de la conquête, la monnaie lydienne fut utilisée par l'administration perse, à Sardes. Le souverain Darius I^{er} fit frapper par la suite une monnaie officielle semblable à celles que l'on trouvait en Lydie, en deux versions : la darique en or et le sicle en argent, qui coexistèrent, en petite quantité, avec les formes de monnaies locales, qui étaient presque toujours des lingots réalisés en métaux précieux. En fait, la monnaie fut principalement employée pour les échanges avec des pays étrangers : sa véritable utilisation fut donc politique. La darique comme le sicle étaient des incuses, c'est-à-dire qu'ils représentaient l'image du roi sur l'avvers, tandis que le revers était occupé en creux par l'empreinte du poinçon.



DARIQUE (AVERS). Frappée en or. Grand Roi avec arc et lance. ^v^e s. av. J.-C.



DARIQUE (REVERS). En creux, l'empreinte du poinçon.



SICLE D'ARGENT. Effigie de Darius I^{er} le Grand avec un arc et des flèches à l'avvers. ^{vi}^e s. av. J.-C.



TÉTRADRACHME D'ARGENT. Règne d'Artaxerxès III, frappé en Égypte. ^{iv}^e s. av. J.-C.

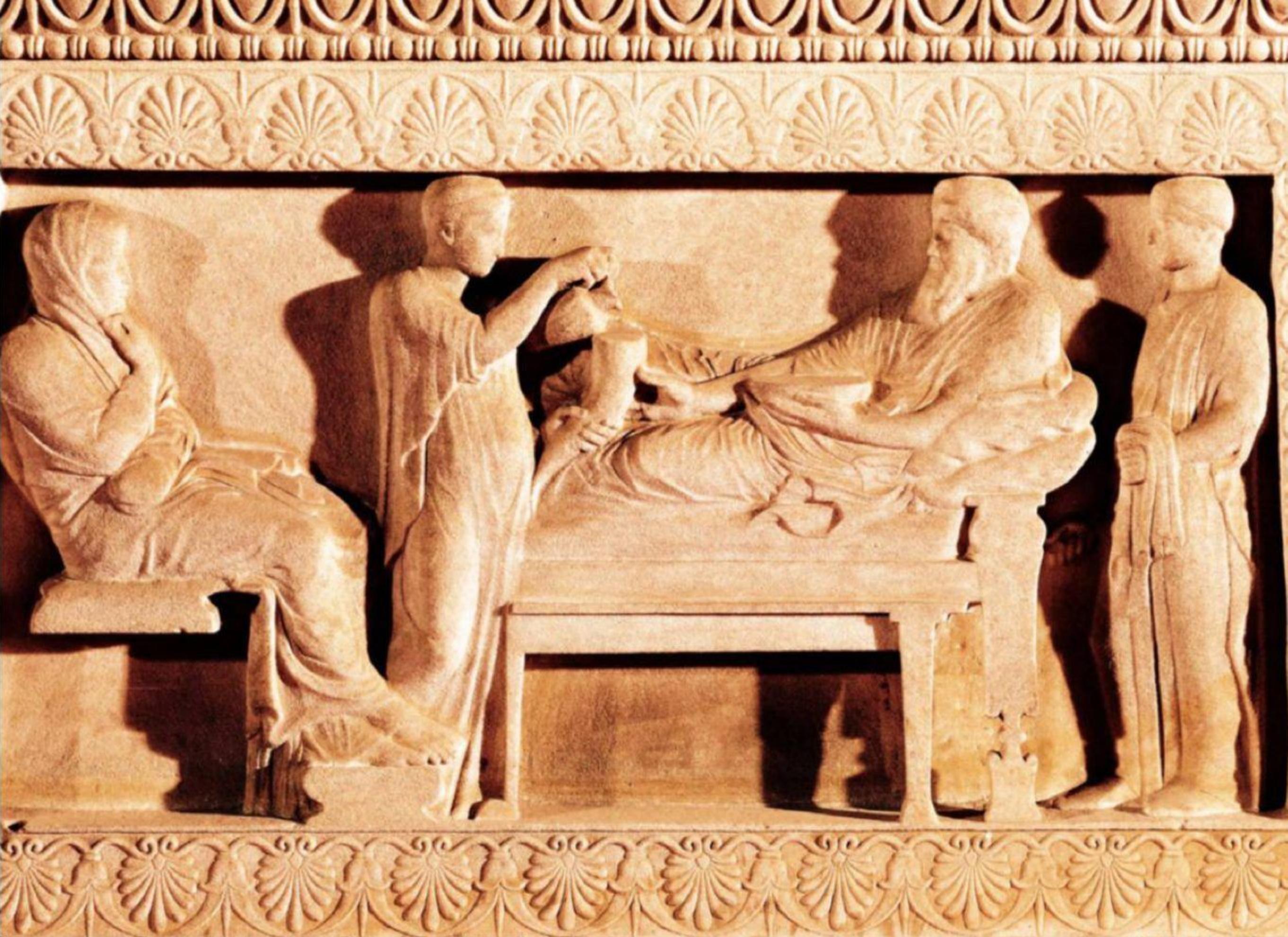
Suse était aussi située idéalement, à mi-chemin entre le monde iranien et le monde sémitique. Darius créa dans cette ville des jardins impressionnants et extraordinaires. Il y fit aussi construire un grand palais qui s'étendait sur plus de cinq hectares ! Cet édifice était divisé en deux parties bien différenciées : la première était la salle d'audience, située dans le secteur nord ; la seconde, située au sud et de style mésopotamien, était un énorme bâtiment en pisé structuré autour de quatre vastes cours.

Dans la perspective d'améliorer le contrôle et la gestion de son empire, le monarque perse réalisa également d'importants travaux publics de dimensions et de caractéristiques si impressionnantes qu'aujourd'hui encore leurs vestiges suscitent l'admiration des historiens comme des touristes. L'un de ces plus remarquables ouvrages est sans nul doute la voie royale. Cette route de communication rapide allait de Sardes, située à l'extrémité occidentale de la péninsule anatolienne, à Suse, sise au sud-ouest de l'Iran actuel. Elle couvrait une distance de plus de 2 600 kilomètres. Ce qui était absolument incroyable pour cette époque ancienne. Utilisant une partie des voies créées à l'époque de l'Empire néo-assyrien, elle permettait aux messagers royaux de parcourir à une très grande vitesse les vastes étendues de l'empire, ce qui contribuait à l'évidence à améliorer le gouvernement et l'administration perses. Cette voie royale ne fut cependant que l'une des centaines de routes qui unissaient les grandes cités de l'empire aux capitales de chacune des satrapies.

Autre ouvrage important, le canal de navigation reliant le Nil à la mer Rouge, construit sous le règne de Darius I^{er}. Il contribua à améliorer considérablement le commerce et la communication entre les différentes zones commerciale de l'empire. Hormis leur aspect pratique évident, tous ces ouvrages d'art monumentaux servirent la propagande de l'empire, qui se montrait ainsi extraordinairement efficace. Le monarque en tirait profit en consolidant son prestige et en démontrant à tous ses sujets sa capacité à gouverner pleinement.

Le défi de l'unité linguistique

Gouverner un empire immense, qui avait atteint ses plus grandes dimensions à l'époque de Darius le Grand et qui regroupait à l'intérieur de ses frontières une incroyable variété de peuples et de cultures supposait un grand défi linguistique. La langue administrative s'adapta dans la mesure du possible aux réalités locales. Ainsi, l'akkadien continua à être utilisé en Mésopotamie, et l'égyptien dans le pays du Nil. Quant à l'araméen,



qui était déjà très largement répandu à l'époque néo-assyrienne, il fut choisi comme langue de communication officielle entre les différentes provinces achéménides. Cette langue fut en outre employée fréquemment pour les documents officiels et administratifs dans de très nombreuses régions de l'empire. Cependant, il faut noter qu'elle fut presque toujours absente des inscriptions royales les plus importantes.

Curieusement, au cœur de l'empire, en Perse, on continua à utiliser l'élamite, cette langue très ancienne, difficile à classer quoiqu'elle ait peut-être un rapport avec les langues dravidiennes d'Asie méridionale. Ce fut la première langue des royaumes d'Iran, antérieurs à l'arrivée des Perses. À l'époque achéménide, loin de disparaître, elle continua à être utilisée dans les inscriptions royales, les textes administratifs, les travaux d'érudition, entre autres documents.

La langue impériale, autrement dit l'ancien persan, connut un usage relativement restreint, réservé aux grandes inscriptions royales destinées à exalter la figure du monarque et son pouvoir.

Afin de mettre cette langue par écrit, il fut créé un nouveau système inspiré de l'écriture cunéiforme mésopotamienne, mais simplifiée, avec seulement quarante-deux caractères au lieu des centaines de signes auparavant utilisés en Mésopotamie. Avec le temps, cette langue se diffusa, à partir de son noyau d'origine, dans les hautes terres d'Arménie et d'Anatolie et, dans une moindre mesure, dans les plaines babyloniennes et araméennes. Cette diffusion du persan est une conséquence du processus de colonisation de populations perses dans l'ensemble de l'empire, que nous avons évoquée précédemment.

Le Proche-Orient sous domination

Après la défaite écrasante de l'Empire babylonien, l'ensemble du Proche-Orient fut tout d'abord englobé dans la grande satrapie de Babylone et de Syrie. Avec les réformes de Darius I^{er}, cependant, cette satrapie fut dissoute, et toute la région fut incluse dans une plus vaste satrapie, la cinquième, récemment créée, et que l'on nomma Transeuphratène.

LE SARCOPHAGE DU SATRAPE.

Provenant de la nécropole royale phénicienne de Sidon, il montre un satrape incliné, accompagné d'un serviteur versant du vin et son épouse assise devant lui. Seconde moitié du v^e siècle av. J.-C. (Musée archéologique, Istanbul).

Le mazdéisme de Zoroastre, religion officielle de l'Empire perse

Le mazdéisme, ou zoroastrisme, se basait sur les enseignements du réformateur Zoroastre, qui vécut au VII^e siècle av. J.-C. Il reconnaissait pour divinité unique Ahura Mazda et prêchait un dualisme fondé sur l'opposition entre le Bien et le Mal. Le mazdéisme, devenu religion officielle de l'Empire perse, dura des siècles, jusqu'à la fin de l'Empire sassanide, survenue au VII^e siècle apr. J.-C.

Comme les Achéménides Cyrus II et Darius I^{er}, desquels il descendait la tradition, Ardacher I^{er} (appelé Artaxerxès I^{er} Sassanide dans les textes classiques) rendait un culte au dieu Ahura Mazda. C'est lui qui proclama au III^e siècle av. J.-C. le mazdéisme comme religion officielle de l'Empire perse sassanide. Le zoroastrisme, depuis le début de son essor au Proche-Orient, influa sur d'autres religions telles que le judaïsme, le christianisme et l'islam. Ses fidèles croyaient au ciel et à l'enfer, à l'apocalypse et aux récits des prophètes. Illustrations : à droite, bas-relief, retrouvé à Naqsh-e Rostam, près

du site archéologique de Persépolis (Iran), sur lequel figure le couronnement du roi Ardacher I^{er} par Ahura Mazda, dieu de la Lumière et du Bien, dont le cheval piétine le cadavre d'Ahriman, dieu des Ténèbres et du Mal. À gauche, boucle d'oreille en or représentant le dieu Ahura Mazda entre deux béliers, VI^e-V^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



Cette toute nouvelle satrapie avait Damas pour capitale ; elle avait pour dirigeant un satrape d'origine perse. Elle se divisait par ailleurs en petites provinces, au nombre desquelles on comptait Tyr, la Galilée, la Samarie, la Judée, Ashdod ou encore Gaza, etc., qui étaient contrôlées par des dirigeants locaux.

Nous en savons très peu sur les débuts de la domination perse au nord du Proche-Orient. Toutefois, tout semble indiquer que la transition de la domination néo-babylonienne à l'hégémonie perse se fit de façon parfaitement ordonnée et sans conflit aucun.

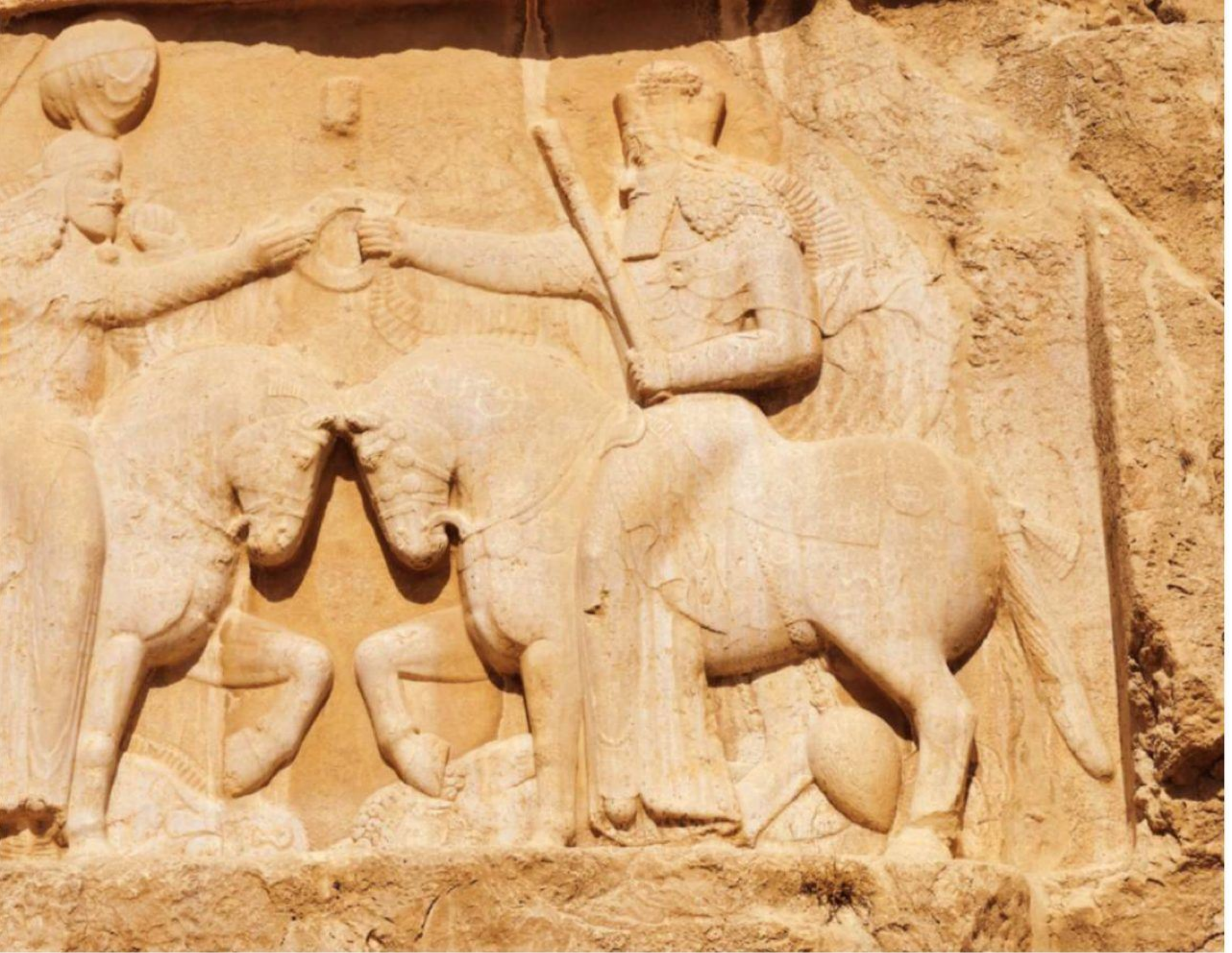
Située sur la côte phénicienne, Sidon vécut une sorte d'âge d'or sous le gouvernement perse. Elle remplaça Tyr en tant que principale ville et port commercial du littoral méditerranéen oriental. La classe dirigeante de Sidon se mit très rapidement au service des Perses, et la flotte de la cité devint un atout précieux pour les forces navales impériales. D'ailleurs, sa participation fut significative dans la fameuse bataille navale de Salamine (480 av. J.-C.), où les navires perses affrontèrent

ceux des cités concurrentes grecques. La période perse apporta une prospérité et une autonomie politique relative aux Phéniciens. À la différence de ce qui survint ailleurs, dans le reste de la région, les villes phéniciennes purent en effet s'organiser en cités-États. Dirigées par leurs propres dynasties royales, elles parvinrent même à frapper de la monnaie de grande valeur et pourvue de ses propres symboles.

Au sud du Proche-Orient, l'Empire perse eut des conséquences très importantes sur l'histoire de la région. Son instauration affecta particulièrement la sphère religieuse, ainsi que la situation des Juifs qui avaient été déportés jusqu'à Babylone par Nabuchodonosor II.

La politique religieuse perse

Sur le plan religieux, les Perses semblent avoir eu une attitude tout à fait tolérante envers les croyances des populations qu'ils avaient soumises à leur pouvoir. Ce comportement est parfois interprété par les scientifiques comme la conséquence directe des principes qui régissaient



leur propre religion, le mazdéisme, qui avait été fondée par le prophète Zoroastre (Zarathoustra), entre le ^x^e et le ^{vi}^e siècle av. J.-C.

Le mazdéisme, ou zoroastrisme, était une religion de salut de caractère dualiste. Les croyants considéraient que le principe positif, qui était personnifié par la figure du dieu Ahura Mazda, était en conflit permanent avec le principe négatif, personnifié quant à lui par la figure du dieu Ahri-man, ou Angra Mainyu.

En réalité, la politique religieuse pratiquée par les Perses n'avait guère de rapport avec une quelconque tolérance. Elle semble plutôt répondre à des nécessités éminemment pragmatiques, qui avaient pour principal objectif de faciliter la collaboration des peuples soumis.

Le sort des exilés Juifs

L'attitude perse à l'égard des Juifs eut immédiatement des conséquences heureuses. Ainsi, les Perses annulèrent tous les décrets babyloniens limitant strictement leur liberté de culte. Ils rendirent par ailleurs au peuple juif tous les objets

sacrés qui avaient été pillés dans le temple de Jérusalem puis emportés à Babylone à l'époque du règne de Nabuchodonosor II.

À la même époque, les Juifs furent autorisés à commencer la reconstruction du temple de Jérusalem : en 515 av. J.-C. fut par conséquent inauguré ce que l'on appela par la suite le « second temple ». Ce tout nouveau bâtiment vint remplacer le premier temple, dont la construction était attribuée par la tradition juive au grand roi Salomon et dont la destruction avait été ordonnée par le monarque babylonien Nabuchodonosor II en 587 av. J.-C., après la seconde conquête de la capitale du royaume de Juda.

La politique perse concernant les exilés fut totalement différente de celle pratiquée jusqu'alors par les Assyriens ainsi que les Babyloniens, lesquels avaient pris l'habitude d'anéantir systématiquement la culture et l'identité ethnique des populations qu'ils avaient soumises. Contrairement à leurs prédécesseurs, les nouveaux maîtres n'avaient absolument pas de tels objectifs destructeurs en tête.

PERSÉPOLIS ET SES DÉCORS (p. 128-129).

Une procession de vassaux des nations soumises à l'empire gravit, avec ses offrandes et ses tributs, les marches du perron ouest de l'Apadana de Persépolis. Au-dessus, un combat entre un taureau et un lion.







LA PORTE DE XERXÈS À PERSÉPOLIS.

Aussi appelée « porte de toutes les Nations », elle est flanquée de taureaux androcéphales ailés, un héritage des Assyriens. Elle fut construite par Xerxès I^{er}, fils de Darius I^{er}, vers 475 av. J.-C.

Aussi, les autorités perses autorisèrent-elles, vraisemblablement sous le règne de Darius I^{er}, tous les exilés, juifs et autres provenant de différentes régions de l'empire, à regagner leurs pays d'origine.

Dans le cas des Juifs, Zorobabel, le petit-fils du roi Joachin déporté par Nabuchodonosor II à Babylone, fut chargé par les Perses d'organiser le retour de son peuple à Jérusalem et dans le royaume de Juda. Il était en effet le représentant de la maison du roi David.

Cependant, le retour des Juifs ne fut ni aussi abondant ni aussi massif que l'on aurait pu l'imaginer. Les historiens nous apprennent en effet qu'il fut même limité à une population très peu nombreuse et qu'il s'opéra sur une longue période. Pour expliquer ce phénomène absolument surprenant, il convient de rappeler quelques éléments historiques. D'abord, et c'est une évidence, la quasi-totalité des habitants de Juda qui avaient été déportés en 598 et 587 av. J.-C. étaient déjà morts. Aussi, les Juifs de Babylone autorisés à rentrer chez eux étaient-ils les descendants de ces exilés et ils ne pouvaient certainement pas

ressentir l'enthousiasme de leurs parents et de leurs grands-parents s'ils avaient pu imaginer un jour un retour possible dans leur patrie.

Par ailleurs, et malgré le traumatisme que dut supposer l'exil, de nombreuses familles juives avaient fini par s'installer à Babylone ou dans d'autres parties du vaste Empire babylonien. On peut même affirmer qu'elles étaient parvenues non seulement à s'intégrer parfaitement à la civilisation babylonienne, mais aussi qu'elles avaient réussi à progresser sur le plan social et économique en faisant, pour certaines, fortune ici ou là. Pour ces familles complètement intégrées, la perspective du retour dans une région appauvrie, plongée dans une longue crise à la fois économique, démographique et sociale, ne constituait donc pas un choix très tentant. Pour toutes ces raisons, le nombre d'exilés qui retournèrent à Jérusalem fut très faible.

Les bienfaits perses avaient cependant leurs limites : en dépit de la restauration du culte du dieu unique, Yahvé, de la reconstruction de son temple à Jérusalem, ainsi que du retour des exilés, l'ancien royaume de Juda n'avait pu récupérer son autonomie politique. Il n'était effectivement pas question en effet de la restituer à l'ancienne dynastie : la maison de David.

En réalité, le royaume de Juda fut placé sous l'autorité d'une sorte de pouvoir bicéphale, incarné d'abord par la figure du gouverneur provincial, le prince. Cet homme, qui était nommé directement par le monarque perse, était en général d'origine juive. Puis apparut une autre figure de premier ordre de la société juive, celle du grand prêtre. Cet homme deviendrait progressivement la plus haute autorité religieuse reconnue par tous les Juifs, qui soient citoyens du royaume de Juda ou d'ailleurs. Cette fonction sacerdotale échut pour la première fois à Josué, qui remplaça *de facto* le représentant de la maison de David. Au fil du temps, ce prêtre affirma de plus en plus son autorité dans le royaume : ses attributions s'étendirent, puis son pouvoir finit par dépasser la sphère strictement religieuse pour gagner l'espace économique et social juif.

Le retour progressif des exilés juifs s'opéra dans un climat d'extrêmes tensions, justement provoquées dans une bonne mesure par ces nouveaux arrivants. Les exilés réclamèrent en effet en masse la restitution des terres et des biens qui avaient appartenu à leurs familles avant la conquête du royaume par Nabuchodonosor II. Mais toutes ces terres avaient bien sûr été immédiatement réassignées par les autorités babyloniennes à d'autres familles juives, qui n'avaient, pour leur part, aucune intention de les rendre à leurs anciens propriétaires.



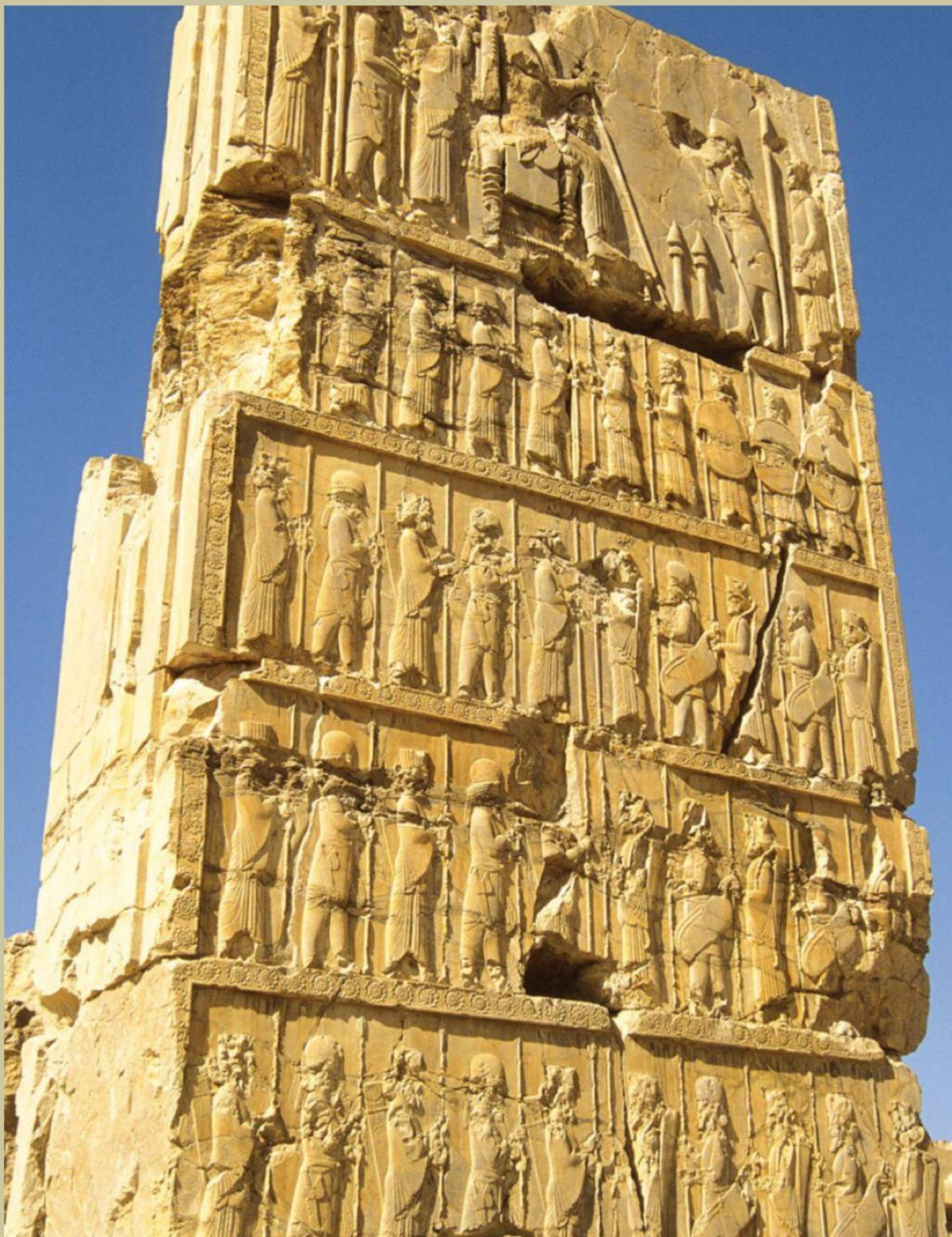
Les sources historiques nous apprennent l'existence d'un autre problème : le dépeuplement du royaume de Juda, qui avait été provoqué par les guerres et les déportations pendant les invasions assyriennes et babyloniennes, avait favorisé l'installation d'une importante population non juive, comme les Édomites, arrivés de Transjordanie.

Ce climat de tensions sociales et économiques s'aggrava encore à cause d'une longue succession de sécheresses et de mauvaises récoltes, entraînant des famines terribles dans tout le pays. Il finit par se transformer en crise de plus en plus aiguë, qui obligea l'empereur perse à intervenir brusquement, au VI^e siècle av. J.-C. Puis c'est à Artaxerxès I^{er} que revint la décision d'envoyer à Juda un émissaire pour gérer les affaires du royaume. Il choisit pour accomplir cette mission délicate Néhémias, un Juif de la diaspora, qui jouissait d'une position éminente à la cour perse. Au cours des deux voyages qui l'amènèrent à Juda, en 445 et 433 av. J.-C., cet émissaire du roi prit une série de mesures qui permirent de stabiliser la situation politique du pays. Parmi elles,

on peut citer la reconstruction des murailles de Jérusalem : elle servit à freiner les attaques lancées contre la ville par des populations aussi bien juives que non juives. Il y eut aussi la remise des dettes. Cette mesure particulièrement polémique avait pour objectif principal d'empêcher des Juifs libres, trop endettés, d'être contraints de devenir esclaves. Néhémias décida encore l'interdiction de célébrer des mariages mixtes entre Juifs et étrangers, car il considérait que le métissage était l'une des causes du conflit qui menaçait de dévaster Juda. Il imposa la Torah comme loi du peuple Juif, la réorganisation des dîmes à payer au temple... Les mesures rigoureuses qu'il prit étaient caractérisées par un certain fanatisme religieux, qui visait à repousser les étrangers et à empêcher le métissage de la population. Cependant, et en marge de toute considération sur la nature de ces réformes, elles semblent avoir résolu temporairement une partie des problèmes sociaux, et fourni le cadre politique adéquat pour assurer la stabilité du monde juif jusqu'à la période hellénistique. ■

JÉRUSALEM.

L'esplanade des Mosquées, couronnée par l'actuel mosquée du Dôme du Rocher, est le lieu le plus sacré du judaïsme, car, d'après la Bible, Salomon y fit construire le premier temple de la ville.



Persépolis : la grande capitale de l'Empire perse

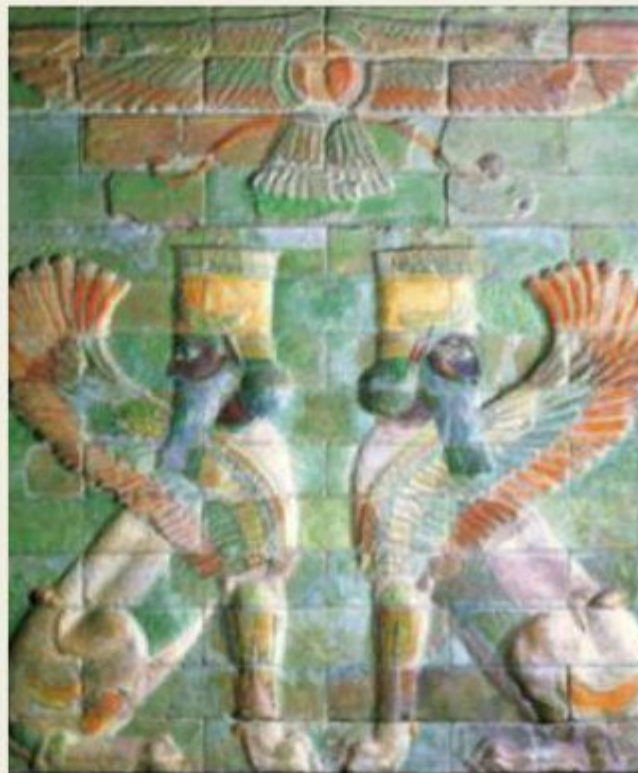
Les ruines de Persépolis sont l'un des monuments les plus impressionnants que nous a légués l'Antiquité. Elles témoignent de la splendeur et de la magnificence de la civilisation perse.

Persépolis est la grande ville perse que le roi Darius I^{er} fit construire en 515 av. J.-C., en même temps que deux autres capitales de l'empire : Suse et Pasargades. Cette cité se dresse sur une grande terrasse de pierre, située à la limite est de la plaine de Marv Dasht, dans l'actuelle province de Fars (Iran). Son nom original était Parsa, comme l'indiquent plusieurs textes de l'époque, alors que Persépolis (« la ville des Perses » ou « la ville de Perse ») est le nom que lui donnèrent les anciens Grecs.

Malgré sa réputation et sa richesse remarquables, Persépolis eut une existence très éphémère, que l'on peut estimer inférieure à deux siècles, et connut une fin tragique, car elle fut incendiée en 330 av. J.-C. par les troupes d'Alexandre le Grand. En fait, les historiens discutent encore des raisons de cette destruction. Certaines hypothèses évoquent un acte de représailles pour venger le saccage d'Athènes par Xerxès I^{er}, ou une punition infligée par Alexandre le Grand pour 4 000 prisonniers grecs mutilés ou maltraités par les Perses. D'autres spécialistes, en revanche, voient dans la destruction de la ville un acte symbolique par lequel Alexandre le Grand prétendait représenter l'anéantissement de la dynastie achéménide. Aujourd'hui, certains historiens envisagent que l'incendie qui ravagea Persépolis pourrait être totalement fortuit.

Mais la destruction de 330 av. J.-C. supposa la fin de la cité, qui fut abandonnée définitivement. Même si l'incendie réduisit à néant une très grande quantité de matériaux de construction, principalement du bois et du pisé, quelques

LE ROI ET SES SUJETS. Xerxès I^{er} est représenté au sommet du bas-relief de la porte de la salle du trône, ou salle des Cent Colonnes.



Ahura Mazda, le dieu principal de la Perse

Parmi les divinités représentées dans les ruines des capitales perses, se distingue principalement la figure d'Ahura Mazda. Ce dieu primordial du panthéon perse à l'époque de la dynastie achéménide fut honoré pendant plus d'un millénaire, jusqu'à la fin de l'Empire sassanide. Dans les inscriptions de Darius I^{er}, il est désigné comme « le plus grand des dieux ». À l'origine, il était considéré comme un esprit ou une force de la nature. Bien plus tard, ce dieu devint l'incarnation du pouvoir et de la sagesse de tous les monarques achéménides. Son nom persan signifie « maître de la sagesse ». Sur les inscriptions de la période achéménide, Ahura Mazda est invoqué aussi bien pour lui-même (jusqu'au règne d'Artaxerxès II) qu'à travers la triade divine qu'il formait avec Mithra et Anahita (ou Varuna). Ci-dessus : un disque ailé, ou *faravahar*, symbole de la divinité, au-dessus de deux sphinx ailés, placé sur un mur de briques vernissées du palais royal de Darius I^{er} à Suse. VI^e siècle av. J.-C. (musée du Louvre. Paris).

morceaux de bâtiments en pierre restèrent debout. Leur structure imposante retint l'attention de nombreux voyageurs qui, au fil des siècles, continuèrent à venir contempler les ruines.

Avec le temps, le nom de l'ancienne Persépolis et son histoire liée aux Achéménides sombrèrent dans l'oubli. C'est pourquoi les voyageurs iraniens qui visitèrent les lieux depuis l'époque médiévale ne purent imaginer un seul instant que les bas-reliefs encore visibles du palais de Darius I^{er} faisaient en réalité référence à un personnage de la grande histoire de la dynastie achéménide. Ils pensaient qu'il s'agissait simplement de Jamshid, un ancien héros légendaire de la tradition iranienne. D'où le nom actuel de la terrasse portant les ruines de la capitale perse, Takht-e Jamshid (« le trône de Jamshid »).

Ce n'est que beaucoup plus tard que des voyageurs européens commencèrent à se rendre à Persépolis. Ignorants les traditions iraniennes qui faisaient référence à Jamshid, ils identifièrent les ruines comme les vestiges de l'ancienne capitale des Achéménides.

Très curieusement, et en dépit de sa grande importance, Persépolis fut l'une des dernières grandes villes du Proche-Orient antique à être fouillée. Pourtant, du XVIII^e au XIX^e siècle, de grandes personnalités de l'histoire de l'archéologie proche-orientale visitèrent les lieux. On peut citer les noms de Niebuhr, Texier, Flandin, Stolze, Dieulafoy. Ils procédèrent toutefois à divers travaux de documentation et de photographie. En 1840 et 1841, le peintre Eugène Flandin et l'architecte Pascal Coste, attachés à l'ambassade de France, visitèrent plusieurs sites perses en ruines. Ils dressèrent un relevé topographique précis de Persépolis. Quelque temps après,



Le *faravahar*, symbole divin

Le disque ailé zoroastrien, également appelé *faravahar*, est issu d'une longue tradition proche-orientale qui remonterait à l'âge du bronze. Il apparaît fréquemment sur les bas-reliefs des constructions de Persépolis. Il est toujours situé au-dessus de la figure du monarque, protégé sous un parasol. La silhouette humaine entre les ailes n'apparut que sous le règne de Darius I^{er}, sur l'inscription de Béhistun, qui vante ses exploits militaires. Dans le cas de l'art achéménide, l'interprétation de cette figure est énigmatique et controversée, et a donné lieu à la formulation de diverses hypothèses. Ainsi, certains auteurs considèrent qu'il s'agit d'une représentation du grand dieu perse Ahura Mazda ou de la gloire divine (*khvarnah* ou *farr*). Il semble en revanche moins probable qu'il s'agisse de l'image d'un roi défunt.

les Français Charles Chipiez et Georges Perrot firent une exploration très approfondie du site. Grâce à une étude architecturale très précise des ruines et des débris excavés, Chipiez dessina de saisissantes reconstitutions des palais et des monuments tels qu'il les imaginait à l'époque achéménide. Les premières fouilles archéologiques sont réalisées en 1878. Motamed-Od Dowleh Farhad Mirza, gouverneur de Fars, dirigea des travaux dégagant une partie de la salle des Cent Colonnes. Les archéologues français Jane et Marcel Dieulafoy réalisèrent deux missions archéologiques en Perse, l'une en 1881 et l'autre entre 1884 et 1886. Ils explorèrent à leur tour Persépolis, d'où ils ramenèrent des documents photographiques. Ils réalisèrent aussi des reconstitutions et rapportèrent de leurs voyages de nombreuses pièces archéologiques. Il fallut attendre jusqu'en 1930 pour que commencent les premières fouilles régulières. Elles furent placées sous la responsabilité de l'Oriental Institute de l'université de Chicago et la direction d'Ernst Emil Herzfeld puis d'Erich F. Schmidt. À partir de 1964, une mission italienne mena d'importants travaux de restauration dans certains des principaux monuments de la ville. Une fois cette campagne conclue, l'Organisation pour le patrimoine culturel de l'Iran procéda à de nouveaux travaux de fouilles et de restauration, restant toutefois jusqu'à ce jour assez limités.

Les grands monuments

Le caractère éclectique de l'art et de l'architecture perses permet d'apprécier clairement les influences provenant des différentes régions de l'empire. Il est très net dans les grandes constructions retrouvées à Persépolis.

L'accès principal de la grande esplanade se réalisait à travers la porte de toutes les Nations, située à la limite nord-occidentale. C'était un bâtiment carré, d'inspiration assyrienne, avec trois entrées et un intérieur pourvu de quatre colonnes supportant le toit. L'entrée occidentale était protégée par deux taureaux de pierre à l'extérieur et deux grands taureaux ailés à l'intérieur, très semblables aux *aladlammu* omniprésents dans les anciens palais de Ninive ou de Khorsabad des rois de la période



GARDE ROYALE PERSONNELLE.

De longues files de lanciers, connus sous le nom d'Immortels, décorent les perrons de Darius I^{er}.

néo-assyrienne. Grâce à une inscription, nous savons que la porte de Toutes les Nations fut construite ou du moins achevée sous le règne de Xerxès I^{er}.

L'ensemble de la terrasse de Persépolis était organisé autour de la grande salle d'audience (ou Apadana), le bâtiment aux dimensions les plus importantes de la ville. Il s'agit d'une construction réalisée sous Darius I^{er}, même si les travaux, en raison de leur monumentalité, se prolongèrent jusqu'au règne de son fils Xerxès I^{er}. Probablement d'inspiration urartéenne, ce bâtiment est très semblable à la salle d'audience construite, également sous le règne de Darius I^{er}, à Suse, une autre capitale perse. La salle d'audience de Persépolis possède un étage de 110 mètres de côté et se trouve

à l'ouest de la terrasse. Dans le vestibule central, se trouvent six rangées de six colonnes à la base carrée, chargées de soutenir les poutres de cèdre qui constituaient le plafond. Les murs du vestibule étaient flanqués de quatre tours carrées disposées à chaque coin. Sur les façades nord, est et ouest du vestibule central, on construisit trois portiques constitués de deux rangées de six colonnes de base ronde.

L'accès à la grande salle d'audience s'effectuait par la face nord, grâce à deux escaliers monumentaux munis d'une double rampe symétrique et parallèle. Ces escaliers étaient décorés de bas-reliefs qui formaient un discours iconographique à fort contenu politique et idéologique. Une longue procession de 23 délégations correspondant à l'ensemble des nations qui composaient le vaste Empire perse y était en effet représentée. Sur le panneau central, le roi et

le prince héritier (vraisemblablement Darius I^{er} et son fils, Xerxès I^{er}), accompagnés, notamment, par un officier et un porte-étendard. Sur un troisième panneau, les bas-reliefs de la garde royale et d'autres membres de la cour achéménide. En ce qui concerne l'interprétation de ce programme iconographique, certains spécialistes considèrent que l'ensemble de ces bas-reliefs de la salle d'audience faisait référence à divers détails liés à la célébration de la fête du Nouvel An. Il est cependant plus probable qu'ils aient été conçus pour représenter la conception qu'avait Darius I^{er} de son empire : immense, il était gouverné harmonieusement grâce à l'assurance d'une succession rigoureuse de la dynastie achéménide.

Le palais de Darius I^{er}, aussi situé à l'ouest de la grande terrasse, au sud de la salle d'audience, est sans conteste le mieux conservé de Persépolis. Il devint

un modèle pour la construction des résidences royales perses postérieures. Le bâtiment possédait une seule entrée flanquée de deux postes de garde, un grand vestibule central ainsi qu'une série de structures annexes disposées de façon parfaitement symétrique. Dans la décoration, se détachent à nouveau de nombreux bas-reliefs où figure un autre personnage, dénommé le « héros royal perse ». Il s'agit d'une figure masculine représentée en train de dompter taureaux, lions et autres animaux caractéristiques de l'imaginaire mythologique perse. Ce personnage protégeait aussi bien la résidence du monarque que l'ensemble de l'empire. Apparaissent également des représentations de soldats et de domestiques.

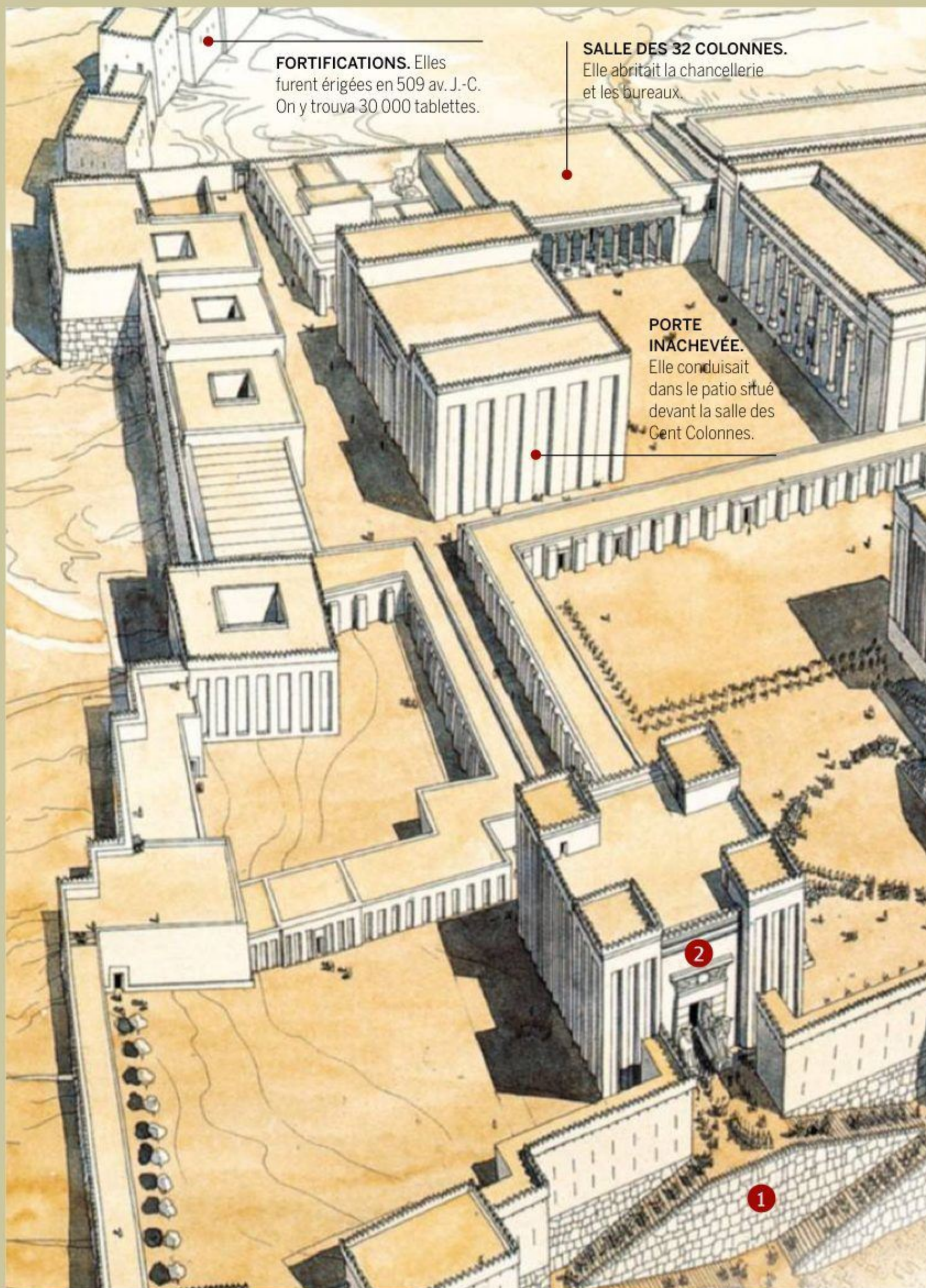
Darius I^{er} fit construire le Tripylon, une structure à la fonction mystérieuse, également décorée de bas-reliefs. Le bâtiment a pu servir de trait d'union entre les cours et les constructions publiques du secteur nord de la terrasse de Persépolis et le secteur méridional de l'esplanade, où se situeraient les palais des successeurs du monarque.

Un autre édifice attribué à Darius I^{er} est le grand bâtiment connu comme le Trésor, situé dans la partie sud-est de Persépolis. Il s'agissait du magasin principal de l'Empire perse, où travaillaient plus de mille personnes, chargées de son contrôle et de sa gestion.

L'un des bâtiments les plus impressionnants de Persépolis dut être, sans conteste, la salle du trône, ou salle des Cent Colonnes. Située à l'est, elle fut construite sous le règne de Xerxès I^{er}, même si Artaxerxès I^{er} se chargea d'en achever les travaux. Il s'agit d'un bâtiment monumental, d'une surface de 4 761 mètres carrés et décoré de nombreux bas-reliefs aux thématiques très variées, liées à la religion et à l'institution de la monarchie essentiellement.

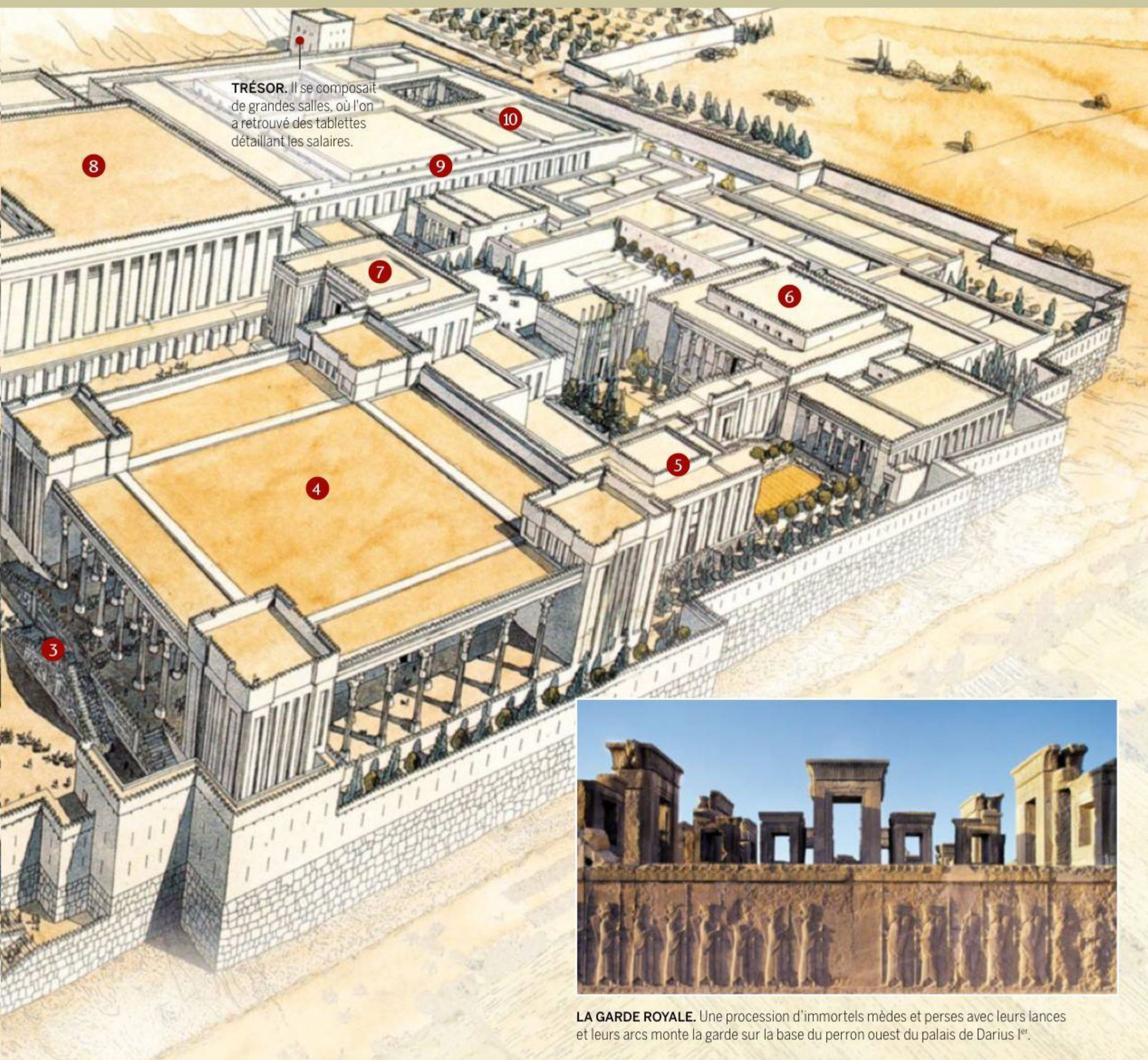
Les palais royaux

Le reste des ouvrages réalisés par la suite à Persépolis se trouve principalement dans le secteur sud de la grande terrasse. Ces constructions ne possèdent pas la même importance que ceux que nous avons décrits dans l'ouvrage jusqu'à présent. Il s'agit en effet surtout d'un ensemble de palais privés qui, comme nous



Persépolis, résidence royale

Un immense squelette de pierre pourvu de gigantesques portes jalonnées de monumentaux taureaux ailés à visage humain ; de grands perrons recouverts d'interminables rangées de vassaux sculptés dans la pierre, marchant à la rencontre du Grand Roi, escortés entre d'autres murs par les hiératiques et féroces Immortels armés de leurs lances ; des esplanades avec les vestiges d'orgueilleuses colonnes achevées par des couples de taureaux... Et partout les rois, Darius, Xerxès, Artaxerxès, protégés par Ahura Mazda, recevant l'hommage de toutes les nations de leur empire. Persépolis est un champ de ruines, mais la capacité de suggestion de ses pierres est telle qu'elle fait surgir une incroyable vision du passé.



LA GARDE ROYALE. Une procession d'immortels mèdes et perses avec leurs lances et leurs arcs monte la garde sur la base du perron ouest du palais de Darius I^{er}.

1 PERRON D'ACCÈS À LA CITADELLE. Escalier double, unique accès à la citadelle. Il débouchait sur une petite cour ouverte devant la porte de toutes les Nations.

2 PORTE DE TOUTES LES NATIONS. Érigée par Xerxès I^{er} en 475 av. J.-C., d'inspiration assyrienne ; elle était flanquée de deux *aladlammu* et ornée de métaux précieux.

3 PERRON NORD DE L'APADANA. Ajouté par Xerxès I^{er} pour faciliter l'accès des ambassades, il était décoré de bas-reliefs montrant les peuples tributaires.

4 APADANA, OU SALLE D'AUDIENCE. Construite par Darius I^{er} sur un carré de 100 mètres de côté, elle était soutenue par 72 élégantes colonnes de 20 mètres de haut.

5 PALAIS DE DARIUS I^{er}, OU TACHARA. C'était l'unique palais avec un accès vers le sud, à travers un portique. La salle principale comptait 12 colonnes.

6 PALAIS DE XERXÈS I^{er}, OU HADISH. Son rez-de-chaussée est semblable à celui de Tachara. Le vestibule central possède 36 colonnes et est entouré de petites pièces.

7 LE TRIPYLON, OU SALLE DU CONSEIL. Un escalier avec des bas-reliefs représentant des gardes mèdes et perses permettait d'accéder à cet édifice.

8 SALLE DES CENT COLONNES. Aussi appelée salle du trône de Xerxès, c'est le plus grand des palais de Persépolis. Elle forme un carré de 69 mètres de côté.

9 HAREM DE XERXÈS I^{er}. En forme de « L », il est orienté du nord au sud. On pense que la reine et sa suite logeaient dans la partie centrale.

10 PALAIS ORIGINEL CONSTRUIT PAR DARIUS I^{er}. Il s'agit du premier édifice construit par Darius ; il constitue un rectangle de 62 × 120 mètres.

Une mosaïque de tous les peuples du monde connu

Les perrons monumentaux qui conduisent à l'Adapana du palais royal de Persépolis servirent aux monarques perses à montrer au monde le pouvoir de leur empire : de longues files de vassaux de toutes les nations soumises s'acheminaient vers le Grand Roi avec leurs présents et leurs tributs : Mèdes, Bactriens, Arabes, Arméniens, Ariens, Babyloniens, Cappadociens, Lydiens, Parthes...

LES SCYTHES



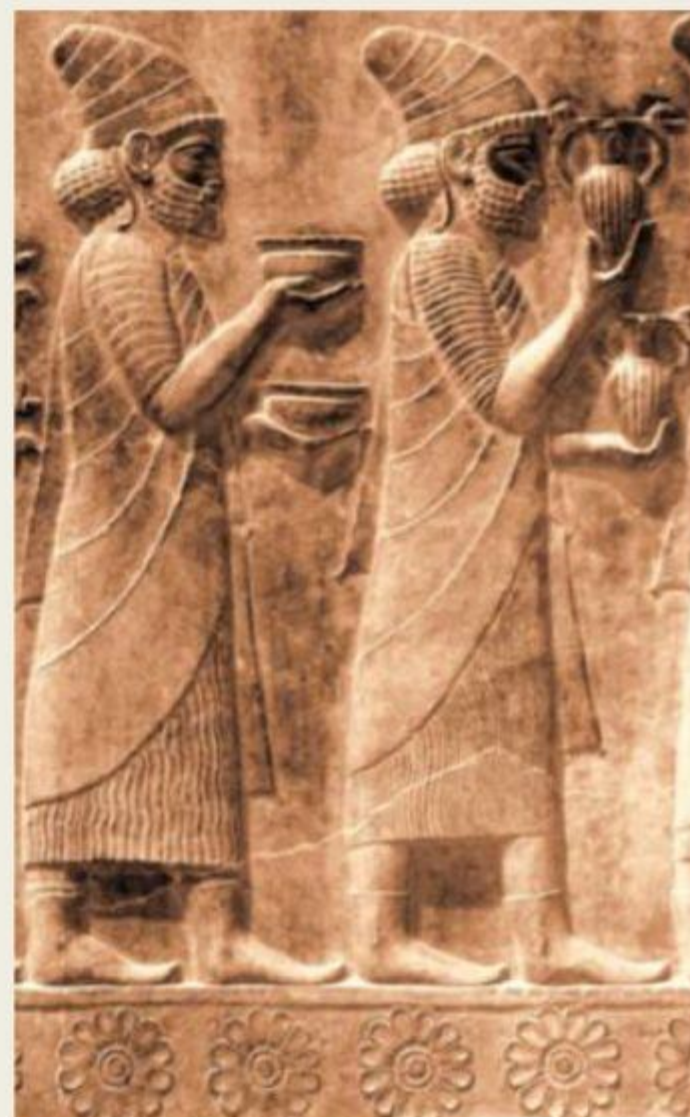
VASSAUX SCYTHES. Coiffés de leurs traditionnels bonnets pointus, ils étaient des nomades de la région qui constitue aujourd'hui l'Ouzbékistan.

LES GRECS



VASSAUX GRECS OU IONIENS. Ils présentent leur tribut, apparemment des pelotes de laine ou d'un autre matériau textile.

LES LYDIENS



VASSAUX LYDIENS. Celui de droite porte en offrande deux récipients remplis d'or provenant du Pactole, rivière proche de Sardes, la capitale de la Lydie.



VASSAUX DE LA SATRAPIE DE GANDHARA, près de l'Hindu Kush (le Parapamisse des Grecs d'Alexandre le Grand). Ils avancent en file, flanqués de leur tribut principal, un taureau ou un buffle, et chargés d'autres présents, tels que cinq lances et un bouclier.

l'avons précisé, suivent très exactement le modèle du grand palais de Darius I^{er}. Ces palais sont ceux que se sont faits construire Xerxès I^{er}, Artaxerxès I^{er} et Artaxerxès III, auxquels il faut ajouter les palais G et H. Il existe aussi un dernier bâtiment absolument remarquable. C'est celui qui est connu sous le nom de harem. Il fut construit sous le règne de de l'empereur Xerxès I^{er}. Bien qu'une vingtaine de pièces aux caractéristiques très semblables aient pu être identifiées à l'intérieur, nous ne disposons d'aucune preuve concluante indiquant qu'il s'agirait de l'édifice où étaient cantonnées les nombreuses concubines royales.

En dehors de la grande terrasse, sur la proche montagne de Kuh-e Rahmat, à la limite est de la ville, trois grands tombeaux sculptés dans la roche, très semblables aux célèbres tombeaux de Darius I^{er}, de Xerxès I^{er}, d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II à Naqsh-e Rostem, furent également mis au jour. Deux d'entre eux sont généralement attribués à Artaxerxès II et Artaxerxès III. Il existe aussi une troisième tombe, inachevée, qui a pu être destinée au corps du dernier roi achéménide, Darius III, qui avait été vaincu par Alexandre le Grand à Gaugamèles, puis assassiné par des nobles perses. Les tombeaux représentent la façade d'un palais royal perse. Ils sont tous ornés de bas-reliefs où apparaît, entre autres, le Grand Roi perse face à un autel et placé sous le symbole du grand dieu Ahura Mazda, lui-même situé face à un autel. Sous ce symbole, le célèbre *faravahar*, dont l'interprétation reste un objet de controverse pour les archéologues et les historiens.

Dans les tombeaux, les fouilles entreprises par les archéologues révélèrent également diverses structures où devaient se tenir les cérémonies rituelles à la mémoire des grands rois de la dynastie achéménide qui y sont enterrés. Le plus célèbre de tous est le Ka'ba-e Zartosht (« le cube de Zoroastre »), une tour de pierre qui dut jouer un rôle religieux, comme autel du feu sacré, ou politique, comme gardienne de la flamme éternelle des rois achéménides.

RUINES DE L'APADANA. Les colonnes de l'Apadana sont achevées par des chapiteaux en forme de couples de taureaux.





ANNEXES

<i>Royaumes et empires du Proche-Orient (1200-319 av. J.-C.)</i>	142
<i>Chronologie comparée : Proche-Orient, Mésopotamie et Égypte, autres civilisations</i>	144

PAGE DE GAUCHE. Ce détail de la célèbre frise des Archers, réalisée en briques vernissées décorait le palais du roi perse Darius I^{er} à Suse. Vers 510 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

ROYAUMES ET EMPIRES DU PROCHE-ORIENT (1200-319 av. J.-C.)





CHRONOLOGIE COMPARÉE

PROCHE-ORIENT

1200-1100 av. J.-C.	1100-800 av. J.-C.	800-700 av. J.-C.
<ul style="list-style-type: none"> • Migrations des peuples de la mer • Destruction d'Ougarit et d'autres cités du Proche-Orient • Disparition de l'Empire hittite • Apparition des royaumes syro-hittites • Fin de la domination égyptienne à Canaan <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Introduction de la métallurgie du fer 	<ul style="list-style-type: none"> • Formation de nouveaux royaumes au centre et au sud du Proche-Orient (Israël, Juda, villes phéniciennes et philistines, royaumes de Transjordanie) • Apparition des royaumes araméens • Premiers affrontements des populations du Proche-Orient et d'Anatolie avec les Assyriens <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Règne de Salomon en Israël • Apparition de l'alphabet linéaire • Forteresse royale israélite à Megiddo 	<ul style="list-style-type: none"> • Domination néo-assyrienne sur la région • Fin des royaumes syro-hittites et conquête assyrienne d'Israël • Sennachérib conquiert Lachish et assiège Jérusalem <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'araméen remplace l'akkadien comme langue franche au Proche-Orient • Fondation de colonies phéniciennes en Méditerranée

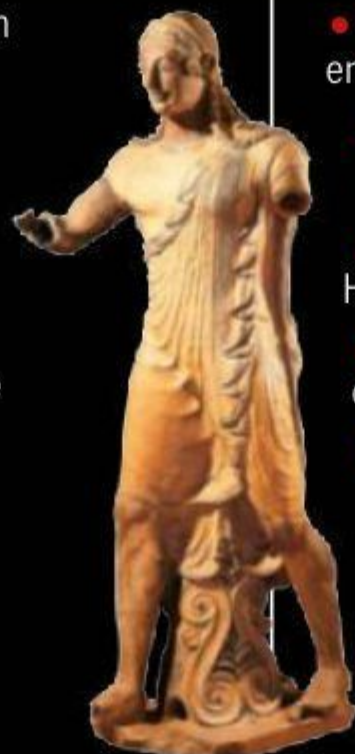


MÉSOPOTAMIE ET ÉGYPTÉ

1200-1100 av. J.-C.	1100-800 av. J.-C.	800-700 av. J.-C.
<p>Assyrie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Moyen-Empire assyrien <p>Mésopotamie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les Élamites mettent un terme à la dynastie kassite de Babylone • Le roi babylonien Nabuchodonosor I^{er} conquiert Élam <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Ramsès III vainc les peuples de la mer, récupère la Syrie et rejoint l'Euphrate <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Construction du temple funéraire de Ramsès III à Médinet Abu 	<p>Assyrie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Création de l'Empire néo-assyrien • Assurnazirpal II hérite du trône et transfère la capitale d'Assur à Nimrud <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Fin du Royaume Nouveau et début de la Troisième Période intermédiaire • La vallée du Nil se divise en deux unités, le nord, avec Tanis pour capitale, et le sud, avec Thèbes pour capitale 	<p>Assyrie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Sargon II succède à Salmanasar V sur le trône et transfère la capitale à Khorsabad. Son territoire s'étend de la frontière égyptienne aux monts Zagros, et des monts Taurus au golfe Persique. <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Fin de la Troisième Période intermédiaire • Dynastie kushite de Nubie

AUTRES CIVILISATIONS

1200-1100 av. J.-C.	1100-800 av. J.-C.	800-700 av. J.-C.
<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Fin de la civilisation mycénienne en Grèce. Début de l'Âge sombre • Émergence dans le Danube de la culture des champs d'urnes Hallstatt A et B • Asie : Le chariot arrive en Chine depuis l'Asie centrale • Amérique : Début de la civilisation olmèque en Méso-Amérique 	<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Premières collines fortifiées en Europe de l'Ouest • Les Étrusques arrivent en Italie • Travail du fer en Europe centrale • Début de la phase C de la culture Hallstatt • Asie : En Chine, la dynastie Zhou occidentale remplace la dynastie Shang • En Inde, les Aryens se répandent dans la vallée du Gange • Amérique : Culture Chavin au Pérou 	<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Époque archaïque en Grèce • Formation des <i>poleis</i> ou cités-États en Grèce • Les premiers tyrans surgissent en Grèce • Instauration des jeux Olympiques • Fondation de Rome et premiers rois de la ville • Asie : Période Zhou orientale en Chine • Afrique : On commence à travailler le fer au sud du Sahara



700-550 av. J.-C.	550-300 av. J.-C.	
<ul style="list-style-type: none"> • Création de l'Empire néo-babylonien • Essor et chute du royaume de Juda • Nabuchodonosor II vainc Jérusalem et détruit le temple de Salomon • Déportation d'une partie des habitants de Jérusalem <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Émission des premières monnaies de Lydie • Réformes religieuses de Josias • Début de la diaspora juive 	<ul style="list-style-type: none"> • Domination perse sur le Proche-Orient • Les Juifs déportés à Babylone sont autorisés à rentrer à Jérusalem • Missions de Néhémias à Jérusalem • Apogée de Sidon sur la côte phénicienne <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Construction du second temple de Jérusalem 	
700-550 av. J.-C.		550-300 av. J.-C.
<p>Assyrie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'Empire néo-assyrien est conquis par les Mèdes et les Perses, qui pillent Ninive <p>Mésopotamie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Expansion de l'Empire néo-babylonien. Le monarque chaldéen Nabuchodonosor II transforme Babylone en la plus grande métropole de l'époque <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'Égypte est conquise par les Assyriens • Le roi perse Cambyse II conquiert l'Égypte • Réunification du pays sous la dynastie saïte 		<p>Mésopotamie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Cyrus s'empare de Babylone et met un terme à la dynastie chaldéenne • Début de la conquête de l'Empire perse par Alexandre le Grand <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Cambyse II occupe le pays et amorce la première période de la domination perse • Alexandre le Grand envahit l'Égypte, expulse les Perses et est couronné pharaon au temple de Ptah à Memphis • Avec Ptolémée I^{er} Soter, diadoque d'Alexandre le Grand, commence la dynastie ptolémaïque
700-500 av. J.-C.	500-400 av. J.-C.	400-300 av. J.-C.
<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Fin de l'époque archaïque et début de l'époque classique en Grèce. Passage de la tyrannie à la démocratie • La sculpture, l'architecture, la céramique à figures noires et la poésie lyrique se développent en Grèce • Fin de la monarchie et début de la République à Rome • Début de la phase D de la culture Hallstatt • Asie : Décentralisation du pouvoir en Chine • Naissance de Confucius, le créateur du confucianisme, en Chine 	<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Darius I^{er} conquiert la Thrace et la Macédoine, et attaque la Grèce • Guerres médiques et hégémonie d'Athènes • Première et seconde guerres perses du Péloponnèse • Début de la culture celte de La Tène • Asie : Naissance au Népal de Siddharta Gautama, le fondateur du bouddhisme • Mort de Confucius • Amérique : Écriture hiéroglyphique zapotèque en Amérique centrale 	<ul style="list-style-type: none"> • Europe : Hégémonie de Sparte en Grèce • Les Celtes s'installent au nord de l'Italie et saccagent Rome • Apogée de la Macédoine : règnes de Philippe II et d'Alexandre le Grand • Asie : Période des royaumes combattants en Chine • L'armement chinois incorpore l'arbalète • Mort de Siddharta Gautama, Bouddha



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
FRISE DES ARCHERS (DÉTAIL), PROVENANT
DU PALAIS DE DARIUS I^{er} À SUSE (IRAN).
VERS 510 AV. J.-C. PERGAMONMUSEUM, BERLIN.

**PROCHE-ORIENT :
DE LA PALESTINE À LA PERSE,
UNE TERRE CONVOITÉE**

© RBA COLECCIONABLES,
S. A.

Textes : Jordi Vidal (texte
principal) ; Antonio Gil, Jaime
Prat (textes complémentaires)



Origine du papier :
Finlande
Taux de fibres
recyclées : 0%
Ce magazine est
imprimé chez AGIR
GRAPHIC, certifié
PEFC.
Eutrophisation :
PTot = 0,011 kg/tonne
de papier



**Le Monde
HISTOIRE
& CIVILISATIONS**

REVUE MENSUELLE

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction des contenus magazine:

ÉLISABETH MARSHALL

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction de la création : NATALIE BESSARD

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable),
HÉLÈNE PAULIN

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de
la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN,
SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing),
CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, CLAIRE PEYRONNET,
LAËTTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48),
DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower,
place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10,
1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France
et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts :
0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD,
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02),
CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient
des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L.
Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

**NATIONAL GEOGRAPHIC
SOCIETY**

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*,
TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA
GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC
C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E.
PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI,
JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT,
ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P.
THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE *CEO*

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*,
CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand
Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial
Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks
CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications
Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*,
JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*,
JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice
President*, ROSS GOLDBERG *Vice President
of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC,
JENNIFER JONES, JENNIFER LIU,
LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

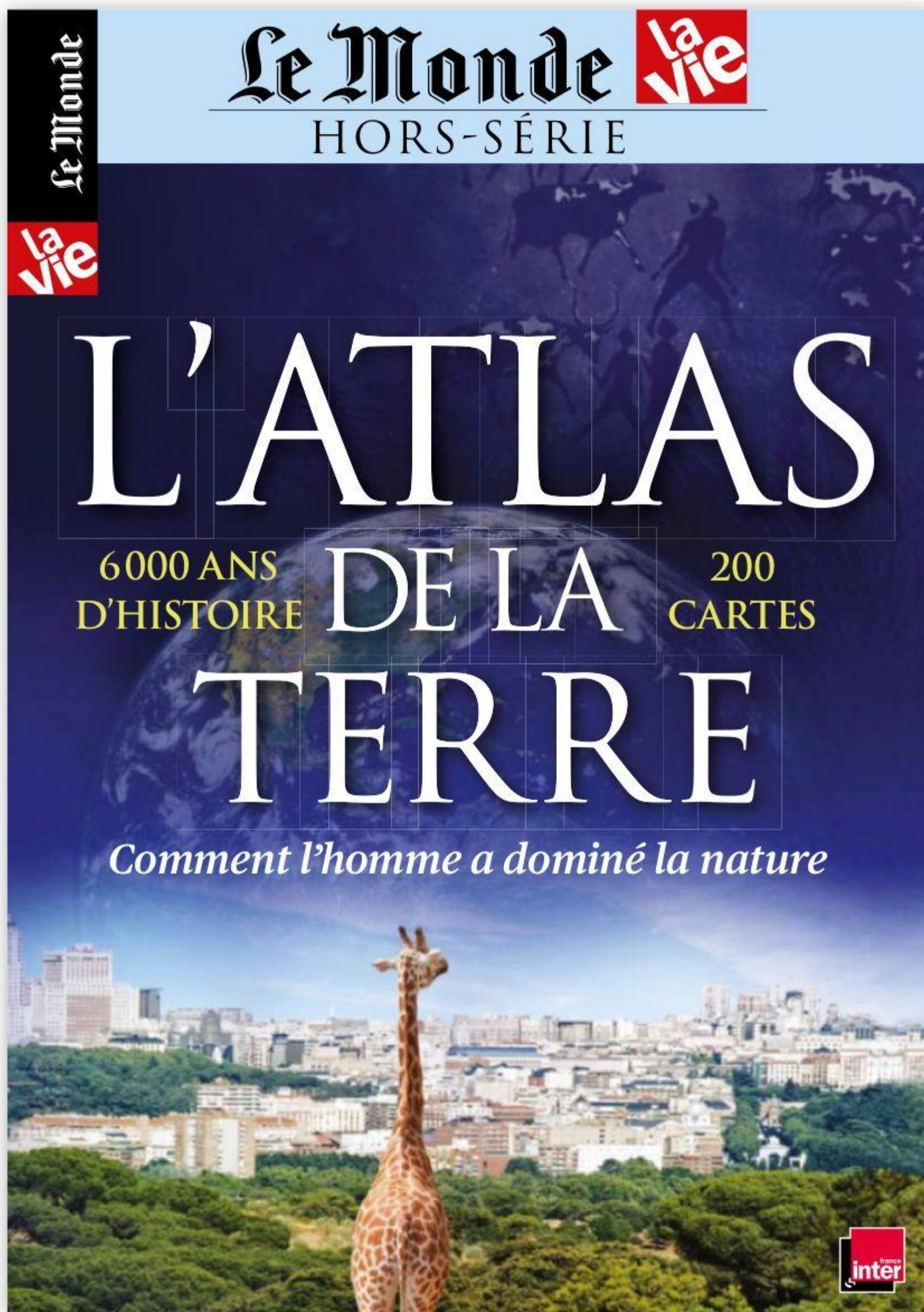
GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

Age FotoStock : couverture, 10a, 11, 17, 27, 47, 50, 66, 79,
82, 103a, 107a, 108, 113, 114, 120-121, 123, 126ag, 126ad,
126-127, 128-129, 132, 134, 137. Aisa : 96. Alamy Images/
Aci-online : 105b. Album : 9, 18-19, 28a, 41d, 64, 70, 71a, 83,
92bd, 97, 102, 126. Album/akg-images : 18, 20ad, 20bd, 24,
26, 48, 55, 62, 81, 92ad, 117, 118, 135. Album/Oronoz : 42,
85b. Ira Block/NGS : 32-33. Bridgeman/Index : 20ag, 44, 52a,
124bg. Corbis : 45, 54, 57, 65, 69, 102-103, 123, 131. Erich
Lessing/Album : 6, 7, 12a, 12b, 12-13, 14, 18, 20bg, 20-21,
22, 25, 29, 30, 31, 37, 38, 38-39, 39, 40, 41cd, 42-43, 46, 49,

51, 52b, 53, 58-59, 61a, 61b, 63, 67, 68, 71b, 74, 75, 76, 80,
87a, 87b, 88, 91a, 91b, 92ag, 93, 94, 98, 99, 100-101, 101,
103b, 108, 107b, 108-109, 110-111, 112, 115, 124bd, 125,
133. Gtres/Hemis.fr : 15, 24-25, 46-47, 86-87, 130, 139. Photo
Scala, Florence : 35, 92bg. Prisma : 22-23. The Art Archive :
41g, 41cg, 59, 90, 90-91. Werner Forman Archive/GTres :
4, 28b, 72-73, 85a, 89, 95, 104-105, 105, 110, 118-119, 138ag,
138ac, 138ad, 138b. Dessins : Jean-Claude Golvin/Errance :
136-137. Navistory : 76-77a, 76-77b. Rosalie Seidler/NGS :
78. Cartographie : Enric Gubern, Eosgis.



Un espoir face à l'urgence climatique

Dominer la nature... Telle est l'injonction que se sont lancée les hommes depuis qu'ils sont sur Terre. Peuplement du monde, domestication des plantes et des animaux, exploitation des ressources, transformation des paysages, industrialisation... Cet Atlas déroule la passionnante histoire du progrès et de ses méfaits à l'origine de la prise de conscience écologique et de la crise climatique actuelle.

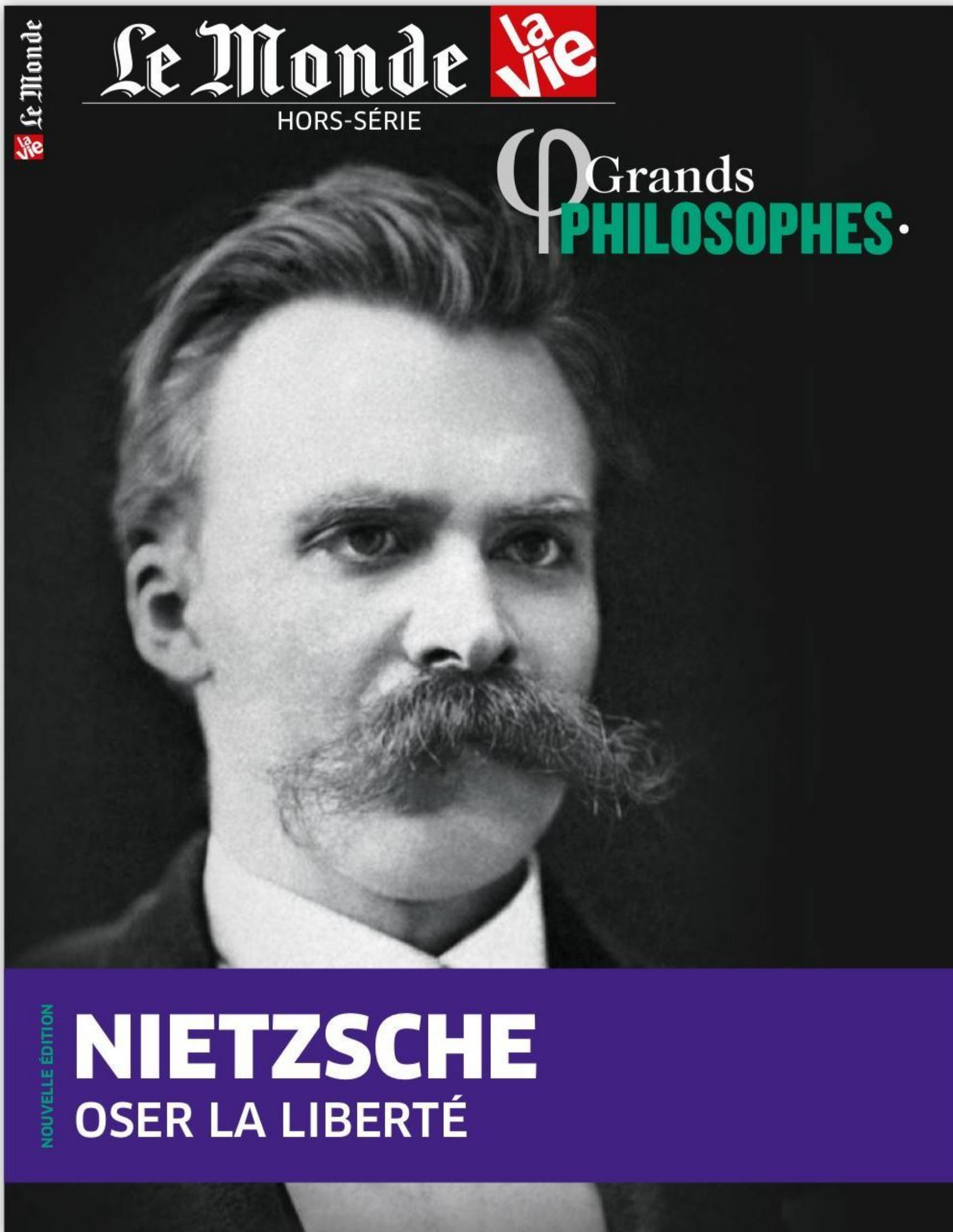
Une approche originale, en cartes et infographies, où les meilleurs spécialistes nous invitent à repenser la place de l'homme dans un monde désormais compris comme un écosystème unique et précieux.

L'ATLAS DE LA TERRE

Un hors-série **Le Monde** 

188 pages - 14 €

Chez votre marchand de journaux
et sur boutique.lavie.fr



« *Dieu est mort* », annonçait Nietzsche il y a un siècle et demi. Au-delà de la formule radicale, et alors qu'il déboulonne tout ce qu'il juge des faux-semblants sociaux, religieux et métaphysiques, Nietzsche met au défi l'individu de fonder sa liberté, sans entraves.

Ce hors-série didactique propose de faire entendre ce qui reste l'une des interpellations existentielles les plus exigeantes de la culture occidentale, et de dépasser le discours subversif et poétique, source de malentendus et de récupérations.

NIETZSCHE OSER LA LIBERTÉ

Un hors-série **Le Monde**  - 108 pages - 9,90 €
Chez votre marchand de journaux et sur laboutiquelavie.fr